REVUE

DES

DEUX MONDES

XIVe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1er JANVIER 1844.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C[IE].
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME CINQUIÈME

QUATORZIÈME ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DES BEAUX-ARTS, 10

1844

L'ISTHME

DE PANAMA.

L'ISTHME DE SUEZ.

L'isthme de Panama, resserré en largeur, comme on le verra, est hors de proportion par sa longueur avec tous les isthmes du monde. De Tehuantepec et des bords du Guasacoalco, où il se soude à l'Amérique du Nord, au fond du golfe de Darien, où il s'unit au massif de l'Amérique méridionale, il y a 2,300 kilomètres (575 lieues). C'est, à peu de chose près, le double de la distance d'Amsterdam à Lisbonne. Les autres isthmes célèbres sont cinquante ou cent fois moins longs. C'est qu'ils sont situés entre deux golfes avancés dans les terres ou entre une mer et une baie, tandis que l'isthme de Panama sépare deux mers épandues (1).

(1) Pour bien préciser des termes dont nous nous servirons souvent, rappelons qu'on désigne sous le nom d'*Océan Atlantique* la portion de l'Océan qui est bordée, d'un côté par l'Europe et l'Afrique, de l'autre par les deux Amériques. La vaste mer qui s'étend de la Chine et de l'Inde au pôle austral, et du versant occidental

Dans sa forme générale, on dirait d'une immense chaussée dirigée en ligne droite de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, et présentant, du côté qui regarde l'Europe, deux renflemens : l'un, assez spacieux pour qu'en nos contrées on en fît un beau royaume, est la péninsule de Yucatan, qui, avec la presqu'île de Floride et l'île de Cuba, enclot la vaste nappe d'eau appelée le golfe du Mexique, et qui a presque les dimensions de la Méditerranée (1); l'autre, qui figure un demi-cercle, plus étendu encore, est occupé par la confédération de l'Amérique centrale. Dans sa configuration générale, l'isthme s'amincit à mesure qu'il approche de l'Amérique du Sud. De ce côté, il se termine par un fer à cheval, sur lequel est située la ville de Panama, et qui est baigné à l'occident par une baie semi-circulaire, parsemée d'îles et même d'élégans archipels en miniature restés célèbres par les perles que les Espagnols y trouvèrent.

Au premier abord, il semble nécessaire d'explorer minutieusement, sur chacun des flancs de l'isthme, une côte de cette extraordinaire longueur de 2,300 kilomètres pour découvrir le point où devrait être placé le canal des deux océans; mais, quelque imparfaites que soient les connaissances géographiques sur cette partie du nouveau continent, on reconnaît bientôt que le nombre des localités où l'on peut, avec chance de succès, rechercher un passage est assez restreint. Les points où l'isthme se rétrécit, et où il est naturel de frapper pour faire brèche, sont au nombre de cinq seulement. Énumérons-les.

1. — En commençant par le nord, on rencontre d'abord l'isthme de Tehuantepec, où deux cours d'eau, le Guasacoalco et le Chima-

des Amériques au revers oriental de l'Afrique, est le *Grand-Océan*. Dans le voisinage de l'Amérique, entre les tropiques, celui-ci est nommé l'*Océan Pacifique*, à cause de la sécurité qu'il présente aux navigateurs, particulièrement auprès de l'Amérique méridionale. Au contact de l'isthme de Panama, sur les côtes du Mexique et de l'Amérique centrale jusqu'à l'Amérique méridionale, on l'appelle souvent la *mer du Sud*. Nous emploierons ces trois dénominations de *Grand-Océan*, d'*Océan Pacifique* et de *mer du Sud*. La portion de l'Atlantique qui baigne l'isthme se compose du *golfe du Mexique* et de la *mer des Antilles*.

Les rameaux de la chaîne des Andes, qui se développe d'une extrémité à l'autre de l'Amérique, sont désignés par le nom de *Cordillères*, qui implique ainsi l'idée d'un contrefort de la chaîne ou de l'ensemble d'une crête, et non celle d'un sommet isolé. La crête centrale est habituellement qualifiée de même.

(1) Le golfe du Mexique a 1,650 kilomètres de l'est à l'ouest et 1,200 du nord au midi. Ce sont à très peu près les dimensions de la Méditerranée entre l'Espagne et la Grèce, entre l'Afrique et la France.

lapa, adossés l'un à l'autre, se déversent l'un dans l'Océan Atlantique, l'autre dans le Pacifique. A vol d'oiseau, la distance est de 220 kilomètres.

2. — De l'autre côté de la presqu'île de Yucatan, la carte indique, du fond de la baie de Honduras, sur l'Atlantique, à l'Océan Pacifique, une distance assez faible, d'environ 200 kilomètres à vol d'oiseau, et montre, tout auprès, des cours d'eau qui ont leurs sources non loin de l'Océan Pacifique et viennent, presque en ligne droite, se jeter dans l'Atlantique.

3. — Plus au midi, à l'autre extrémité du diamètre de l'hémicycle décrit par l'Amérique centrale, une belle nappe d'eau, le lac de Nicaragua, communiquant avec l'Atlantique par un magnifique fleuve, le San-Juan de Nicaragua, est située au milieu des terres comme un prolongement de cette mer, qui ainsi semble pénétrer jusqu'à deux ou trois myriamètres de l'Océan Pacifique.

4. — Ensuite apparaît l'isthme de Panama proprement dit. C'est là que la longue chaussée qui relie l'une à l'autre les deux Amériques a son minimum d'épaisseur. De la ville de Panama sur le Pacifique à celle de Porto-Belo sur l'Atlantique, la distance à vol d'oiseau est de 65 kilomètres. De même entre Panama et Chagres, et ici une partie de l'espace se franchit au moyen de la rivière Chagres, qui roule un grand volume d'eau; de même encore entre Chagres et la baie de Chorrera, qui est un peu à l'ouest de Panama. Ce n'est pourtant point entre Panama ou la baie de Chorrera et Chagres ou Porto-Belo que l'isthme de Panama est réduit à sa moindre épaisseur; un peu plus à l'est, à la baie de Mandinga (ou San-Blas), il paraît n'avoir plus qu'une cinquantaine de kilomètres.

5. — Enfin là où l'isthme cesse et où l'Amérique du Sud s'épanouit brusquement en un vaste éventail, on trouve, sur la surface même de cette Amérique, un passage remarquable entre les deux océans. Dans le golfe de Darien, qui borde l'isthme à l'orient, se décharge un beau fleuve, l'Atrato, dont quelques affluens de gauche, et particulièrement le Naipipi, ont leurs sources très voisines de l'Océan Pacifique, et dont l'un des rameaux supérieurs se rapproche beaucoup, au nord de Novita, d'un fleuve tributaire du Pacifique, qui porte comme tant d'autres le nom vénéré de San-Juan. Je n'ose assigner aucune largeur précise à la ligne qu'il faudrait suivre pour passer, par la vallée du Rio Atrato, d'un océan à l'autre. Ce serait cependant un assez long trajet. D'après la dernière carte d'Arrowsmith, de l'embouchure de l'Atrato, dans la mer des Antilles, à celle

du San-Juan, dans l'Océan Pacifique, il y aurait au moins 450 kilomètres. Par le Naipipi, le trajet serait à peu près moitié moindre.

Voilà donc cinq localités où l'isthme se présente favorablement quant à la largeur. Mais quelle serait la hauteur à gravir? Ne serait-elle pas de l'ordre de celles devant lesquelles l'art de l'ingénieur le plus osé recule avec effroi et se reconnaît vaincu? Au premier abord, on est porté à le craindre. Le nouveau continent offre une chaîne de montagnes sans pareille au monde pour sa continuité. Du cap Horn, promontoire par lequel l'Amérique méridionale regarde le pôle austral, aux terres glacées qui terminent l'Amérique du Nord, s'étend la chaîne des Andes comme une épine dorsale longue de *quatorze mille kilomètres*, trente-cinq fois la longueur des Pyrénées. Qu'on se place dans l'Amérique méridionale en un point quelconque du littoral occidental, à Guayaquil, à Lima, à Valparaiso jusqu'au détroit de Magellan et à la Terre-de-Feu, partout on rencontre devant soi cette crête altière couverte de neiges éternelles, séparant la vallée du fleuve des Amazones, où dix empires ne se trouveraient pas à l'étroit (1), celles du Magdalena, de l'Orénoque et de la Plata, tributaires de l'Atlantique, des torrens qui se précipitent dans l'Océan Pacifique. Que des bords de la mer on gravisse le plateau, qu'on monte à Bogota, à Quito, c'est-à-dire à la hauteur du Canigou et du pic du Midi, au double de celle du Ballon-d'Alsace, et on la retrouve encore au-dessus de sa tête, se redressant plus fière; on a devant soi le Cotopaxi et le Chimborazo, dans les flancs desquels s'engloutiraient l'Ossa et le Pélion tant vantés. Dans l'Amérique septentrionale, il en est de même. C'est d'abord le plateau mexicain, dont l'élévation égale celle de montagnes majestueuses, et qui est surmonté lui-même de sommets audacieux, comme le pic d'Orizaba et la Sierra Nevada (*chaîne neigeuse*) de Mexico. Ce sont ensuite les Montagnes Rocheuses, qui se sont trouvées assez hautes, assez escarpées, pour opposer une infranchissable barrière à la race entreprenante des États-Unis, que rien n'avait pu arrêter. Constamment, au travers des Californies et des possessions anglo-américaines, britanniques et russes, la même chaîne élève inflexiblement son arête blanchie par la neige et hérissée çà et là de cimes coniques dont *la tête au ciel est voisine*, et dont les pieds touchent *à l'empire des morts*, au royaume igné de Pluton; car

(1) L'étendue de la vallée du fleuve des Amazones est égale à douze fois environ celle de la France.

d'une extrémité à l'autre sont distribués des volcans (1). En résumé, abstraction faite des cimes qui la dominent, la chaîne a une élévation qui est rarement de moins de 2,000 mètres (une demi-lieue). Elle est épaisse et massive; quelquefois, comme au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade et au Pérou, elle se déploie en un immense plateau. Dans l'Amérique du Nord comme dans l'Amérique du Sud, on peut la considérer, sur le versant du Pacifique au moins, comme insurmontable pour toute voie de communication autre qu'une route ordinaire.

L'isthme de même est montagneux. Il offre des sommets ardus et d'innombrables volcans qui souvent ébranlent le sol, dévastent les cités, et ont motivé ce dicton sur l'admirable ville de Guatimala, bâtie dans la plus délicieuse vallée du monde, mais dominée par des volcans terribles d'une hauteur sans pareille (2) : qu'elle avait le paradis d'un côté et l'enfer de l'autre. Cependant l'observateur qui s'aventure dans ce dédale de montagnes et de collines reconnaît que là du moins la chaîne n'est point absolument continue. Sur quelques points, et pour de courts intervalles, elle a courbé la tête et laissé la place non-seulement à des gorges, mais à quelques vallées transversales où pourrait être frayé un passage pour un canal ou pour un chemin de fer à pentes douces. Par un heureux hasard, la force souterraine qui, postérieurement à la formation du continent, souleva la longue chaîne des Andes, se trouva affaiblie dans l'isthme; elle y exerça une action fort inégale, et y produisit des groupes montagneux distincts et séparés, et non plus une crête inflexible. Peut-être se divisa-t-elle pour appliquer une partie de sa puissance à faire surgir de la mer, à quelque distance de là, l'archipel des Antilles. Dans l'isthme, on trouve des cimes qui ne le cèdent pas au Mont-Blanc, le roi des Alpes; cependant en plusieurs points, qui sont justement ceux désignés tout à l'heure, où l'isthme est le plus étroit,

(1) On trouve des volcans en Amérique non-seulement entre les tropiques, mais jusqu'aux deux extrémités. Le mont Saint-Elie, placé au terme habitable de l'Amérique du Nord, est un volcan. Plusieurs volcans sont plus au nord encore, dans l'Amérique russe. L'Amérique du Sud se termine par la Terre-de-Feu, ainsi nommée à cause de ses volcans.

(2) M. Thompson (*Official visit to Guatimala*, p. 239) fait remarquer que les volcans de Guatimala ont une élévation de 4,026 mètres au-dessus de leur base. Le Chimborazo est élevé de 6,530 mètres au-dessus de la mer; mais, sa base étant de 2,902 mètres, il ne reste que 3,628 mètres pour la hauteur au-dessus de la base. Au Mexique, le Popocatepelt a 5,400 mètres au-dessus de la mer; mais sa hauteur au-dessus de sa base n'en est que la moitié.

l'arête saillante du sol, le haut de la digue interposée entre les deux océans, n'atteint pas au-dessus de leurs flots une élévation supérieure à celle qu'on sait faire franchir à un canal ordinaire au moyen d'écluses.

Ce n'est pas chose nouvelle que de s'occuper d'un passage de l'Océan Atlantique au Grand-Océan, des mers qui emplissent le vaste et profond chenal ménagé par la nature entre l'Europe et le continent américain à celles qui baignent de leurs flots les côtes de la Chine et du Japon et l'autre littoral de l'Amérique. Christophe Colomb, quand, sur ce vaisseau si long-temps sollicité, il s'embarqua pour l'expédition à jamais mémorable qui nous donna un nouveau monde, avait pour but de montrer aux hommes un passage plus facile vers la Chine. Jusqu'alors, la regardant comme située à l'orient, on jugeait qu'on devait s'y rendre en marchant de l'ouest à l'est. Colomb prit au contraire la route de l'est à l'ouest qu'il supposait plus courte (1). Un monde ignoré jusqu'à lui se rencontra sur son chemin! Après qu'il eut découvert ces terres inconnues, il crut avoir abordé aux îles de l'Asie dépendant du domaine du Grand-Khan, c'est le nom qu'on donnait à l'empereur de la Chine, et il est mort après ses quatre voyages dans la persuasion qu'il avait été en Asie. Cependant Colomb eut une vague connaissance de la mer que nous nommons l'Océan Pacifique et de sa proximité de l'Atlantique dans les parages voisins de Panama; ce fut à son quatrième et dernier voyage, qui précéda sa mort de deux années, et pendant lequel il reconnut, sur une grande étendue, le continent américain le long de l'isthme lui-même et au-delà du côté du midi (2). Les indigènes lui apprirent

(1) Ces deux opinions étaient fondées l'une et l'autre. La terre étant ronde, pour se rendre d'un point à un autre, on est également certain d'arriver en prenant à droite ou à gauche sur le grand cercle de la sphère tracé par ces deux points; mais ces deux chemins ne sont pas également courts, et l'un peut être infiniment plus long que l'autre. Pour qu'ils fussent exactement égaux, il faudrait que les deux points se trouvassent aux extrémités d'un même diamètre sur ce grand cercle. Colomb, par une bien heureuse erreur, s'imaginait que le trajet serait moins long d'Europe en Chine en marchant de l'est à l'ouest qu'en prenant le tour de la terre à rebours, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.

(2) L'expédition partit de Cadix le 11 mai 1502, et rentra le 7 novembre 1504. Colomb y découvrit la côte de l'isthme de Panama depuis Honduras jusqu'à l'Amérique du Sud, dont il reconnut une partie. Il mourut le 20 mai 1506. Les deux premiers voyages de Colomb l'avaient conduit à l'archipel des Antilles. Le troisième l'avait mené sur la Côte-Ferme, au Delta de l'Orénoque et sur la côte de Paria, et par conséquent loin de l'isthme; il y avait pris terre le 1er août 1498. C'était

qu'une autre mer existait non loin de là. Confondant toujours l'Amérique avec l'Asie, il exprimait le voisinage des deux mers dans la province de Veragua, où il venait de débarquer, en disant que certaines terres de *Ciguare*, dont il s'estimait très proche et qu'il croyait à dix journées seulement du Gange, étaient, par rapport à la côte de Veragua, sur l'Atlantique, dans la même situation que Tortose, sur la Méditerranée, à l'embouchure de l'Èbre, relativement à Fontarabie en Biscaye sur l'Océan. Mais Colomb ne vit pas de ses yeux l'Océan Pacifique. Cet honneur fut réservé à Vasco Nuñez de Balboa, l'un des hommes les plus étonnans qu'ait alors produits l'Espagne, si fertile à cette époque en héros dignes de l'admiration reconnaissante des peuples.

Je ne puis prononcer le nom de Balboa sans y joindre l'expression d'une commisération profonde. C'est un exemple amer des souffrances auxquelles furent voués presque tous les hommes qui jouèrent un grand rôle dans la découverte de l'Amérique. Ce nouveau monde a été vraiment enfanté dans la douleur de ceux qui le donnèrent à la civilisation européenne. Colomb dans les fers, Cortez délaissé, à la fin de sa vie, comme un obscur aventurier, et mourant consumé de chagrin, sont les deux grandes figures d'un tableau peu honorable pour l'espèce humaine. À côté d'eux mérite de figurer en une place apparente l'héroïque Balboa sur un gibet. Une petite colonie s'était établie à Santa-Maria sur l'isthme, et les colons avaient choisi Balboa pour leur chef, parce que c'était un homme d'une intrépidité sans égale et d'une activité infatigable. Jaloux de faire ratifier ce titre par la cour d'Espagne, Balboa exécuta des incursions chez les tribus voisines, et acquit ainsi la certitude qu'il existait un autre océan à peu de distance, à six jours de marche, lui disaient les Indiens, et ils ajoutaient que par là on se rendait à un empire qui abondait en or. Ils voulaient parler du Pérou. Balboa entreprit de pénétrer jusqu'à cette mer mystérieuse. Sa réputation de vaillance et de loyauté attira autour de lui une troupe d'hommes déterminés; mais les difficultés du sol et les attaques des naturels retardèrent sa marche. Enfin, le vingt-cinquième jour, le 25 septembre 1513, du haut de la sierra de Quaregua, dont il avait voulu seul gravir le sommet, il aperçut la mer : c'était l'Océan Pacifique.

la première fois que Colomb abordait sur le continent américain. Jusqu'alors il n'en avait vu que les îles; mais, dès le 24 juin 1497, Sébastien Cabot, envoyé par les Anglais, avait découvert le continent de l'Amérique du Nord.

A cette vue, tombant à genoux, il remercia le Tout-Puissant de lui avoir réservé la gloire d'une découverte si profitable à sa patrie, et quelques jours après, arrivé au bord de la mer, il y entra, armé de son épée et de son écu, en prit possession au nom de son maître, et fit serment de la lui conserver (1). Il revint par une autre route à Santa-Maria, non sans avoir fréquemment combattu. A la réception de sa dépêche, la cour d'Espagne fut ravie. Elle crut tenir enfin la clé des trésors des Grandes-Indes, où puisaient alors les Portugais. On résolut d'envoyer des troupes à Santa-Maria et dans la contrée nouvellement explorée, afin de poursuivre ce qui avait été commencé si heureusement; mais les affaires d'Amérique ou des Indes étaient dirigées par un de ces êtres malfaisans à qui la gloire de leur prochain est insupportable, et dont le plus grand bonheur consiste à torturer les plus nobles caractères, dès qu'ils voient la foule leur apporter de l'admiration et du respect : race venimeuse qui empoisonne l'existence des hommes de génie, sans s'inquiéter du dommage ainsi causé à la chose publique. C'était ce Fonseca qu'on avait vu astucieusement acharné contre Colomb, même du vivant de la reine Isabelle, sa protectrice; le même qui poursuivit de sa haine perfide l'illustre amiral jusque dans ses héritiers, et qui, pour mettre le comble à ses infames artifices, trempa dans un complot pour assassiner Cortez, lorsque celui-ci eut acquis une immense renommée.

Fonseca, au lieu de donner le commandement à Balboa, choisit un homme dépourvu de titres, Pedro Arias de Avila (appelé dans les chroniques Pedrarias Davila). Un des premiers actes de Pedrarias fut d'infliger, sous prétexte de quelques irrégularités commises longtemps auparavant et en d'autres contrées, une grosse amende à Balboa, quoique celui-ci, à la tête de quatre cent cinquante hommes prêts à le suivre jusqu'au bout du monde, se fût empressé de se soumettre à son autorité. Quelques années plus tard, quand Balboa se fut signalé par de nouveaux exploits, lorsqu'il se préparait à cingler du côté du Pérou, qu'on n'avait pas atteint encore, Pedrarias, qui s'était un moment réconcilié avec lui, et lui avait même donné sa fille, le fit arrêter, condamner à mort par des affidés, et exécuter malgré les supplications des colons.

L'existence des deux océans une fois avérée, on ignorait si l'Amé-

(1) Le premier qui navigua sur ces eaux mystérieuses fut Alonzo Martin de San-Benito, l'un des compagnons de Balboa, qui, avant la prise de possession par celui-ci, découvrit une descente au golfe de San-Miguel, sur lequel il trouva un canot.

rique ne formait qu'un continent, ou si elle se partageait en plusieurs masses séparées par des détroits. Dès les toutes premières années du XVIe siècle, dans un intervalle de quinze ans, à partir du premier départ de Colomb, les découvertes s'étaient pourtant prodigieusement étendues. Non-seulement Colomb, à son troisième voyage, avait mouillé à l'embouchure de l'Orénoque (1), et, au quatrième, était descendu dans l'isthme à la province de Veragua; mais, dès 1497, le fils d'un Vénitien établi à Bristol, Sébastien Cabot, envoyé par le gouvernement anglais, avait visité les rivages brumeux et froids du Labrador, et, en 1498, avait longé la côte, depuis la baie d'Hudson, qui touche à la mer Glaciale, jusqu'à la pointe méridionale de la Floride. En 1499 et 1500, le Florentin Americ Vespuce, avec Juan de la Cosa, sous Alonzo de Ojeda, avaient reconnu le continent de l'Amérique méridionale, depuis le golfe de Darien, sur la côte du Venezuela et de la Guyane, et s'étaient rapprochés de l'équateur au point de n'en être plus qu'à 3 degrés terrestres ou 350 kilomètres. En 1500, l'un des glorieux compagnons de Colomb, voyageant pour son propre compte, Vicente Yânez Pinzon, pareillement en compagnie de Vespuce, avait pris possession du cap Saint-Augustin (2), et avait découvert l'embouchure du fleuve des Amazones. C'était la première fois que les Espagnols pénétraient en Amérique dans cet hémisphère austral où, du côté de l'Afrique, depuis long-temps les navigateurs portugais avaient étendu leur domaine. En 1500, l'un des trois Cortereal, Français extraordinaires par leur bravoure, plus remarquables encore par leur dévouement fraternel, avait fait un voyage de découverte vers l'embouchure du Saint-Laurent du Canada, pour le roi de Portugal. La même année, un Portugais, Pedro Alvarez Cabral, avait par hasard découvert le Brésil en se rendant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et plusieurs navigateurs s'y étaient rendus après lui, entre autres Vespuce, naviguant alors pour le roi de Portugal. Des expéditions clandestines s'étaient faites, et avaient répandu beaucoup de notions qu'on trouve consignées sur les cartes du temps. La rumeur populaire les avait grossies. On commençait à sentir que la *création* était *doublée*, comme l'a dit Voltaire en l'honneur de Colomb, et l'on reconnaissait enfin que les pays où l'on était par-

(1) L'Orénoque a son embouchure par le 9me degré de latitude boréale.

(2) Le cap Saint-Augustin est, de l'autre côté de la ligne, dans le Brésil, à 8 degrés 20 minutes de latitude australe.

venu étaient distincts de l'Inde, de la Chine ou du Japon, quoique Pinzon et Vespuce fussent persuadés, comme Colomb lui-même, qu'ils avaient parcouru les côtes d'Asie contiguës au Cathay (c'était le nom que portait alors l'empire chinois en Europe).

Un mobile qui exerce toujours une grande influence sur les actions des hommes et les événemens de l'histoire, la rivalité, la jalousie, la concurrence (ces différens noms représentent les nuances diverses bonnes ou mauvaises d'un même sentiment), poussait les Espagnols plus avant à l'ouest. Dans l'intervalle du second au troisième voyage de Colomb, mais à une époque telle qu'on ne put le savoir dans la péninsule ibérique qu'après que *l'Amiral* (1) se fut mis en route pour la troisième fois (2), un des plus grands hommes qu'ait vus naître le Portugal, Vasco de Gama, avait découvert la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Parvenus ainsi dans l'Inde d'Alexandre-le-Grand, dans la populeuse contrée que rendaient célèbre en Europe ses perles et ses épices, les Portugais s'étaient couverts de gloire, et avaient fait des conquêtes d'où ils avaient rapporté de grandes richesses. Jusque-là, au contraire, en cherchant ces mêmes régions, les navigateurs espagnols découvraient des espaces vastes sans doute, mais dont l'importance politique et commerciale était actuellement fort mince. Ils avaient à lutter contre la nature plus que contre les hommes, et cette lutte leur semblait sans gloire quoiqu'elle ne fût pas sans péril. Ils trouvaient des peuplades peu nombreuses, primitives et sans civilisation; ils n'étaient entrés encore ni dans l'empire de Montezuma ni dans celui des Incas. Les succès de la cour de Lisbonne troublaient le sommeil de Ferdinand et de ses conseillers. Entre les hommes audacieux qui abondaient alors chez les deux peuples, l'émulation était la même qu'entre leurs souverains. L'esprit d'aventure et le désir de faire fortune d'un tour de main, qui est si vif de nos jours, mais qui alors était plus ardent encore, excitaient les esprits à se précipiter vers le pays des épices, où l'on s'imaginait qu'il n'y avait qu'à se baisser pour recueillir de la renommée et des trésors. Celui-ci, s'inspirant d'un sentiment plus noble, s'embarquait pour aller convertir des païens et arracher des ames à l'enfer; celui-là était en quête d'une source merveilleuse qui avait

(1) *El Amirante;* c'est le nom sous lequel Christophe Colomb est désigné dans l'Amérique espagnole.

(2) Le départ de Vasco de Gama est du 8 juillet 1497. Il doubla le Cap le 2 novembre 1497, et arriva à Calecut le 20 mai 1498. Le troisième départ de Colomb est du 30 mai 1498.

le don de rajeunir quiconque se plongeait dans ses eaux (1). L'ambition individuelle et la fierté nationale, la soif de l'or, l'ardeur du prosélytisme religieux, la passion du merveilleux et les froids calculs de la politique, étaient d'accord pour lancer ce que l'Espagne avait de plus vaillant du côté de l'Amérique, afin de saisir les Indes, qu'on en supposait au moins voisines. Pour atteindre ce but, il n'y avait, disait-on, qu'à trouver ce qu'on appelait dès-lors le *secret du détroit*, c'est-à-dire, entre les diverses terres découvertes par Colomb et ses émules, un bras de mer qui permît de s'avancer tout droit à l'ouest jusques *al nacimiento da la especeria*. De 1505 à 1507, une grande expédition fut préparée à cet effet par la cour d'Espagne. On devait serrer de près la côte du Brésil, afin d'y découvrir ce détroit qu'on désirait, et auquel on croyait, par l'effet de cette illusion qui nous porte à prendre nos souhaits pour des espérances fondées. L'expédition fut un peu retardée et ne partit que le 29 juin 1508 de San-Lucar. Elle reconnut la côte de l'Amérique méridionale depuis le cap Saint-Augustin, qui est déjà, on l'a vu, dans l'hémisphère austral, jusqu'au Rio Colorado, qui est de 5 degrés (555 kilomètres) au-delà du Rio de la Plata; mais elle passa devant l'embouchure de la Plata sans l'apercevoir. En 1515, deux ans après que Balboa avait vu et touché l'Océan Pacifique, Juan Diaz de Solis, qui avait commandé avec Vicente Yañez Pinzon l'escadrille de 1508, reçut l'ordre de se rendre vers le sud, afin de pénétrer dans cet océan par le détroit qu'on espérait toujours, et de revenir, en remontant vers le nord, par derrière ce qu'on appelait la Castille d'Or (c'est la partie de la Colombie actuelle attenante à l'isthme), jusqu'à ce qu'il fût à hauteur de l'île de Cuba. Il devait examiner si par là n'existait pas quelque détroit pour retourner. L'intrépide Diaz de Solis descendit en effet le long des côtes du Brésil, entra dans la Plata, qui pendant une douzaine d'années porta son nom (Rio de Solis), jeta l'ancre à l'îlot de Martin Garcia, dont il a été question dans ces derniers temps, et fut massacré par les indigènes avec huit personnes de sa suite. Cette expédition servit seulement à constater que la côte ferme de l'Amérique méridionale s'étendait sans solution de continuité jusqu'à la Plata, et on pouvait inférer du voyage précédent de Diaz de Solis avec Pinzon, qu'il en était de même jusqu'au Rio Colorado.

(1) C'est ce que cherchait Ponce de Léon et ce qui lui fit faire ses périlleuses expéditions en Floride.

Les Portugais, braves et entreprenans plus encore que les Espagnols, s'il est possible, cherchaient de leur côté le secret du détroit. Les deux voyages de Gaspar Cortereal, l'un en 1500, l'autre en 1501, étaient dirigés vers le nord, afin de découvrir le *passage du nord-ouest* de l'Océan Atlantique vers le Grand-Océan boréal, que depuis trente ans les Anglais ont recommencé à chercher avec des prodiges de patience, de courage et d'habileté. Quand Gaspar eut péri dans ces épouvantables mers, le second Cortereal, Miguel, fit en 1502 un voyage dans le même but et sans plus de succès (1). Enfin, en 1517, le Portugais Magellan vint à Valladolid offrir ses services à la cour d'Espagne, et affirma qu'il avait connaissance d'un détroit, entre l'Atlantique et le Pacifique, par le sud. Il disait l'avoir vu consigné sur une carte tracée par un géographe fameux de l'époque, Martin Behaim de Nuremberg. C'était une assez mauvaise raison, car d'où Behaim savait-il l'existence de ce détroit? On confia cependant à Magellan une escadrille; il partit, trouva en effet, à la fin d'octobre 1520, le détroit qui conserve son nom, et entra dans le Grand-Océan le 28 novembre de la même année. Mais ce passage était trop reculé pour faciliter les communications avec l'Asie; il servit seulement à gagner le Chili et le Pérou, après que ces deux pays eurent été colonisés (2). Il était d'ailleurs dangereux, et lorsque le cap Horn eut été reconnu par Lemaire et Schouten, envoyés par les Hollandais, jaloux de pénétrer aussi dans le pays des épices (1616), il fut abandonné par les navigateurs (3) qui préférèrent faire le tour de l'Amérique du Sud jusqu'au bout.

Exactement à l'époque où Magellan découvrait le détroit qui perpétue sa mémoire, Cortez conquérait le Mexique. Durant son amitié passagère avec Montezuma, il l'interrogea sur le *secret du détroit*, qui importait tant à sa cour, et sur la possibilité de trouver sur le littoral mexicain de l'Atlantique un mouillage moins mauvais que celui de la Vera-Cruz. Selon une dépêche de Cortez à Charles-Quint, du 30 octobre 1520, l'empereur mexicain, sur sa demande,

(1) Il y succomba pareillement, et son frère, l'aîné des trois, Vasqueanes Cortereal, gouverneur de Terceire, fit armer, en 1503, une caravelle à ses frais, afin d'aller à la recherche de ses frères Gaspar et Miguel. Le roi don Manuel l'empêcha de partir par un ordre formel.

(2) Ils ne le furent que quelques années après la découverte du détroit de Magellan. Le premier débarquement de Pizarre au Pérou est de 1526.

(3) Le détroit de Magellan s'ouvre par 52 1/2 degrés de latitude australe, c'est-à-dire bien loin de l'équateur. Le cap Horn est à 3 degrés plus loin vers le pôle.

lui remit une carte de la côte, où les pilotes espagnols reconnurent l'embouchure d'une grande rivière que Cortez envoya étudier par Diego Ordaz. C'était le Guasacoalco. On sut bientôt qu'il n'y avait pas de détroit en ce point; mais il fut constaté qu'entre le Guasacoalco et Tehuantepec, le continent s'amincit et présente un isthme favorable pour une communication rapide et facile d'une mer à l'autre par le Guasacoalco et le Chimalapa. D'assez grands établissemens furent élevés à Tehuantepec. On y plaça de vastes chantiers de construction. L'expédition de Hernando de Grijalva, qui fit voile pour la Californie, en 1534, afin de découvrir le détroit désiré, non moins que pour conquérir de nouvelles terres, sortit de Tehuantepec, et les navires sur lesquels Cortez s'embarqua à Chametla pour la même destination avaient été construits de même à l'embouchure du Rio Chimalapa, avec des matériaux venus par le Guasacoalco.

Bientôt l'espoir d'un détroit voisin du golfe du Mexique, ou situé dans les espaces où s'étend l'isthme, fut détruit de toutes parts. Cependant on continua à le chercher plus au loin. Les Portugais avaient renoncé à leurs explorations du nord-ouest; les Anglais commencèrent les leurs. Au commencement du XVIIe siècle et même dès les dernières années du XVIe, on vit apparaître successivement Davis, Hudson et Baffin, qui laissèrent leurs noms à différens parages qu'ils avaient visités les premiers. Plus tard encore on se mit à rechercher le passage par cette voie, non d'Europe en Asie, mais d'Asie en Europe. Dans les premières années du XVIIIe siècle, le Suédois Behring, naviguant pour le compte de la Russie, prouva que le continent américain était séparé du continent asiatique, et mourut de misère dans l'île qui a gardé son nom, près du détroit qui le conserve aussi. Le troisième voyage de Cook avait pour objet de passer par le nord d'Asie en Europe. M. de Châteaubriand s'était préoccupé, dans sa jeunesse, du passage du nord-ouest; il fut au moment de le poursuivre de sa personne, et, quand il rendit visite à Washington, il l'en entretint avec transport. C'est dans ces mers glacées du nord-ouest que de nos jours se sont illustrés les Parry, les Ross et plusieurs autres navigateurs britanniques. Du côté du midi, après la découverte du cap Horn, les recherches durent cesser. Cependant on conçut encore quelque espoir, en 1790, de trouver une communication entre le golfe de Saint-George, dépendance de l'Atlantique, située par 45 et 47 degrés de latitude australe, c'est-à-dire à 700 kilomètres en-deçà du détroit de Magellan, et les bras de mer de la côte du Chili. Une

expédition, envoyée alors par la cour d'Espagne, constata que cette idée était chimérique.

Que l'Espagne était majestueuse et belle au XVIe siècle! Que d'audace, que d'héroïsme et de persévérance! Jamais on n'avait vu tant d'énergie, d'activité; jamais non plus tant de bonheur. C'était une volonté qui ne connaissait pas d'obstacles. Une poignée d'hommes conquérait des empires sur des populations innombrables et courageuses comme celles du Mexique. Leurs entreprises matérielles étaient au niveau de leurs hauts faits sur le champ de bataille, et de leurs gestes politiques. Rien ne les arrêtait, ni les fleuves, ni les solitudes, ni les montagnes, dont rien n'approche en Europe. Ils bâtissaient des villes superbes, et tiraient des flottes des forêts en un clin d'œil; on avait vu Cortez, au siége de Mexico, lancer sur les lacs *seize mille* embarcations. On eût dit un peuple de géans ou de demi-dieux. On pouvait croire que tous les travaux propres à relier les climats ou les océans les uns aux autres allaient s'accomplir à la voix des Espagnols comme par enchantement, et puisque la nature n'avait pas ménagé de détroit au centre de l'Amérique, entre l'Atlantique et la mer du Sud, eh bien! tant mieux pour la gloire de l'espèce humaine! on y suppléerait par des communications artificielles. Qu'était-ce, en effet, pour des hommes pareils? Cette fois c'en était fait; il ne devait plus rester rien à conquérir, et la terre allait se trouver trop petite.

Certes, si l'Espagne fût demeurée ce qu'elle était alors, on l'eût vue en effet créer ce qu'on s'était flatté de trouver tout fait par la nature. Elle eût creusé un canal ou plusieurs canaux pour tenir lieu de ce détroit tant cherché. Les hommes de science le lui conseillaient. En 1551, Lopez de Gomara, auteur d'une *Histoire des Indes* « faite, dit M. de Humboldt, avec autant de soin que d'érudition, » proposait la réunion des deux océans par des canaux, en trois points qui sont précisément les mêmes où en ce moment on s'en occupe, ainsi qu'on le verra tout à l'heure : 1° Chagres, 2° Nicaragua, 3° Tehuantepec. Mais le feu sacré s'éteignit tout à coup en Espagne. La péninsule eut pour la gouverner pendant un long règne un prince qui mit sa gloire à emmailloter la pensée, et qui gaspilla une puissance immense en vains efforts pour l'enchainer hors de ses domaines dans toute l'Europe. Ce fut Philippe II. De ce moment, l'Espagne engourdie devint étrangère aux innovations des sciences et des arts, à l'aide desquelles d'autres peuples, et particulièrement

l'Angleterre et la France, développaient leur grandeur et leur prospérité. Si à partir de cette époque elle s'appropria quelques-unes de ces innovations qui étendent la force de l'homme, ce fut seulement dans les arts de la guerre, car l'Espagne a conservé jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle un corps d'artillerie savant, des ingénieurs militaires éminemment recommandables, et d'habiles marins. Après que la France eut donné l'exemple des canaux à point de partage, et que le canal du Midi eut montré que l'on pouvait ainsi gravir les crêtes en bateau, il ne paraît pas que le gouvernement espagnol ait sérieusement voulu se servir de ce procédé pour établir une communication dans l'isthme entre la mer des Antilles et la mer du Sud. Le mystère dont étaient enveloppées les délibérations du conseil des Indes n'est pas toujours demeuré tellement profond qu'on n'ait pu savoir ce qui s'y était passé. M. de Humboldt, auquel le gouvernement espagnol ouvrit libéralement l'accès et de ses colonies, et, ce qui est plus surprenant, de ses archives, trouva dans ces dernières plusieurs mémoires sur la possibilité d'une jonction des deux océans par le lac de Nicaragua; mais dans aucun de ceux qui sont arrivés à sa connaissance, le point principal, dit-il, qui est la hauteur du terrain dans l'isthme, ne se trouve éclairci : l'illustre voyageur fait même remarquer que ces mémoires sont français ou anglais. Depuis le jour, glorieux dans l'histoire des conquêtes de la civilisation, où Balboa traversa l'isthme de Panama, le projet d'un canal entre les deux océans a occupé tous les esprits. Dans les conversations des posadas espagnoles, on s'en entretenait comme d'une légende; et quand par hasard passait un voyageur venant du Nouveau-Monde, après lui avoir fait raconter les merveilles de Lima et de Mexico, la mort de l'inca Atahualpa et la défaite sanglante des braves Aztèques, après lui avoir demandé son opinion sur l'Eldorado, on le questionnait sur les deux océans et sur ce qui arriverait, si on parvenait à les joindre. Dans toute l'Europe, on en berçait l'imagination des écoliers. Seul le gouvernement espagnol n'en prenait aucun souci. Il y a vingt années encore, c'était un des romans de l'esprit humain; l'idée était restée à l'état fantastique; il n'en existait pas une étude que le plus modeste de nos ingénieurs des ponts-et-chaussées n'eût jugée indigne de lui.

Dès 1520 et 1521, Cortez pensait à une communication des deux océans : il l'établit même grossièrement par le moyen d'une route unissant le Chimalapa au Guasacoalco. A la fin du XVIII[e] siècle, alors

que l'Espagne semblait vouloir, sous Charles III, sortir de sa léthargie, on se remit à parler vivement d'une communication navigable au Mexique par ce même isthme de Tehuantepec, et dans le royaume de Guatimala, par le lac de Nicaragua; mais il ne se fit, de part et d'autre, que des études sommaires et défectueuses, puis cette étincelle de zèle disparut. Autour du lac de Nicaragua, tout resta comme par le passé. Si dans l'isthme de Tehuantepec, en 1798, on ouvrit une route de terre de 140 kilomètres, de la ville de Tehuantepec au confluent du Saravia avec le Guasacoalco, cette route était si mauvaise, et de nombreux changemens de véhicules jusqu'à la Vera-Cruz y gênaient tellement le commerce, que vers 1804 on voyait souvent, ce qui doit subsister encore aujourd'hui, les marchandises aller de Tehuantepec à la Vera-Cruz, par la direction de Oaxaca, à dos de mulet. Pendant le cours de la guerre entre Napoléon et l'Angleterre, tant que l'Espagne fut l'alliée de la France, l'indigo de Guatimala, le plus précieux des indigos connus, vint par cette dernière voie au port de la Vera-Cruz, et de là en Europe. Le prix du transport était de 30 piastres par charge (de 138 kilogrammes), et les muletiers employaient trois mois pour faire un trajet qui en ligne droite est de 320 kilomètres. Pour prendre nos mesures françaises, c'était sur le pied de 3 fr. 40 c. pour 1,000 kilogrammes et pour chaque kilomètre de la distance à vol d'oiseau. Par la route de Tehuantepec à l'embarcadère du Saravia, si elle eût été en bon état, et par le Guasacoalco, la dépense eût été réduite des trois quarts au moins en argent et en temps. Sur un canal en bon entretien, les prix de transport, avec un droit de péage, varient de 5 à 10 centimes habituellement par 1,000 kilogrammes et par kilomètre parcouru, et en France le roulage ordinaire se contente de 20 à 25 centimes.

Au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, l'Espagne avait besoin d'un bon service de transports dans l'isthme de Panama. Les trésors du Pérou s'expédiaient en Europe par la voie de Panama, et se rendaient, au travers de l'isthme, de Panama à Porto-Belo, d'où les galions les emportaient. Cependant, entre Panama et Porto-Belo, il n'y eut jamais qu'une détestable route. Quelquefois on envoyait des marchandises d'Europe à Panama en les faisant arriver à Chagres, d'où elles remontaient en bateau jusqu'à Cruces. De Cruces à Panama, elles allaient à dos de mulet sans qu'il y eût seulement un sentier entretenu à cet effet. C'était par là pourtant que s'achemi-

naient les voyageurs se rendant du Pérou ou du Chili à la Nouvelle-Grenade, au Venezuela, ou aux autres possessions espagnoles du littoral de l'Atlantique. Les relations les moins irrégulières qu'il y eût entre les deux océans étaient du port d'Acapulco à la Vera-Cruz par Mexico. Le trajet à vol d'oiseau est de 613 kilomètres, et, avec les détours, de 800 kilomètres au moins, et il faut plusieurs fois s'élever à des hauteurs infinies pour redescendre dans de profonds vallons (1). C'est ainsi que l'Espagne entendait l'art des communications dans ses domaines du Nouveau-Monde, d'où avec un bon système de transports elle eût tiré des trésors infinis, car ils étaient si vastes, qu'il s'en fallait d'un quart seulement qu'ils n'égalassent la demi-surface de la lune, et en fertilité et en richesse ils étaient plus remarquables encore qu'en étendue. Agir de la sorte pour les communications en général et pour les rapports entre les deux océans qui séparent l'Amérique en particulier, c'était méconnaître ses intérêts, froisser ceux de la civilisation et légitimer sa propre déchéance; car si dans les affaires privées la propriété implique le droit d'abuser ou de ne pas user, il n'en est pas de même dans celles de la civilisation. Ici subsiste, de droit divin, une loi de confiscation contre les états qui ne savent pas tirer parti du *talent* que le maître leur a confié, ou qui s'en servent contrairement à quelques-uns (2) des penchans les plus invincibles de la civilisation, comme est celui du rapprochement des continens et des races. Ce droit extrême est écrit trop souvent en lettres de sang et de feu à toutes les pages de l'histoire pour qu'il soit possible de le révoquer en doute.

Nous arrivons ainsi aux temps modernes. Pour mieux apprécier ce qui a été fait ou projeté et ce qui est à faire, posons plus explicitement la question; rendons-nous compte, autant que possible, avec détail, des facilités et des obstacles que l'isthme présente à qui recherche les moyens de le percer.

(1) Le passage de Rio Frio, entre la Vera-Cruz et Mexico, est à 3,196 mètres au-dessus de la mer à la Vera-Cruz. Mexico est à 2,276 mètres. De là, pour aller à Cuernavaca, on franchit l'ancien camp de Cortez, situé à 2,996 mètres, pour redescendre à 516 mètres, et remonter encore à 1,380 mètres à Chilpanzingo.

(2) Je dis quelques-uns, car je ne suis pas de ceux qui accusent le gouvernement espagnol d'avoir été barbare et exterminateur dans l'administration de ses colonies. Dans l'ensemble, il s'y est montré humain, quoiqu'on lui ait fait une réputation contraire. Les colons ont eu de grands reproches à se faire; mais l'esprit des ordonnances espagnoles envers les indigènes du Nouveau-Monde et les efforts généreux de l'administration coloniale ont été favorables à la cause de l'humanité et de la civilisation en ce qui concernait ces populations.

Mais d'abord serait-ce un canal ordinaire qu'il y faudrait? quelle serait même la nature de la communication à ouvrir? Devrait-on rester fidèle à l'idée d'un canal, ou conviendrait-il d'adopter ces voies perfectionnées où la vapeur fait glisser sur le fer, avec une rapidité inouie et une économie toujours croissante, les plus pesans fardeaux? Si l'on préfère un canal, quelles devront en être les proportions? Afin de répondre pertinemment à ces questions, il faut d'abord s'interroger sur le but dans lequel on percerait l'isthme.

Les services à attendre d'un canal au travers de l'isthme de Panama ne sont pas tout-à-fait les mêmes pour les Européens ou pour les peuples de l'Amérique. Pour l'Europe, il n'abrégerait pas le voyage de la Chine ou des Grandes-Indes, et encore moins celui des îles de la Sonde, où la Hollande possède d'admirables colonies, et où l'on doit supposer que d'autres peuples, alléchés par les succès des Néerlandais, ne tarderont pas à en fonder de nouvelles. La navigation d'Europe en Chine et aux Indes se fait par le cap de Bonne-Espérance, et il semble que, s'il y a un isthme à trancher pour abréger ce long pèlerinage, ce soit celui de Suez. Règle générale, les voyages qu'on raccourcirait en perçant l'isthme de Panama sont, avant tout, ceux qui ont lieu en doublant le cap Horn, extrémité de l'Amérique méridionale. Or, l'on passe par le cap Horn pour aller d'Europe au Pérou, sur la côte occidentale du Mexique, ou dans les possessions attenantes des États-Unis, de l'Angleterre et même de la Russie. C'est par le cap Horn qu'on se rend dans certains parages de l'Australie, dans la Nouvelle-Zélande, aux îles Marquises, aux îles de la Société, à ces innombrables archipels de la mer du Sud, qui appellent des maîtres, aux îles Sandwich, que convoite plus d'une puissance maritime, parce qu'elles occupent entre l'occident de l'Amérique du Nord et les régions de la Chine et du Japon une position comparable à celle de Malte entre l'Espagne, la France, l'Italie d'un côté, et les rivages du Nil de l'autre. Pour activer les relations de l'Europe avec ces vastes pays, pour que les essaims de nos races aillent les féconder, la rupture de l'isthme de Panama serait extrêmement avantageuse.

A l'égard de la Chine et du Japon, à ne considérer que les distances, il n'y aurait, disons-nous, aucun profit à en espérer. Le tour du monde étant représenté par 360 degrés de longitude, la Chine, en prenant le chemin de Panama, est à 230 degrés de nous, c'est-à-dire aux deux tiers de la circonférence terrestre; par l'autre route, au contraire, abstraction faite du grand circuit que l'on décrit autour de l'Afrique

quand on double le cap de Bonne-Espérance, le trajet n'est que de 130 degrés, un seul tiers. Cependant la zone comprise entre les tropiques présente au navigateur qui cingle vers l'ouest, avec une mer presque toujours sereine, un autre avantage inappréciable : toute l'année, le souffle des vents alisés y gonfle les voiles des navires lancés dans la direction de l'est à l'ouest; au sein des flots eux-mêmes, un courant aussi ancien que le monde, aussi imperturbable que les lois de la gravitation universelle (le *gulph stream* des Anglais, le courant équatorial des autres géographes), pousse tout autour de la terre les navires dans le même sens. Du Havre ou de Londres à Canton, autour du cap de Bonne-Espérance, en coupant ainsi la ligne deux fois, le parcours est de 24,500 kilomètres; par l'isthme de Panama, il serait de 27,000 (1). Mais cet excédant de parcours serait plus que compensé par l'assistance des vents alisés et du courant équatorial, et par l'absence de tout péril pendant la majeure partie de l'année (2). Imaginez qu'on a pu faire le trajet d'Acapulco à Manille sur une simple chaloupe pontée (3); il y a 16,500 kilomètres, trois fois la distance de la côte d'Afrique aux Antilles. En somme, pour aller d'Europe en Chine, un navire qui prendrait la voie de l'isthme économiserait une quinzaine de jours sur un voyage qui dure de quatre mois à quatre mois et demi; mais on ne pourrait revenir par la même route, parce qu'alors on aurait contre soi le courant équatorial et les vents alisés. Pour atteindre la baie de Noutka, — dans l'archipel de Quadra et Vancouver, sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, là où s'est fait un grand commerce de fourrures, — ou près de là, l'embouchure de la rivière Columbia, qui traverse le territoire d'Oregon, dépendant des États-Unis, un vaisseau parti d'Europe fait, en doublant le cap Horn, 27,500 kilomètres; en traversant l'isthme de Panama, il n'en aurait plus que 16,500 à parcourir. Pour gagner le Pérou, le revers occidental de l'Amérique

(1) Ce sont les distances directes sans détours. Les distances itinéraires, c'est-à-dire réellement parcourues par les navires, seraient plus fortes d'un quart ou d'un cinquième.

(2) Le Grand-Océan cependant ne mérite tout-à-fait le nom de Pacifique que du parallèle de Coquimbo à celui du cap Corrientes, entre le 30e degré de latitude australe et le 5e degré de latitude boréale. Il est là d'une sérénité constante. Au-delà il n'en est pas de même en toute saison.

(3) C'est le pilote don Francisco Maurelli qui eut ce courage, au commencement du siècle, pour apporter aux Philippines la nouvelle de la rupture entre l'Angleterre et l'Espagne.

centrale, et les ports mexicains d'Acapulco, de San-Blas et de Mazatlan, l'avantage serait très marqué aussi; de même pour les îles Marquises, les Sandwich, et les archipels inhabités du Grand-Océan. Quant à la Nouvelle-Hollande, il en serait comme pour la Chine. Enfin on conçoit que les navires qui, allant en Chine, se proposeraient de toucher à l'un des ports de la côte occidentale de l'Amérique, depuis le Pérou jusqu'à la baie de Noutka, auraient une raison décisive pour se diriger par l'isthme de Panama.

Le problème se présente en des termes un peu différens pour les États-Unis. Ce peuple éminemment navigateur a déjà des relations étendues avec la Chine et avec tous les pays riverains du Grand-Océan boréal ou austral. Il se livre avec ardeur et succès à la pêche. Il possède sur la côte du nord-ouest du nouveau continent le vaste territoire de l'Oregon, vers lequel le flot de la population est impatient de se porter par l'intérieur, et qui se coloniserait rapidement, si l'on pouvait s'y rendre par mer au lieu d'avoir à escalader les Montagnes Rocheuses et à franchir les déserts qui bordent le Mississipi à droite, ou qu'arrose le Missouri sans pouvoir les fertiliser. La coupure de l'isthme serait donc, toutes choses égales d'ailleurs, d'un immense intérêt pour les États-Unis; mais toutes choses ne sont pas égales. Les États-Unis sont plus que l'Europe voisins de l'isthme, et ainsi, pour eux, le bénéfice du percement ressort plus manifeste. Pour se rendre de New-York ou de la Nouvelle-Orléans à Guayaquil, à Lima, à Valparaiso, la route de l'isthme serait presque en ligne droite. De New-York ou de Boston à Canton, il y a, par la route actuelle du cap de Bonne-Espérance, 25,000 kilomètres; par l'isthme de Nicaragua, il n'y en aurait plus que 23,300. Relativement à cette destination, le passage de l'isthme allonge pour l'Europe; il raccourcit pour les bâtimens des États-Unis. De Boston ou de New-York à l'embouchure de la rivière Columbia, dans l'Oregon, la distance par le cap Horn est de 28,500 kilom.; par l'isthme, elle serait réduite à 14,000, la moitié.

Ainsi, pour reproduire à peu près les expressions de M. de Humboldt, les principaux objets de la coupure de l'isthme américain sont : la prompte communication d'Europe et d'Amérique aux côtes occidentales du nouveau continent, le voyage de la Havane et des États-Unis à la Chine, aux Philippines et même un jour au Japon, quand notre audacieuse race de Japhet aura forcé cet autre empire de l'extrême Orient à sortir de son isolement superbe, ainsi qu'elle vient de le faire pour la Chine; la colonisation de l'Oregon et des

îles du Grand-Océan, la navigation d'Europe ou des États-Unis en Chine avec escale sur la côte occidentale de l'Amérique, et enfin la grande pêche du cachalot. Quant aux expéditions directes d'Europe en Chine, elles s'achemineraient par là tout au plus à l'aller, mais non pas au retour.

La civilisation est extrêmement retardée sur le versant de l'Amérique qui touche à l'Océan Pacifique, et elle pénètre à peine dans les archipels du Grand-Océan; le versant oriental du nouveau continent, par cela seul qu'il a été plus accessible à l'Europe, se trouve bien plus avancé (1), car c'est notre Europe qui répand à flots la lumière sous laquelle s'épanouissent l'intelligence et l'activité des nations. L'équilibre se rétablirait, si l'isthme s'abaissait sous la main de l'Europe, et la navigation du canal de l'isthme s'en ressentirait.

L'isthme lui-même, qu'occupaient avant la conquête des nations dont la puissance est attestée par les monumens qu'une végétation d'une vigueur luxuriante n'a pu encore achever de détruire, terre fortunée, si quelqu'une peut l'être quand le travail n'y anime pas l'homme et n'y maîtrise pas les forces de la nature; l'isthme, transformé en un carrefour où se réuniraient les productions de toute l'Amérique et de l'archipel des Antilles, aurait pour le commerce un vif attrait qui déterminerait le plus souvent son choix en faveur de cette route.

La destination d'une communication dans l'isthme une fois fixée, la nature de cette communication s'ensuit. Quand le but est bien connu, les moyens se révèlent vite. C'est une voie maritime qu'il faut, un canal praticable pour de grands navires. Hors de là il n'y a pas de choix, tout se vaut : petit canal, chemin de fer ou chaussée pavée ou macadamisée, tout est également bon, ou plutôt rien n'est bon, car le commerce a horreur des transbordemens : à quelles avaries sont exposées les marchandises qui ont à changer plusieurs fois de véhicules! quelles pertes de temps ces opérations n'entraînent-elles pas! Il faut qu'un trois-mâts parti de Bordeaux ou de Liverpool puisse sans désemparer, sans s'arrêter plus de deux à trois jours dans l'isthme, aller tout droit jusqu'à Canton, si tel est son bon plaisir.

Le canal de l'isthme de Panama est une œuvre d'avenir; or, sans se faire illusion, on peut regarder la navigation à vapeur comme des-

(1) Si le Chili surpasse en prospérité les autres républiques de la côte occidentale de l'Amérique, on peut l'attribuer à ce que par le cap Horn il est d'un accès plus facile. C'est pour cela que probablement, pour s'y rendre d'Europe, le passage du cap Horn pourra continuer à être préféré.

tinée à largement empiéter dans un avenir prochain sur la navigation exclusive à la voile; on devra donc adapter le canal aux grands navires à vapeur de l'ordre des paquebots transatlantiques, autant qu'on a déjà des idées arrêtées sur les proportions de ces bâtimens.

Telles sont les bases du programme du percement de l'isthme. A toute œuvre conçue différemment, l'Europe n'aurait rien à voir, aucun secours à apporter.

Entendons-nous bien cependant. Nous maintenons que toute communication autre qu'un canal praticable au moins aux grands navires du commerce n'apporterait directement aucune amélioration, aucune extension aux rapports de l'Europe avec les régions éloignées que baigne le Grand-Océan, et ne serait pas digne de la sollicitude de la France ou de l'Angleterre, mais des ouvrages plus modestes exerceraient des effets salutaires sur la contrée qu'ils traverseraient. Dans nos régions européennes bien percées dans tous les sens, nous ne nous faisons pas une idée de ce que c'est qu'un pays dépourvu de moyens de transport, nous n'avons pas la mesure des embarras que la civilisation y rencontre. Ce sont choses qu'on n'apprécie qu'après les avoir vues. Une zone de vingt lieues de large sans chemins oppose à l'avancement de l'esprit comme aux innovations matérielles une barrière plus insurmontable que l'inflexible volonté du tyran le plus habile et le mieux servi. Une bonne route, longue de vingt-cinq lieues dans l'isthme de Tehuantepec, entre le port de Tehuantepec et le Guasacoalco, là où il est constamment navigable, opérerait une révolution ailleurs que dans l'isthme. Tout l'empire mexicain en éprouverait l'heureuse influence; non-seulement on verrait les terres fertiles et salubres de l'intérieur de l'isthme renaître à la culture et la plaine de Tehuantepec se couvrir une seconde fois des riches récoltes qui l'embellissaient avant la conquête et avant les boucaniers, mais toutes les relations seraient transformées entre le littoral oriental et celui de l'occident. Le courant européen s'épancherait alors sur l'ouest du Mexique, qu'aujourd'hui il ne peut atteindre. Un service passable de navigation fluviale par le lac de Nicaragua entre les deux océans aviverait de même les rives du lac, et imprimerait un nouvel essor à l'homme sur les rivages occidentaux de l'Amérique centrale, parce que l'infatigable Europe aurait enfin prise sur eux. De même de toute ouverture pratiquée d'une mer à l'autre, le fût-elle sur d'humbles proportions. Un pareil ensemble de communications locales et spéciales aurait, il faut le reconnaître, des effets généraux dont l'Europe se ressentirait sans doute indi-

rectement. Mais, dans ce qui précède, j'ai raisonné comme un fils de l'Europe s'occupant avant tout des intérêts de cette grande patrie, avec la conviction que ce qui profite directement à l'Europe sert le genre humain. J'ai recherché ce qui importait à l'Europe, ce qui lui allongeait les bras, et c'est en ce sens que j'ai recommandé exclusivement un canal maritime. D'ailleurs, si l'isthme de Panama est largement percé, ce sera l'Europe qui en aura fourni les fonds; il est donc permis de songer à elle, quand on cherche à déterminer les caractères que doit avoir l'entreprise.

Je n'ai point la prétention d'indiquer ici les dimensions à donner au canal des deux océans. Je crois cependant qu'il conviendrait de s'écarter peu de celles qu'on a adoptées sur deux canaux maritimes que l'Europe possède, le canal Calédonien, traversant de part en part la Haute-Écosse, et le canal du Nord, d'Amsterdam aux environs du Helder, praticables l'un et l'autre pour les grands bâtimens de commerce et même pour des frégates. Ils ont été ouverts depuis la paix. Le premier a une largeur de 122 pieds anglais (37 mètres 10 centimètres) à la ligne d'eau; c'est plus qu'il ne faut pour toute espèce de bâtimens. Sa profondeur est de 20 pieds (6 mètres 10 centimètres), ce qui suffirait pour un navire de 800 à 900 tonneaux, c'est-à-dire pour les plus gros bâtimens de commerce. Le tirant d'eau d'un paquebot transatlantique en pleine charge est de 5 mètres 25 centimètres; mais il faut sous la quille d'un pareil navire, dans un canal, un demi-mètre d'eau. Aussi un paquebot transatlantique traverserait commodément un canal de 5 mètres 75 centimètres de profondeur, et l'on peut croire que, sous le rapport du tirant d'eau, ces navires à vapeur de 450 chevaux resteront à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui. Les proportions similaires du canal du Nord ne diffèrent guère de celles du canal Calédonien; seulement elles sont de 38 mètres et de 6 mètres 32 centimètres. Les écluses du canal Calédonien, qui sont assez nombreuses, ont 52 mètres 46 centimètres de long sur 12 mètres 20 centimètres de large. Il faudrait les allonger d'une vingtaine de mètres et les élargir de 6 et 1/2 pour qu'elles pussent recevoir les paquebots transatlantiques tels qu'on les construit aujourd'hui. Les canaux à grande section, en France, ont 15 mètres de largeur à la ligne d'eau, et 1 mètre 65 centimètres de profondeur (1); leurs écluses ont 32 mètres 50 centimètres de long sur 5 mètres 20 cen-

(1) Le canal latéral à la Garonne a des dimensions un peu plus fortes.

timètres de large. Les canaux anglais et américains sont un peu moindres (1). Des canaux semblables au canal Calédonien et au canal du Nord coûtent beaucoup plus cher que les autres. Chez nous, les canaux de 1821 et 1822 ont coûté en moyenne 125,000 fr. par kilomètre, et les canaux, plus récemment entrepris, de la Marne au Rhin, de l'Aisne à la Marne, et latéral à la Garonne, reviendront à 300,000 fr. Les canaux anglais, de dimensions exiguës comme ils sont, ont exigé 135,000 fr., et les canaux américains n'ont réclamé que 101,000 fr. en moyenne. Le canal Calédonien, sur un développement de 34 kil. et 1/2 (2), a coûté 25 millions de fr., soit 725,000 fr. par kilom. Le canal du Nord paraît avoir coûté, en tout, une même somme pour un parcours plus que double, 81 kilom., soit 310,000 fr. par kilom.; mais il n'a pas d'écluses, si ce n'est à ses deux extrémités (3). La construction d'une écluse en France, sur un canal ordinaire à grande section, grace à l'habileté qu'ont acquise nos ingénieurs, revient maintenant à 75 ou 80,000 fr. Aux prix de Brest, où la maçonnerie hydraulique se fait à bon compte, une écluse destinée aux paquebots transatlantiques de 450 chevaux coûterait, pour la maçonnerie et les portes, et par conséquent sans les fouilles à opérer pour lui ménager son lit en terre et sans les pilotis des fondations quand il y a lieu, 350,000 francs; disons tout compris 400,000 francs au moins. Pour un vaisseau de ligne à trois ponts, à Brest, c'est 50,000 francs de plus, quoique l'écluse des navires à vapeur de 450 chevaux soit plus longue et plus large; mais elle est moins profonde, parce qu'un navire à vapeur de 450 chevaux, tel que *le Christophe Colomb* ou *le Canada*, qui ont été construits à Brest, n'a en charge qu'un tirant d'eau de 5 mètres 25 centimètres, et qu'un grand vaisseau à trois ponts comme *le Valmy* cale 7 mètres 95 centimètres (4).

(1) Le canal Érié se reconstruit depuis quelques années avec plus de largeur et de profondeur. Il surpassera même le canal du Midi et le canal latéral à la Garonne. Le canal de la Chesapeake à l'Ohio est à peu près à l'image de nos canaux à grande section. Le canal latéral au Saint-Laurent dans le Canada a 30 mètres et 1/2 de largeur à la ligne d'eau et 3 mètres de profondeur.

(2) Le développement de la ligne tout entière est de 85 kilomètres; mais il n'y a de canal creusé que sur 34 1/2 kilomètres; le reste est dans le lit des lacs ou des rivières.

(3) Ce ne sont que des écluses régulatrices nécessitées par la marée qui change à chaque instant le niveau de la mer, tandis que, dans le canal, on a besoin d'un niveau constant.

(4) On doit croire que la substitution des hélices aux roues à aubes, comme

Cette condition d'un canal maritime qui permette aux navires européens ou anglo-américains de se rendre, sans rompre charge, d'un océan à l'autre jusqu'à Lima, à Acapulco ou à Macao, en-traîne une autre qu'il ne faut pas passer sous silence. Le canal devra être en jonction immédiatement avec la pleine mer. Je veux dire qu'il devra, par chacune de ses extrémités, déboucher dans un port offrant un mouillage suffisant aux navires, non pas seulement à une certaine distance du rivage, mais tout juste contre la terre ferme. En beaucoup de ports, à Panama, par exemple, le mouillage est un peu éloigné de terre. Le chargement et le déchargement s'opèrent par l'intermédiaire de pirogues ou d'autres alléges. Ce n'est qu'un médiocre inconvénient en un port qui est un terme de voyage : il en résulte un petit surcroît de frais pour déposer ou prendre une cargaison, et peu importe alors; mais aux issues d'un canal océanique, ce ne serait rien moins qu'une interruption de la navigation. Le canal serait complètement dépouillé de son caractère maritime. Autant vaudrait une muraille en travers, de cent pieds d'élévation, par le beau milieu de la ligne du canal. Cette clause supplémentaire du programme ne sera pas aisée à remplir, et un savant capitaine de vaisseau de notre marine royale, qui revient des parages voisins de l'isthme, me disait avec infiniment de raison qu'elle lui semblait devoir donner plus d'embarras que le creusement même d'un canal de 5 à 6 mètres de profondeur entre les deux océans. Enfin ce caractère de canal maritime interdit les souterrains. Il faudrait, en effet, même en démontant les mâts de hune, des voûtes plus élevées que celle du Pausilippe, pour que des navires pussent s'y engager, à moins que les constructeurs ne trouvent un expédient pour rendre facilement mobile la mâture tout entière.

Nous ne mentionnons pas ici les soins qu'il faudrait prendre pour assurer la salubrité des terres que traverserait le canal. Quelque économie de temps qu'on dût trouver à venir chercher l'isthme, la plupart des navires le fuiraient si ce devait être un charnier. Mais

organes moteurs des navires à vapeur, permettra de réduire la largeur des écluses destinées à les recevoir, puisqu'ils seront alors dégagés des grands et incommodes tambours qu'ils portent sur leurs flancs. On réduirait alors la longueur de la coque, et on en augmenterait la largeur. Un paquebot de 450 chevaux pourrait dès-lors entrer dans l'écluse des vaisseaux à trois ponts, qui a 67 mètres 60 centimètres de long et 18 mètres 22 centimètres de large. Quant à la profondeur d'une écluse, elle a pour minimum absolu le tirant d'eau des navires auxquels elle est réservée, augmenté d'environ un demi-mètre, car il faut bien que ces navires y restent à flot.

on sait que la cause la plus puissante d'insalubrité en ces chaudes régions réside dans les marécages et les eaux stagnantes. Il serait facile, très probablement, pendant la construction du canal d'assécher les marais et d'assurer l'écoulement des eaux d'alentour. Le canal lui-même y servirait. Ce seraient deux opérations liées.

Après ces réflexions préliminaires, entrons plus avant dans le sujet. Au préalable, pourtant, il n'est pas inutile de donner une idée des difficultés que l'art est accoutumé à affronter et à vaincre, et de déterminer exactement le sens de quelques termes techniques dont nous serons obligé fréquemment de nous servir.

Les canaux, tels qu'on les construit depuis l'invention des écluses par les Italiens au XVe siècle, sont des lignes de navigation fort différentes des rivières. Toute rivière coule dans un lit légèrement en pente, et a un courant plus ou moins fort. C'est ainsi que les anciens s'efforçaient de creuser des canaux, et ils réussissaient rarement dans cette imitation de la nature. Un canal à la moderne n'a pas de courant, et se forme d'une série de bassins creusés de main d'homme, plus ou moins longs, quelquefois de plusieurs lieues, et étagés à la suite les uns des autres, chacun parfaitement de niveau. On dirait d'un escalier aux marches très étroites entre la rampe et le mur, mais fort longues, tandis qu'une rivière peut se comparer à un plan incliné extrêmement doux. Dans une rivière, l'eau coule à des hauteurs très variables, selon les saisons; dans un canal, elle est introduite artificiellement, tout juste en quantité suffisante pour qu'il y en ait toujours une même profondeur déterminée d'avance. A ces dispositions, on trouve l'avantage non-seulement de s'affranchir des courans, mais encore d'obtenir, au moyen d'une quantité d'eau à peine égale à celle que roule un faible ruisseau, une navigation plus permanente et plus commode que celle qu'offrent de grands fleuves. La navigation du canal du Midi, par exemple, est préférable à celle de la Seine, du moins dans l'état où ce beau fleuve est laissé. Cependant la Seine débite, quand elle est au plus bas, après les chaleurs de la canicule, 100 à 120 mètres cubes (100,000 à 120,000 litres) par seconde. Le canal du Midi n'en dépense pas la centième partie. Un mètre cube par seconde suffit à tous ses besoins.

Faire un canal de niveau d'une seule pièce, d'une extrémité à l'autre, est impossible dans la plupart des cas (1). Un canal se com-

(1) Le canal hollandais du Nord est pourtant ainsi; mais la Hollande est un pays exceptionnellement nivelé par la nature.

pose donc, je le répète, de pièces d'eau successives dont chacune est de niveau et par conséquent sans courant. Ces bassins, appelés *biefs*, s'échelonnent les uns à la suite des autres, comme feraient de longs gradins. Ainsi, d'un bief à l'autre, le niveau change brusquement; communément, la différence de niveau entre deux biefs qui se succèdent est de 2 mètres et demi à 3 mètres. A la séparation de deux biefs est toujours placée une écluse, construction en maçonnerie garnie de portes, qui sert à faire passer un bateau du bief supérieur dans le bief inférieur, ou réciproquement. Il n'est personne qui n'ait vu fonctionner une écluse; nous avons en France assez de canaux pour cela. Au surplus, la manœuvre se fait ainsi : une écluse est un passage entre deux murs massifs, long et large autant qu'il le faut pour recevoir un bateau, et fermé de deux portes adossées, l'une au bassin supérieur, l'autre au bassin inférieur. Quand on ouvre la porte d'en haut, en fermant celle d'en bas, l'écluse est en communication avec le bassin supérieur, et l'eau s'y établit au même niveau qu'en ce bassin. Si on ouvre la porte d'en bas en tenant close celle d'en haut, l'écluse est en rapport avec le bassin inférieur, et prend de même son niveau. Le jeu de l'écluse résulte de cette faculté d'y avoir alternativement l'eau au même niveau qu'en chacun des deux biefs. On y introduit le bateau en ouvrant la porte du côté par lequel il arrive. Ensuite on ferme cette porte pour ouvrir l'autre, et on n'a plus qu'à le pousser en avant.

La différence de niveau entre deux bassins successifs est ce qu'on nomme la *pente* (ou bien la *chute*) *rachetée* par l'écluse qui les sépare, ou, pour mieux dire, qui les unit.

Le point de partage d'un canal est celui où les bassins ou biefs, après avoir monté, semblables à des gradins successifs, pendant un certain espace, cessent de s'élever ainsi au-dessus les uns des autres pour se mettre à descendre en sens opposé; cette *pente* nouvelle prend le nom de *contre-pente*. Tous les canaux n'ont pas de point de partage, car il en est où les biefs vont toujours en montant sans jamais redescendre. Il est des canaux, au contraire, qui présentent successivement plusieurs points de partage; ils ont alors plusieurs *pentes* et *contre-pentes*.

La difficulté et les frais de l'établissement d'un canal dépendent principalement de deux élémens, la longueur du parcours et la somme des *pentes* à *racheter* par les écluses. Toutes choses égales d'ailleurs, plus un canal est long, et plus il coûte cher. De même,

les écluses étant des ouvrages dispendieux, leur multiplicité influe beaucoup sur le chiffre de la dépense.

Pour fixer les idées sur la longueur des canaux qu'on pourrait entreprendre et sur l'élévation qu'on est autorisé par l'expérience à faire gravir à un canal, citons quelques exemples de canaux achevés ou en cours d'exécution.

Quant à la longueur, on est habitué à faire parcourir aux canaux ordinaires des espaces indéfinis. Le canal de Bourgogne et le canal du Midi ont chacun 240 kilomètres; le canal de la Marne au Rhin en a 300; le canal du Berri, 320; le canal du Rhône au Rhin, 349; le canal de Nantes à Brest, 374; la série des canaux qui unissent Londres à Liverpool, 425. Dans l'état de New-York, le canal Érié, digne à tous égards de son nom de grand canal, a 586 kilomètres; les canaux compris dans la ligne de Philadelphie à l'Ohio en ont 445; le canal de la Chesapeake à l'Ohio en a 549; plusieurs autres canaux des États-Unis ont de 400 à 550 kilomètres.

Les pentes que les ingénieurs rachètent sans trop d'efforts, au moyen d'écluses distribuées sur le parcours d'un canal, sont considérables quand il s'agit d'un canal ordinaire. Le canal du Berry a 246 mètres de pente ou de contre-pente à racheter, et 115 écluses; le canal du Midi, 252 mètres et 99 écluses; le canal du Rhône au Rhin, 393 mètres et 160 écluses; le canal de Bourgogne, 501 mètres et 191 écluses; le canal de Nantes à Brest, 555 mètres et 238 écluses.

Les canaux anglais offrent moins de pente à racheter que ceux de la France. La suite des canaux qui s'étendent de Londres à Liverpool présente 443 mètres de pente et de contre-pente et 185 écluses. De tous les canaux de l'Angleterre, sur celui qui a le point de partage le plus élevé, le canal de Leominster, cette élévation est de 142 mètres au-dessus de l'une des extrémités.

En Amérique, sur le canal Érié, la somme des pentes et des contre-pentes n'est que de 210 mètres avec 83 écluses. Les deux canaux qui, avec deux chemins de fer, forment la ligne de Philadelphie au fleuve Ohio, ont 358 mètres de pente et 151 écluses. Le magnifique canal de la Chesapeake à l'Ohio aura 963 mètres de pente et de contre-pente et 398 écluses, et dans la première partie actuellement achevée, il présente 176 mètres de pente et 74 écluses.

Mais il s'agirait ici de dimensions inusitées. La cuvette d'un canal maritime tel que le canal Calédonien représente une excavation huit fois et demie plus grande que celle d'un des canaux habituels de

la France, dits à grande section, et en France une écluse telle qu'il la faudrait sur le canal des deux océans coûterait quatre à cinq fois plus qu'une écluse ordinaire. Ainsi, pour comparer avec une approximation grossière les divers canaux que nous avons passés en revue au canal projeté de l'isthme, il faudrait réduire leur longueur dans le rapport de 8 1/2 à 1, et la pente qui y est rachetée par des écluses ou le nombre de celles-ci dans le rapport de 4 ou 5 à 1. A ce compte, le canal de Nantes à Brest équivaudrait pour l'isthme à un canal de 44 kilomètres, qui aurait une pente ou contre-pente à racheter de 123 mètres, ou encore 53 écluses. Le canal Érié agrandi représenterait pour l'isthme un canal d'environ 100 kilomètres avec 20 écluses, rachetant 44 mètres de pente et de contre-pente.

Une difficulté qu'il est bon de prévoir lorsqu'on creuse des canaux est celle de les fournir d'eau (1). Sous ce rapport, le climat des tropiques présente plus d'avantage que celui de nos pays tempérés. On évalue que dans les régions tropicales du Nouveau-Monde, là particulièrement où le sol est couvert de forêts, l'eau pluviale est cinq à six fois plus abondante qu'à Paris (2). On y aurait donc assez de facilité pour remplir des réservoirs. L'évaporation, à la vérité, est plus grande entre les tropiques; mais M. de Humboldt, à la suite de recherches et d'expériences faites avec le soin qu'il apporte à toute chose, estime qu'elle ne l'est que dans le rapport de 16 à 10. L'affluence des eaux pluviales pour une même superficie étant supérieure dans le rapport de 50 ou 60 à 10 comparativement à Paris, et de 40 à 10 vis-à-vis de l'Europe méridionale, on voit que, tout compte fait, de ce côté l'isthme de Panama n'aurait rien à envier à l'Europe. Nous verrons d'ailleurs bientôt que, dans la direction qui se recommande le plus, on aurait peu à s'inquiéter de l'approvisionnement du canal. C'est un service que la nature semble, là, avoir pris à cœur d'assurer.

Retournons enfin à la description de l'isthme, en reprenant successivement les cinq localités signalées plus haut pour la faible largeur à laquelle l'isthme s'y réduit.

I. *Isthme de Tehuantepec et du Guasacoalco.* — En ce point, le plateau mexicain se déprime à un degré extrême. D'une hauteur

(1) On ne s'en est pas toujours assez préoccupé en France.

(2) L'eau pluviale représente tous les ans à Paris une couche de 50 à 55 centimètres : entre les tropiques dans le nouveau continent, c'est communément de 2 mètres 70 centimètres à 3 mètres.

semblable à celle des pics pyrénéens, le sol s'abaisse à un niveau qui est presque pareil à celui de la Beauce, et il est creusé par la vallée d'un fleuve large et profond, le Guasacoalco, qui coule d'abord dans une direction parallèle au double littoral, c'est-à-dire de l'orient à l'occident, et ensuite se dirige du sud au nord jusqu'à ce qu'il se décharge dans le golfe du Mexique. Le port que forme l'embouchure du Guasacoalco est l'un des meilleurs qu'offrent les rivières du pourtour du golfe du Mexique; il vaut celui que donne le Missis-sipi lui-même. Autrefois donc, comme nous l'avons dit, l'attention avait été attirée sur cet isthme. On s'était beaucoup entretenu d'un projet de canal à y creuser; mais on n'y pensait plus, lorsqu'on fit une découverte imprévue. C'était en 1771. On reconnut à la Vera-Cruz, parmi l'artillerie de la forteresse de Saint-Jean d'Ulua, des canons fondus aux Philippines, à Manille. Comme avant 1767 les Espagnols ne tournaient ni le cap de Bonne-Espérance ni le cap Horn pour se rendre aux Philippines, et faisaient tout leur commerce avec l'Asie au travers du Mexique, par le galion d'Acapulco, on ne concevait pas que ces canons fussent venus de Manille à la Vera-Cruz. Comment avaient-ils traversé le continent mexicain? Impossible de conduire des fardeaux pareils d'Acapulco à Mexico, et de là à la Vera-Cruz. Il fut constaté à la fin, par une chronique de Tehuantepec, que ces canons avaient été amenés par l'isthme; qu'ils avaient remonté le Chimalapa aussi haut que possible, s'étaient ensuite acheminés par terre jusqu'en un point où, par les hautes eaux, commence sur le Guasacoalco une bonne navigation. L'imagination publique en fut frappée. Si des pièces de gros calibre avaient traversé l'isthme, n'était-ce pas la preuve qu'une communication avantageuse entre les deux océans pouvait s'établir par Tehuantepec et le Guasacoalco, pour peu qu'on aidât la nature. Ainsi qu'il arrive ordinairement, le public exagérait les facilités qui se présentaient. On disait que le Guasacoalco avait ses sources tout près de la mer Pacifique; qu'à son approche, la Cordillère s'était nivelée, et que telle ou telle rivière, l'Ostuta ou le Chimalapa, versait également ses eaux dans les deux océans. Le vice-roi don Antonio Bucareli donna ordre à deux ingénieurs, don Augustin Cramer et don Miguel del Corral, d'examiner le terrain dans le plus grand détail. Leur exploration fut fort imparfaite; on ne voit pas qu'ils aient opéré aucun nivellement ni déterminé aucune hauteur, et leur conclusion se ressentit de l'enthousiasme au moins prématuré dont l'opinion s'était prise pour le canal des deux mers par

cette direction. Cependant ils firent connaître que par le Guasacoalco on ne franchirait pas plus des deux tiers de l'isthme, que de l'embarcadère de Malpasso, qui est au-dessus de celui de la Cruz, placé au confluent du Saravia, il y aurait encore jusqu'à la mer du Sud un trajet de 110 kilomètres (26 lieues de Castille), et qu'aucune rivière ne communiquait avec les deux mers à la fois. Ils signalèrent la difficulté de faire aboutir le canal à un bon mouillage sur l'Océan Pacifique. Jusque-là ils étaient dans le vrai; mais, passant ensuite dans la fable, ils émirent l'opinion qu'un canal des deux mers joignant le Chimalapa au Guasacoalco pouvait s'exécuter *sans écluses ni plans inclinés*. D'après les dernières études qui eurent lieu à la fin du XVIII[e] siècle, sous le vice-roi Revillagigedo, homme éclairé, plein d'ardeur pour le bien public, le canal de jonction entre le Chimalapa et le Rio del Malpasso, affluent du Guasacoalco, n'aurait eu que 25 kilomètres. Il s'agissait non d'un canal maritime, mais d'une ligne praticable pour des bateaux ou de grandes pirogues.

Les études de MM. Cramer et del Corral, et celles qui eurent lieu après eux, laissèrent donc l'isthme de Tehuantepec en excellente renommée. Quand furent terminées les guerres de la révolution française, en 1814, les cortès espagnoles, sur la proposition d'un député mexicain, don Lucas Alaman, qu'on a vu depuis ministre des affaires étrangères à Mexico, décrétèrent le canal; mais la lutte de l'indépendance du Mexique se rouvrit bientôt, et le décret n'eut aucune suite.

Peu après l'indépendance du Mexique, le général du génie don Juan Orbegoso fut détaché par le gouvernement mexicain pour procéder à une exploration. Ce savant officier se mit à l'œuvre en 1825. Il fit des observations astronomiques pour déterminer des latitudes et des longitudes. Il mesura l'élévation du sol au-dessus de la mer, non par des nivellemens, mais au moyen d'un baromètre, ce qui, dans les régions équinoxiales cependant, donne des résultats d'une approximation remarquable. Malheureusement le baromètre dont il se servit n'était pas tout-à-fait orthodoxe (1). Résumons les résultats de son pénible travail :

L'isthme, mesuré du rivage du golfe de Tehuantepec à la barre

(1) « Les observations barométriques ne méritent qu'une confiance médiocre. Le seul baromètre que possédât la commission avait été fait par moi, et il est probable qu'il avait pris l'air pendant le voyage, ce qui peut avoir influé sur l'exactitude des points mesurés. Leur hauteur respective doit néanmoins être assez exac-

du Guasacoalco, a une largeur de 220 kilomètres. Les lagunes communiquant avec la mer, qui sont à l'est de Tehuantepec l'une derrière l'autre, réduiraient cette distance d'au moins 21 kilomètres.

Le Guasacoalco offre à sa barre 4 mètres d'eau pour le moins (d'autres observateurs ont dit davantage). Il est même arrivé qu'un vaisseau de ligne espagnol, *l'Asia*, poursuivi par la tempête, ait pu, il n'y a pas long-temps, entrer dans le fleuve (1). La barre est fixe et courte. Une fois la barre franchie, on trouve une profondeur suffisante pour les bâtimens de mer jusqu'à une dizaine de lieues. Il serait facile de le rendre navigable en tout temps pour de grands bateaux de rivière jusqu'au confluent du Saravia, qui est à moitié de l'espace entre les deux océans (2). Il y a lieu de croire qu'on devrait creuser un canal latéral à partir de Piedra Blanca (ou Peña Blanca), en remontant jusqu'au Saravia; c'est un espace de 55 kilomètres en ligne droite. Le sol, principalement formé d'une argile aisée à entamer, s'y prêterait. Entre ces deux points, le cours du fleuve est très sinueux, et un canal latéral raccourcirait le trajet de moitié. A la rigueur, cependant, une navigation permanente serait possible dans le lit du fleuve, presque partout, non-seulement jusqu'au Saravia, mais jusqu'au Malpasso. Au-dessus, un canal tout artificiel serait indispensable.

La crête du versant des eaux, fort abaissée dans l'isthme, y est d'ailleurs bien plus voisine du Pacifique que de l'Atlantique. Au sud de la Chivela, on trouve un col qui n'est qu'à 251 mètres au-dessus de la mer. Le col de Saint-Michel de Chimalapa est à 393 mètres. L'art de l'ingénieur saurait faire franchir des élévations pareilles à un canal. La hauteur des montagnes ne présenterait donc pas au passage d'un canal des deux océans un obstacle insurmontable, à la condition

tement déterminée. Nos calculs ont été corrigés par les observations que nous avons faites plus tard à Tehuantepec.

« Cette unique ressource, nous eûmes le malheur d'en être privés dans une nouvelle excursion que nous avions entreprise; notre baromètre se brisa en sortant de Tehuantepec, et nous fûmes obligés de tout abandonner. » (Extrait du rapport de don Juan Orbegoso.)

(1) Pour le faire sortir, il fallut l'alléger de son artillerie. Un vaisseau de ligne tirant de 7 à 8 mètres d'eau, il faut qu'il trouve sur la barre d'un fleuve une profondeur d'eau de 9 à 10 mètres.

(2) La latitude de l'embouchure du Guasacoalco est de 18 degrés 8 minutes; celle de la côte près de Tehuantepec est de 16 degrés 11 minutes; celle de l'embarcadère du Saravia sur le Guasacoalco est de 17 degrés 12 minutes, et les trois points sont à peu près sur le même méridien.

cependant qu'on pût conduire au sommet un suffisant approvisionnement d'eau. Mais le rapport du général Orbegoso renverse tout l'espoir qu'on avait d'une navigation fluviale régulièrement bonne dans le Chimalapa ou dans tout autre cours d'eau pour descendre dans l'Océan Pacifique. Le Chimalapa n'est praticable, même pour des pirogues, que pendant la saison des pluies. A San-Miguel de Chimalapa, qui est à 40 ou 45 kilomètres des lagunes attenantes à la mer, et même 13 kilomètres plus bas, son lit est à sec pendant le tiers de l'année. Le sol étant perméable et les vallées très ouvertes, il ne serait pas facile d'établir de grands réservoirs pour suppléer à l'absence des eaux fluviales en recueillant les pluies. Un canal sur le versant de l'Océan Pacifique devrait s'alimenter des eaux du Guasacoalco lui-même, amenées par une rigole au travers de la crête.

Il n'est pas démontré que la disposition du sol interdise absolument l'établissement d'une pareille rigole. A partir de leurs sources, le Guasacoalco et le Chimalapa coulent parallèlement l'un à l'autre de l'est à l'ouest, séparés par une distance de 28 kilom., pour se détourner, le premier à Santa-Maria de Chimalapa, vers le nord, le second à 6 kilom. au-dessous de San-Miguel, vers le sud, afin d'atteindre chacun son océan. Une rigole tracée obliquement du Guasacoalco au Chimalapa, dans la partie de leurs cours où ils sont parallèles, atteindrait celui-ci, sans avoir à se développer sur plus de 30 à 40 kilomètres, ce qui, pour une rigole alimentaire, n'a rien d'inusité. A Santa-Maria, le Guasacoalco coule à un niveau qui est à peu près le même que celui du Chimalapa à San-Miguel. Il n'y aurait donc qu'à prendre le Guasacoalco un peu au-dessus de Santa-Maria pour qu'il vînt se verser naturellement à San-Miguel dans le Chimalapa; mais il faudrait que le terrain permît à la rigole de passer, moyennant des souterrains médiocrement étendus. La direction dans laquelle le général Orbegoso a cherché un passage n'y est pas favorable, car il faudrait être en souterrain presque sur toute la distance. Il est allé à peu près tout droit de Santa-Maria à San-Miguel (1).

Le général Orbegoso conclut en ces termes, que la canalisation de l'isthme de Tehuantepec demeure *problématique* et *gigantesque* (2):

(1) A San-Miguel, le Chimalapa est à 173 mètres au-dessus de la mer : le village de Santa-Maria est à 286 mètres; mais le Guasacoalco est de beaucoup plus bas que le village. 13 kilomètres plus bas, il est à 160 mètres 10 centimètres, ce qui permet de supposer que le niveau du fleuve à Santa-Maria est à 170 mètres environ.

(2) Eu égard probablement aux sommes dont pourrait disposer le gouvernement mexicain.

mais il regarde comme facile une communication résultant d'une bonne route entre les lagunes de Tehuantepec et le Guasacoalco.

On aurait ensuite à remédier, s'il était possible, à l'absence d'un port passable sur l'Océan Pacifique. Tehuantepec mérite à peine le nom de rade. On y arrive par deux lagunes successives et profondes d'environ 5 mètres, dont l'une est très allongée parallèlement au littoral; l'autre, placée en arrière de celle-ci et beaucoup plus courte, a encore 17 kilomètres. Depuis la fin du XVI[e] siècle, Tehuantepec est très peu fréquenté; la mer se retire journellement de ces côtes; l'ancrage y devient d'année en année plus mauvais, le sable que charrie le Chimalapa augmente la hauteur et l'étendue des barres sablonneuses placées au débouché de la première lagune dans la seconde, et de celle-ci dans la mer, et déjà Tehuantepec n'est plus accessible qu'à des goëlettes.

L'exploration du général Orbegoso constata dans l'isthme la présence d'une magnifique végétation, indice d'un sol riche. Même avant le voyage de M. de Humboldt, les belles forêts de Tarifa avaient attiré l'attention de la cour d'Espagne. La fertilité de la spacieuse plaine de Tehuantepec fut pareillement avérée de nouveau. Il en fut de même de la salubrité relative du pays, à une certaine distance de la mer. Enfin on se souvint que jadis l'isthme avait été fort peuplé, et on en conclut naturellement qu'il pourrait le redevenir. De là un plan de colonisation qui fut mal exécuté, et se termina par la mort ou la dispersion des colons, mais qu'on pourrait reprendre avec avantage.

Le projet de faciliter la communication entre les deux océans par l'isthme n'a pourtant pas été abandonné. Il y a deux ans, le gouvernement mexicain a concédé l'entreprise à don Jose Garay. Si je suis bien informé, l'œuvre a reçu un commencement d'exécution; mais il ne s'agit plus d'un canal maritime, d'un ouvrage qui tienne lieu d'un bras de mer. Le plan est infiniment plus modeste, et se rapproche de celui du général Orbegoso.

II. *Isthme de Honduras.* — Après l'isthme de Tehuantepec, la chaussée placée entre les deux océans se flanque du contrefort massif de la péninsule de Yucatan et s'élève dans la même proportion. Les montagnes sont hautes, serrées les unes contre les autres, et présentent un obstacle continu. Il en est d'abord de même de l'autre côté de la presqu'île; autour de la baie de Honduras, elles forment une muraille à pic qui semble se dresser subitement du sein

des flots, car, suivant l'historien Juarros, le nom de Honduras fut donné à la baie parce que les sondages ne trouvaient pas le fond de la mer, et qu'on n'y pouvait jeter l'ancre. Les montagnes sont ainsi rangées en cirque autour de la baie depuis le méridien de l'île d'Utilla jusqu'au cercle de latitude de Balise. Leur élévation mal déterminée est de plus de 2,000 mètres (1). La Balise, sur les rives de laquelle les Anglais se sont donné un établissement qui, avec l'île voisine de Roatan, les rend maîtres de la baie, s'échappe en bondissant, de cataracte en cataracte, du sein de ces montagnes.

A mesure qu'on s'éloigne de l'Atlantique pour se rapprocher du Pacifique, la surface générale du terrain, abstraction faite des sommets qui s'y dressent comme sur un piédestal, va en montant. En arrière des cimes étalées en double rideau sur le pourtour de la baie, se déploie un plateau qui reproduit sur une moindre échelle l'imposante majesté du plateau d'Anahuac (2), mais en égale, sous un ciel plus délicieux encore, les plus rares magnificences. Il est surmonté de montagnes volcaniques dont la hauteur est évaluée par un observateur exact, le capitaine Basil Hall, à 4,000 mètres. Presque tout droit derrière la tête de la baie de Honduras, sur ce plateau enchanté, lorsque déjà il s'est beaucoup rabaissé, est située, à 500 ou 600 mètres au-dessus de la mer, non loin du Pacifique, la belle cité de Guatimala, au pied de deux volcans les plus beaux à contempler et les plus magnifiquement réguliers dans leur forme élancée qu'il y ait dans l'univers, mais aussi les plus formidables en leur colère. Sans cesse ils menacent la ville : trois fois déjà elle a dû être transportée en masse d'un point à un autre, et jamais les populations n'ont pu consentir à s'éloigner de cette plaine tiède, salubre, admirablement arrosée, où la nature étale toutes les richesses de la végétation, toutes les splendeurs et tous les charmes dont peut être orné un paysage; elles semblent éperdument amoureuses de ces sites ravissans. Sur le côté méridional de la baie, la chaîne s'incline. Le Golfo Dulce, baie intérieure attenante à la baie ouverte de Honduras, pénètre dans les terres à une centaine de kilomètres, et de son extrémité la plus avancée dans l'isthme jusqu'au Pacifique, il n'y a que 100 kilomètres

(1) Je lis dans un mémoire présenté à l'institut de Washington par M. Wheaton que le pic d'Omoa, qui domine le port du même nom sur la baie de Honduras, est à 1,995 mètres, et le pic de Congrehoy (ou Congrejal) à 1,958 mètres. Ces deux montagnes sont sur le bord méridional de la baie, là où la chaîne qui la borde cesse d'être continue et laisse des ouvertures.

(2) C'est le nom du Mexique dans la langue des Aztèques.

environ; le Polochic, qu'il reçoit et qu'on dit praticable pour des bateaux à vapeur, pourrait servir à franchir une partie de ce dernier intervalle. Malheureusement, derrière le Polochic et les autres cours d'eau qui se déchargent dans le Golfo Dulce, les montagnes présentent une barrière insurmontable pour un canal. Un peu plus au sud-est, une vallée transversale, celle de Comayagua, faisant brèche dans l'arête de partage, s'étend d'une mer à l'autre, et débouche dans le golfe de Conchagua (ou Fonseca) sur le Pacifique; elle a été reconnue, il y a sept ou huit ans, par don Juan Galindo. Cette vallée est arrosée sur le versant de l'Atlantique par le Jagua, sur celui du Pacifique par le Sirano (ou San-Miguel), l'un et l'autre navigables. Mais jusqu'à quelle distance de leurs mers respectives le sont-ils? combien de mois chaque année? quel moyen aurait-on de les joindre l'un à l'autre par un canal à point de partage? C'est ce que nous ne saurions dire. On peut cependant tenir pour certain, dès à présent, qu'il n'y a pas de canal maritime possible dans cette direction à moins de frais infinis. La distance est trop grande, et l'art aurait trop à faire pour suppléer à l'insuffisance des facilités naturelles.

Ces belles contrées sont encore très mal connues. On n'en trouve pas deux cartes qui se ressemblent. Tous les géographes s'accordent cependant à signaler quelques rivières qui prennent leurs sources près de l'un des océans pour aller de là se décharger dans l'autre. La plus remarquable est le Motagua qui, sortant d'un petit lac situé à quelques lieues du Pacifique, se jette dans l'Atlantique après avoir parcouru les cinq sixièmes au moins de l'espace qui sépare les deux mers. Les tributaires du Pacifique qui offrent le même caractère sont très peu nombreux. Même dans l'isthme, depuis Tehuantepec jusqu'au golfe de Darien, on voit persévérer la loi de la nature qui a accordé dans le nouveau continent un cours beaucoup plus long aux tributaires de l'Atlantique qu'à ceux de l'autre océan dont les sources s'entrelacent avec les leurs (1). Le Camaluzon (ou Camaleçon), l'Ulua, paraissent aussi être navigables assez avant; mais tous ces cours d'eau partent de points très élevés d'où il serait difficile ou impossible de conduire un canal dans l'océan opposé. Le Motagua, par exemple, naît sur un plateau d'une très grande hauteur. La province de Quesaltenango, qu'il traverse, donne toutes les productions des pays tempérés de l'Europe, ce qui, par 15 degrés de latitude, suppose une grande élévation. Les écrivains espagnols,

(1) Le Sirano, que nous citions tout à l'heure, y fait cependant exception.

et entre autres Juarros, disent que c'est un climat *froid;* on sait que c'est le même terme qu'on applique à la vallée de Mexico où l'on se passe aisément de feu toute l'année. L'expression n'a donc point le sens que nous pourrions lui attribuer; elle suppose pourtant une élévation de plus de 2,000 mètres sans préjudice d'une plus grande hauteur pour les cimes qui dominent le pays.

A Chimaltenango, qui est dans le même bassin, les eaux se séparent entre les deux océans. L'eau des gouttières du côté droit de la cathédrale se rend dans l'Atlantique, celle du côté gauche va dans le Pacifique; mais il ne s'ensuit absolument rien pour la possibilité d'une communication navigable entre les deux mers.

Nous tiendrons pour constant que, derrière la baie de Honduras, il peut y avoir place seulement pour des canaux de petite navigation entre les deux océans, et que sur ce point aussi nous sommes déboutés de toutes prétentions à un canal maritime. Allons donc plus loin, c'est-à-dire de l'autre côté de l'Amérique centrale, au lac de Nicaragua.

III. *Isthme de Nicaragua.* — Mesurée de rivage à rivage, la distance des deux océans est encore de 250 kilomètres environ; mais une grande déchirure a creusé au milieu des terres le lit d'un lac spacieux, celui de Nicaragua, inépuisable réservoir qui s'épanche dans l'Atlantique par un fleuve large et profond, le San-Juan. Les deux océans deviennent ainsi fort voisins l'un de l'autre, et deux golfes, celui de Papagayo et celui de Nicoya, ont échancré le littoral du Pacifique, comme afin que cet océan fît à son tour une partie du chemin. Au-delà de ce fleuve et de ce lac le voyageur qui vient de l'Atlantique rencontre un second lac, celui de Leon (ou de Managua) dont l'extrémité n'est aussi qu'à quelques lieues de l'Océan Pacifique, et qui se déverse dans le premier par un autre fleuve, le Tipitapa. Enfin sur la côte voisine du lac de Leon est un port, celui de Realejo, dont on a dit autrefois qu'il était le plus beau peut-être de la monarchie espagnole. Ces lacs et ces nobles cours d'eau en chapelet rappellent ceux qui, en Écosse, occupent une gorge entre les deux mers qui baignent les flancs de la Grande-Bretagne, et à l'aide desquels on a fait un canal assez spacieux pour recevoir des frégates, le canal Calédonien. Ils invitent de même l'homme à compléter de mer en mer, par une coupure, une communication dont l'importance serait à celle du canal Calédonien à peu près

dans la proportion d'un détroit au Grand-Océan, ou de l'île de la Grande-Bretagne au continent des deux Amériques.

Le lac Nicaragua a 153 kilomètres de long, 50 de large, et à peu près partout il offre une profondeur de 25 mètres. Le fleuve San-Juan, qui continue le grand axe du lac, c'est-à-dire qui coule à l'est, a un parcours de 127 kilomètres. Le lac de Leon a, dans sa plus grande dimension, 63 kilomètres, et un pourtour de 147; la rivière Tipitapa, par laquelle il se déverse dans le lac de Nicaragua, présente un développement de 48 kilomètres. Ainsi il y a de l'Atlantique au fond du lac de Nicaragua 190 kilomètres, et au fond du lac de Leon 301 (1). La ville de Leon, sur le lac du même nom, et celle de Grenade, sur le lac de Nicaragua, sont de populeuses cités.

Ici la jonction des deux océans peut s'opérer, soit par le lac de Leon, en se dirigeant de là sur le port de Realejo ou sur celui de Taramindo (2), ou encore sur la rivière Tosta, qui, sur la route de Leon à Realejo, descend du volcan de Telica, soit en allant du bord occidental du lac de Nicaragua lui-même au port de Saint-Jean du sud, dans le golfe de Papagayo; soit enfin en se rendant de la pointe méridionale du lac à la baie de Nicoya (aussi nommée baie de Caldera). Cela fait, il resterait cependant à améliorer le cours du fleuve San-Juan de Nicaragua, et, si l'on devait aller jusqu'au lac de Leon, celui du Tipitapa, de manière à les rendre praticables pour de forts navires. Le fleuve San-Juan de Nicaragua est parcouru toute l'année, d'une extrémité à l'autre, par des pirogues d'un tirant d'eau de 1 mètre à 1 mètre 20 centimètres, mais presque partout il présente une beaucoup plus grande profondeur. Par des travaux de perfectionnement à trois ou quatre *rapides* (3) qu'on y rencontre çà et là, il serait possible et même facile aux navires tirant 3 mètres et demi à 4 mètres de se rendre en tout temps de la pleine mer au lac. Le volume d'eau que débite le fleuve est même assez considérable pour que l'on pût, avec plus de dépense, obtenir des résultats plus avantageux encore. On peut en dire autant du Tipitapa. La barre du

(1) Ce sont les évaluations de M. Bailey. Les autres observateurs et géographes attribuent au lac de Nicaragua de plus grandes dimensions. Quant à la profondeur, ils lui en assignent une moindre, mais plus que suffisante pour de grands navires.

(2) Ce port m'a été signalé par M. Léon Leconte. Je n'ai pu le retrouver sur aucune des cartes que nous avons en France.

(3) On désigne ainsi les points où le courant est beaucoup plus vif et oppose un grand obstacle aux navires qui remontent. Quand un *rapide* est bien caractérisé, il interrompt la ligne navigable.

fleuve San-Juan de Nicaragua a 3 mètres et demi d'eau, et, sur un point, elle offre, suivant M. Robinson, une passe étroite de 7 mètres et demi de profondeur (1).

Le grand obstacle à une communication océanique par le pays de Nicaragua ne paraît donc point résider dans le fleuve San-Juan; il n'est pas non plus dans le lac, quoiqu'il y ait quelquefois des coups de vent d'une grande violence; mais quelle serait la difficulté qu'opposerait la muraille à renverser ou à percer entre le lac de Nicaragua ou le lac de Leon et l'Océan Pacifique?

Aucune contrée n'est hérissée d'autant de volcans que cette partie de l'Amérique, du 11e degré de latitude au 13e; mais dans les environs du lac de Nicaragua, les montagnes par le cratère desquelles le feu souterrain se fraie un passage sont en petits groupes isolés et quelquefois en cimes solitaires. Ce n'est plus une chaîne continue. Elles s'élancent de la plaine, laissant entre elles des vallées, ou tout au moins des passages. L'étroite langue de terre qui sépare le lac

(1) Les traditions, qui partout sont sujettes à présenter les choses et les hommes comme allant en dégénérant, assurent qu'avant 1685 le fleuve était d'une navigation bien meilleure. On dit que jusqu'alors les trois-mâts le remontaient et venaient jeter l'ancre contre des îlots où l'on voit les ruines d'un fort près duquel on mouillait, et où l'on trouve encore une profondeur de 9 à 10 mètres. Mais à cette époque le régime du fleuve subit une grande altération. Il s'ouvrit vers la mer une voie nouvelle par où s'échappe, sous le nom de Rio Colorado, une portion considérable de ses eaux. A proprement parler, c'est maintenant la principale branche. D'après un jaugeage de M. Bailey, rapporté par M. Stephens, le Colorado roule, en temps de basses eaux, 360 mètres cubes d'eau par seconde; c'est trois fois le débit de la Seine à Paris pendant l'étiage. Quand les eaux sont hautes, le Colorado écoule par seconde 1,095 mètres cubes. Ce fut la guerre, cause de tant de dérangemens dans le monde, qui occasionna cette révolution dans le Rio San-Juan de Nicaragua. La mer des Antilles et les parages voisins étaient alors infestés de boucaniers, hommes résolus, auxquels leur courage inoui eût mérité l'admiration de la postérité, si rien pouvait faire admirer la dévastation et le pillage. Ces audacieux bandits menaçaient de leurs incursions tous les établissemens espagnols voisins de la mer. Afin de les empêcher d'entrer dans le San-Juan de Nicaragua, on coula à l'entrée du fleuve des carcasses de navires, des radeaux, tout ce qu'on put trouver. Les arbres de dérive vinrent grossir cet obstacle; bientôt il arrêta l'écoulement des eaux, et le fleuve fut forcé de se frayer un passage dans une autre direction. Depuis lors, les gros bâtimens cessèrent de remonter le fleuve. On m'a assuré qu'il existait des documens établissant qu'auparavant se tenait à Grenade une foire annuelle où paraissaient de quatorze à dix-huit navires venus d'Europe, en faisant échelle à Carthagène et à Porto-Belo. Il faudrait probablement rétablir l'ancien lit en barrant l'ouverture par laquelle s'épanche le Rio Colorado et en nettoyant le vieux chenal.

de Nicaragua de l'Océan Pacifique, toute parsemée de volcans qu'elle est, présente un terrain de peu d'élévation. Les récits du célèbre navigateur Dampier, qui avait guerroyé dans ces régions, autorisaient à supposer que, dans les trois tracés du lac de Leon à Realejo, du lac de Nicaragua à la baie de Papagayo ou à celle de Nicoya, le terrain est le plus fréquemment uni et en savanes. Entre la ville de Leon et la côte de Realejo, le sol naturel offre un bon chemin pour les voitures, et d'un bout à l'autre il semble tout-à-fait plat (1); mais l'œil d'observateurs, même exercés, apprécie difficilement les saillies du terrain lorsqu'il monte graduellement. « Rien de plus trompeur, dit M. de Humboldt, que le jugement que l'on porte de la différence de niveau sur une pente prolongée et par conséquent très douce. Au Pérou, j'ai eu de la peine à croire mes yeux en trouvant, au moyen d'une observation barométrique, que la ville de Lima est de 91 toises (176 mètres) plus élevée que le port du Callao. » Les mangliers que Dampier a vus sur la route de Realejo à Leon sont de sûrs indices d'un sol déprimé et humide; mais il ne dit point qu'il les ait observés sur toute la ligne.

Il faut donc des nivellemens soignés : rien n'y peut suppléer. A la fin du siècle dernier, quelques années avant la révolution française, alors que les idées d'amélioration et de progrès germaient partout, la cour d'Espagne fit exécuter un nivellement du golfe de Papagayo au lac de Nicaragua. C'est alors que fut connue pour la première fois l'élévation du lac au-dessus de l'Océan. L'ingénieur don Manuel Galisteo trouva que la distance de l'Océan au lac était de 29,910 mètres, que le faîte du terrain était à 86 mètres 62 centimètres au-dessus de l'Océan, et à 45 mètres 75 centimètres au-dessus du lac, ce qui donnait pour la hauteur du lac lui-même, relativement à l'Océan, 40 mètres 87 centimètres. Le creusement d'un canal au niveau du lac n'eût rencontré de difficulté que dans un intervalle de 9,600 mètres attenant au lac. L'élévation du terrain au-dessus du lac y est d'au moins 18 mètres 30 centimètres, et même pendant 2,800 mètres

(1) « La ville de Leon, dit Dampier, est à 20 milles (32 kilomètres) dans le pays. On y va sur un chemin plain et uni, au travers d'un pays plat, composé de grands pâturages et de pièces de bois de haute futaie. A environ cinq milles du lieu de débarquement (voisin de Realejo), il y a une sucrerie; trois milles plus loin, une autre, et à deux milles de là on rencontre une belle rivière qu'il faut passer et qui n'est pas fort profonde. Outre cette rivière, on ne trouve d'eau qu'à une ville des Indiens qui est à deux milles de Leon. De là le chemin est agréable, sablonneux et droit. » (*Traduction de Dampier*, imprimée à Rouen en 1723, t. I, p. 280.)

elle est de 41 mètres 18 centimètres, et pendant 540 mètres de 52 mètres. Le canal exigerait donc un souterrain, car on ne fait pas de tranchée de 52 mètres ni même de 40. Vingt mètres représentent la limite à laquelle ordinairement on s'arrête. Il a fallu les trésors dont disposaient les vice-rois du Mexique, les souvenirs de l'ancienne grandeur castillane, et peut-être aussi l'inexpérience des ingénieurs espagnols en matière de souterrains, pour que, dans le but d'assurer l'écoulement des lacs voisins de Mexico, qui menaçaient cette belle capitale, on ait osé entreprendre et on ait pu terminer la tranchée de Huehuetoca, dont la profondeur est de 45 à 60 mètres pendant un intervalle de plus de 800 mètres, et de 30 à 50 mètres pendant un autre espace de 3,500 mètres. D'ailleurs elle a coûté des sommes inouies (1), et l'on ne répéterait pas l'expérience sur les bords du lac Nicaragua.

Les résultats du nivellement de don Manuel Galisteo ne furent divulgués qu'après l'indépendance du Guatimala. Un officier de la marine anglaise, M. Bailey, chargé par le gouvernement de l'Amérique centrale d'étudier le canal des deux océans, les découvrit et les communiqua à l'envoyé britannique, M. Thompson, qui les publia; mais M. Bailey, se méfiant de cette exploration qui semble n'avoir pas été effectuée par les moyens les plus sûrs, la recommença en suivant une autre ligne, et, dans une relation récente pleine d'intérêt sur l'Amérique centrale, M. J.-L. Stephens, ci-devant chargé d'affaires des États-Unis dans ce pays, a fait connaître le travail de M. Bailey.

M. Bailey, choisissant un autre tracé, était parti d'un point situé sur la rivière San-Juan du Sud, à 2 kilomètres de la mer Pacifique; les forts navires remontent ce cours d'eau jusque-là. Il n'a trouvé que 25,950 mètres de distance entre l'océan et le lac. Le point culminant du terrain, situé à 5,895 mètres du point de départ, est à une élévation au-dessus de la mer de 187 mètres 78 centimètres. Le lac est élevé de 39 mètres 11 centimètres, et par conséquent à 148 mètres 67 centimètres au-dessous du point culminant. On l'aborde par une plage unie. D'après un profil de canal présenté par M. Stephens (2), conformément aux données topographiques recueillies par M. Bailey, le canal irait en s'élevant à partir du lac, pour s'abaisser

(1) La longueur totale de la tranchée est de 20,585 mètres. L'écoulement des lacs a exigé quelques autres travaux moins importans, et l'opération entière a absorbé 31 millions de francs, en comptant, à la vérité, les frais de beaucoup d'écoles, d'essais avortés et de fausses manœuvres.

(2) Ce projet a été tracé, d'après les nivellemens de M. Bailey, par M. Horace

ensuite vers la mer du Sud. Sur les 13 kilomètres attenant au lac, il n'y aurait qu'une écluse rachetant une pente de 2 mètres 97 centimètres; puis sur un intervalle de 1,600 mètres, il faudrait cinq ou six écluses, afin de racheter une chute de 19 mètres 52 centimètres. On serait alors au point le plus élevé du canal. Ce point de partage occuperait un espace de 4,800 mètres dont les deux tiers seraient en tranchée profonde, le reste en souterrain. De là jusqu'à la mer du Sud, il n'y aurait plus que 4,800 mètres, espace sur lequel seraient distribuées les écluses réclamées par la pente de 61 mètres qu'il faudrait racheter. Le travail de M. Bailey et celui de don Manuel Galisteo s'accordent donc pour attester qu'en faisant intervenir un souterrain, le canal est tout-à-fait praticable, et même que l'épaisseur de la crête ne présente à l'exécution d'un souterrain aucune difficulté qui surpasse celles dont on est habitué à triompher.

Ainsi, d'après le projet publié par M. Stephens, le canal s'élèverait, par des écluses successives, à 22 mètres 49 centimètres au-dessus du lac, afin d'aller chercher dans le terrain un point où la crête à couper par un souterrain soit fort peu épaisse. Mais il faudrait qu'à cette hauteur on trouvât une quantité d'eau suffisante pour subvenir aux besoins du canal. Si l'on voulait que le canal tirât ses eaux du lac lui-même, ce qui probablement serait indispensable, car rien dans l'exposé de M. Stephens n'indique à quelles autres sources on pourrait puiser, le souterrain, placé au niveau du lac, rencontrerait la crête en un point où elle serait beaucoup plus épaisse, et, au lieu de 1,600 mètres, il devrait en avoir 5,790. L'art européen en est venu à ne pas s'effrayer de travaux pareils. Sur le canal de la Marne au Rhin, à Mauvage, il y a un souterrain de près de 5,000 mètres; le grand souterrain du canal de Saint-Quentin, celui de Riqueval, a 5,677 mètres. Le souterrain du point de partage sur le canal de la Chesapeake à l'Ohio, en Amérique, aura 6,509 mètres. Celui de Pouilly, sur le canal de Bourgogne, a 3,333 mètres. Les canaux anglais offrent plusieurs souterrains de 2,000 à 4,000 mètres. Sur les chemins de fer anglais, on en rencontre de 4,800 mètres (chemin de fer de Sheffield à Manchester) et de 2,800 mètres (chemin de fer de Londres à Birmingham) (1); le chemin de fer de

Allen, habile ingénieur des États-Unis, auquel M. Stephens a communiqué ses notes. Peut-être M. Bailey, d'après les connaissances qu'il avait des lieux, particulièrement sous le rapport des eaux à employer, l'eût-il tracé fort différemment.

(1) Voir pour les dimensions des souterrains de plusieurs canaux ou chemins de fer le *Cours de Construction* de M. Minard, p. 303.

Lyon à Marseille aura des souterrains fort étendus aussi. Cependant sur un canal maritime, en supposant qu'on pût en admettre, ce qui est bien douteux, ils devraient être plus spacieux et plus élevés, doubles en largeur et en hauteur de ce qui est en usage sur un canal à grande section, dans l'hypothèse même où les navires seraient démâtés; ce serait une surface de percement quadruple, et la dépense serait accrue d'autant dans les circonstances les plus propices.

Suivant les autres directions, les renseignemens techniques manquent. Je lis dans une description de l'Amérique centrale et du Mexique, imprimée à Boston en 1833 (1), que la ligne de faîte entre le lac de Leon et l'Océan Pacifique s'abaisse jusqu'à n'être plus que de 15 mètres 55 centimètres au-dessus du lac. L'auteur ajoute que du même lac à la rivière Tosta il n'y a que 19 kilomètres, et que la rivière Tosta, au point où l'on pourrait la rejoindre, est à 91 centimètres au-dessus du lac. Ce serait fort heureux, car dès-lors on serait affranchi de la pénible obligation d'un souterrain, une tranchée de 16 mètres au maximum n'ayant rien qui sorte de la pratique la plus usuelle des ponts-et-chaussées. Mais ce livre ne fait pas connaître l'origine des informations auxquelles il initie le public, et l'on n'en trouve trace nulle autre part. Il faut donc les accueillir avec beaucoup de réserve. Tout ce pays est à explorer encore. Ces contrées, si intéressantes pour le commerce de l'univers, si attrayantes par leur éclat, leur fertilité et le charme de leur climat, ont été moins fréquentées par les voyageurs en état de les apprécier et par les savans avides des secrets de la nature que les plateaux inhospitaliers de la Tartarie, les déserts brûlans de l'Afrique et les glaces du pôle. Pour mettre le lecteur à même de juger de l'obscurité qui règne encore sur la géographie la plus élémentaire du pays, il nous suffira de mettre en regard les unes des autres les évaluations de la distance de Realejo au lac de Leon présentées par les divers observateurs. Dampier la porte à 20 milles anglais (32 kilomètres). M. Léon Leconte, jeune Français plein de courage, qu'un noble sentiment de patriotisme a déterminé à faire plusieurs voyages dans l'isthme, à l'effet de rechercher le meilleur tracé du canal des deux océans et de placer cette entreprise sous le patronage de son pays, dit que de Realejo à Moabita sur le lac, il y a 30 milles (48 kilomètres) M. Stephens, d'après M. Bailey, estime à 60 milles (96 kilomètres) l'espace entre Realejo et le lac de Leon. Cette dernière estimation est exagérée.

(1) *Mexico and Guatimala*, t. II, p. 285.

D'après M. Léon Lecoute, du port de Taramindo au lac de Leon, il n'y aurait en ligne droite que 3 lieues, soit 13 à 14 kilomètres.

L'élévation du lac de Leon au-dessus du lac de Nicaragua paraît être de 8 mètres 74 centimètres (1), ce qui le suppose à 47 mètres 86 centimètres au-dessus de l'Océan. Cette différence de niveau pourrait se racheter par 15 écluses, en supposant qu'un jour des barrages accompagnés d'écluses dussent être établis de distance en distance tout le long du fleuve San-Juan et de la rivière Tipitapa. On voit que, même en remontant jusqu'au lac de Leon, le canal des deux océans ne requerrait que trente écluses, en admettant, il est vrai, que du lac de Leon à Realejo ou à quelque autre port de la même côte le terrain permît d'ouvrir un canal qui prît ses eaux dans le lac lui-même, et par conséquent ne s'élevât jamais au-dessus du niveau du lac. C'est ce qu'on a pu faire sans souterrain sur un canal célèbre dans les fastes des travaux publics, le canal Erié. En quittant le lac Erié, il se déploie à ciel ouvert et même sans tranchée bien profonde, d'abord au niveau du lac, puis à un niveau inférieur, et emprunte au lac les eaux dont il a besoin pour l'espace extraordinaire de 256 kilomètres. Sur le reste de son parcours, il puise à d'autres sources. Mais la plage du lac de Leon se présente-t-elle dans des circonstances aussi exceptionnellement avantageuses? Nous ne savons; il n'y a cependant pas lieu d'en désespérer.

Il ne s'agit pas seulement de parvenir en canal jusqu'à la mer du Sud; pour que le problème soit complètement résolu, il faut encore trouver là un bon port. Celui de San-Juan du Sud, du voisinage duquel était parti M. Bailey, et qui s'indiquait naturellement, est-il bon ou seulement passable? Sur ce point, on n'est pas d'accord. Les uns le représentent comme une rade foraine, les autres comme un excellent mouillage. Cependant M. Bailey et M. Stephens, qui sont les derniers explorateurs venus dans le pays, s'accordent à en faire l'éloge. M. Stephens le trouve fort bien abrité, et M. Bailey, qui l'a sondé, l'a reconnu d'une grande profondeur. Il est bordé de rochers à pic contre lesquels les navires peuvent mouiller en sûreté (2),

(1) D'après M. Stephens, telle serait la pente du Tipitapa sur les dix premiers kilomètres à partir du lac de Leon. M. Léon Leconte considère cette pente comme celle du cours entier de la rivière.

(2) Un marin expérimenté, M. d'Yriarte, qui a beaucoup parcouru ces parages, certifiait à M. Stephens que les vents du nord, qui de novembre à mai sont dominans sur le lac de Nicaragua et le golfe de Papagayo, ont une telle violence, qu'ils empêcheraient un navire d'entrer dans le port; mais cet obstacle ne pourrait-il pas

mais il est de peu d'étendue. On assure qu'une vingtaine de navires le rempliraient. En 1840, quand M. Stephens le visita, c'était une profonde solitude. Il y avait des années qu'on n'y avait vu une voile.

Nicoya paraît être de même un assez bon mouillage; il est situé sur une rivière que les bâtimens de mer peuvent remonter jusqu'à une certaine distance. Le port de Taramindo, qui, selon M. Leconte, se recommande par sa proximité du lac de Leon, a, dit-il, assez d'analogie avec celui de San-Juan du Sud. Pourtant celui de Realejo mérite une attention toute particulière. Juarros, que personne n'a contredit en cela, le caractérise en ces termes : « Il n'y a peut-être pas, dit-il, un meilleur port dans la monarchie espagnole, et dans le monde connu il est bien peu de ports qui lui soient préférables. D'abord il est assez vaste pour que mille vaisseaux y soient à l'abri; l'ancrage est bon partout, et les gros vaisseaux peuvent venir à quai sans courir le moindre risque. L'entrée et la sortie sont extrêmement faciles, et nulle part on ne rencontrerait une pareille abondance de matériaux de construction (1). »

Au-delà du lac de Nicaragua, les montagnes se redressent encore une fois, mais l'isthme se rétrécit de plus en plus. Il a d'abord 130 à 150 kilomètres dans la province de Veragua; sur la baie de Panama, il est à son minimum. A Panama, il n'est que de 65 kilomètres, et à la baie de Mandinga, qui est un peu plus loin à l'est, c'est moins encore (2). La hauteur des montagnes, de laquelle bien plus encore que de la largeur de l'isthme dépend la possibilité du canal, est très variable dans le long intervalle du lac de Nicaragua au massif de l'Amérique méridionale. D'après le mémoire adressé par M. Wheaton à l'institut de Washington, dans la province de Costa-Rica, attenant à celle de Nicaragua, l'élévation moyenne de la chaîne est d'environ 1,600 mètres; c'est la hauteur des sommets les plus élevés des Vosges. Dans la province de Veragua, elle paraît atteindre celle des Pyrénées, et un plateau y règne uniformément sur un certain espace; mais

être vaincu par des remorqueurs à vapeur? On avait dit aussi à M. de Humboldt que cette côte était fort orageuse, tandis que d'autres témoignages l'avaient à peu près rassuré sur ce point. Presque tout est entaché de doute sur ces contrées, et elles réclament une minutieuse exploration, presque au même degré qu'il y a trois siècles.

(1) Juarros, traduction anglaise de M. Baily, lieutenant de la marine anglaise; 1823, p. 337.

(2) En 1825, M. de Humboldt estimait le minimum de largeur de l'isthme à 14 lieues marines (78 kilomètres). Les cartes plus récentes réduisent ce minimum assez notablement.

quand on s'avance plus à l'est et qu'on se place sur l'isthme de Panama proprement dit, qui borde, sur l'Océan Pacifique, le vaste espace semi-circulaire qu'on nomme la baie de Panama, on voit la chaîne se briser, s'éparpiller, rentrer sous terre, pour se relever bientôt, il est vrai; car dans l'isthme de Panama lui-même, à l'est de Chagres, entre cette ville et Porto-Belo et au-delà, la chaîne se redresse. Cependant, à la baie de Mandinga, où l'isthme est réduit à son minimum d'épaisseur, M. Wheaton assure, sans indiquer les autorités sur lesquelles il s'appuie, qu'une autre vallée se présente transversale de mer à mer.

Arrivons donc à l'isthme de Panama.

IV. — *Isthme de Panama proprement dit.* — Au commencement du siècle, M. de Humboldt se plaignait de ce que, dans l'isthme de Panama, la hauteur de la Cordillère qui forme l'arête de partage fût aussi peu connue qu'elle pouvait l'être avant l'invention du baromètre et l'application de cet instrument à la mesure des montagnes. Il n'existait ni un nivellement de terrain, ni une détermination bien exacte des positions de Panama et de Porto-Belo, quoique la couronne d'Espagne eût dépensé des sommes énormes pour fortifier ces deux places et en faire de grands établissemens destinés à garder comme de vigilantes sentinelles chacun l'un des deux océans. De toutes parts, on disait que le canal de Panama serait une œuvre à illustrer un règne et un siècle, et pas un ingénieur n'y était envoyé pour en mesurer, même approximativement, les difficultés. D'habiles navigateurs, Dampier et Wafer, étaient passés par là et y avaient fait un séjour; ils avaient observé comme le bourgeois de Londres ou de Paris le plus étranger à la sience géographique l'aurait pu faire. Tout ce qu'ils avaient rapporté de ces lieux, au sujet de la configuration du terrain, se réduisait à cette information vague, qu'à l'œil le pays ne paraissait pas hérissé de montagnes, que la chaîne centrale, dont les proportions ne dépassaient pas celles de collines, était fractionnée, morcelée, et qu'on y trouvait des vallées laissant un libre cours aux rivières, un facile passage aux chemins. Bourguer et La Condamine étaient restés trois mois dans l'isthme, ainsi que les astronomes espagnols don George Juan et Ulloa, leurs compagnons de labeurs. Ni les uns ni les autres n'avaient eu la curiosité de consulter leur baromètre pour apprendre au monde quelle était la hauteur du point le plus élevé sur la route qu'on suivait entre les deux océans.

L'aspect général du pays qui entoure Panama et s'étend par derrière jusqu'à l'autre océan est celui d'une surface plane de laquelle s'élèvent en grand nombre des collines isolées les unes des autres ou groupées en petits massifs, entre lesquels se déploient, en se contournant, des vallées boisées et quelquefois des savanes ou prairies sans arbres. Les sommets ont rarement plus de 100 à 150 mètres. Entre Chagres d'un côté et la baie de Chorrera, située sur l'autre mer, à 17 kilomètres à l'ouest de Panama, ils deviennent encore plus rares et moins élevés; sauf quelques saillies solitaires, on dirait un sol parfaitement uni; c'est l'impression qu'il a laissée sur plusieurs navigateurs qui ont défilé sur ces côtes. Les cours d'eau sont multipliés; ceux du versant de l'Atlantique se réunissent et du nord et du midi pour former le Rio Chagres, qui débouche au port du même nom, et qui, dans la partie de son cours où la marée se fait sentir, et particulièrement jusqu'au confluent du Trinidad, présente une profondeur de 5 mètres et demi à 6 mètres 75 centimètres, et plus encore, suivant le rapport du commandant Garnier, de la marine française. Le cours général du Chagres figure un demi-cercle dont la corde est au nord. Il coule d'abord au sud-est, puis, se détournant insensiblement, il finit par se diriger vers le nord-ouest et atteint ainsi l'Océan. Il est navigable, pour de grandes pirogues, depuis Cruces, qui est placé dans l'isthme aux trois cinquièmes de sa largeur, à partir de l'Atlantique, et en suivant les sinuosités du fleuve à 82 kilom. du rivage. Son principal affluent, le Rio Trinidad, qu'il rencontre à 21 kilom. de son embouchure, vient du midi et lui apporte beaucoup d'eau; le Trinidad est navigable lui-même assez avant. Depuis long-temps, le voyage entre les deux océans s'effectue d'abord au moyen de pirogues qui remontent les voyageurs de Chagres à Cruces, puis avec des mulets, sur le dos desquels hommes et marchandises franchissent l'intervalle de 20 à 22 kilomètres qui sépare Cruces de Panama. Sur le versant du Pacifique, les cours d'eau moins centralisés, si je puis ainsi dire, se rendent plus isolément à la mer. L'un d'eux, le Caïmito, qui se décharge dans la baie de Chorrera et qu'on appelle Quebra Grande dans sa partie supérieure, a ses sources très voisines de celles du Trinidad. Un autre, le Rio Grande, qui se jette dans la baie de Panama, semble destiné ainsi à jouer un rôle dans la communication des deux océans. Son principal affluent est le Farfan (ou Falfan), qui s'y verse par la droite, tout près du rivage.

Depuis long-temps, la facilité des communications d'un océan à

l'autre par Panama avait été remarquée. A l'origine de la conquête, ce fut une route fréquentée. C'est par là que passa François Pizarre, quand il revint d'Europe plein d'espoir, avec les encouragemens du grand Cortez (1), à la tête d'une petite armée destinée à conquérir le Pérou, dont il avait vu les côtes en un premier voyage. Bien plus, si l'on s'en rapporte à la tradition, cet homme entreprenant fit construire une route pavée au travers de l'isthme, entre Cruces et Panama. Aujourd'hui et depuis longues années, cette route est défoncée, méconnaissable. Dans nos pays de l'Europe tempérée, c'est de l'herbe qui s'efforce de croître entre les pavés des chemins ou entre les assises des monumens; dans les climats voisins de l'équateur, ce sont des arbres qui y poussent, et ainsi, à moins que la main vigilante de l'homme ne soit là sans cesse, ses ouvrages périssent bientôt, et c'est avec effort qu'on en retrouve les traces. M. Léon Leconte assure cependant avoir très bien reconnu les vestiges de la route attribuée à Pizarre.

Panama resta jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle le rendez-vous des trésors de l'Amérique méridionale se dirigeant vers la métropole. A Panama, qui était bien fortifié sur le Pacifique, répondait, sur l'autre océan, Porto-Belo (ou Puerto-Belo), ainsi nommé par Christophe Colomb, qui le découvrit en 1502, parce que c'est un port excellent. Les galions d'Espagne venaient prendre à ce dernier port les espèces du Pérou et du Chili. Une mauvaise route unissait Porto-Belo à Panama, mais il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu un service organisé de transport en diligence ou même en charrette.

L'abandon où l'isthme a été laissé pendant les deux derniers siècles pourrait donner lieu de croire, ainsi que quelques personnes l'ont écrit, que « l'Espagne, par une politique ombrageuse, voulait refuser aux autres peuples un chemin au travers de possessions dont elle a dérobé long-temps la connaissance au monde entier. » Mais c'était plus de l'incurie que du calcul. Si quelque nation entreprenante avait voulu se rendre maîtresse de l'isthme, elle l'eût pu dans l'état d'inculture et de dépeuplement où il restait sous la domina-

(1) François Pizarre débarqua à Nombre-de-Dios, port de l'Atlantique entre Chagres et Porto-Belo. Il avait rencontré en Espagne Fernand Cortez, entouré alors de la gloire que lui avait value la conquête du Mexique. Cortez, qui avait une grande ame et se plaisait à encourager la jeunesse dans d'audacieuses entreprises, fournit des fonds à François Pizarre. De Nombre-de-Dios, ce dernier se rendit à Panama, où l'attendait son ancien compagnon de fatigues et futur compagnon de succès, Almagro.

tion espagnole. On y trouvait en effet de belles fortifications, mais pas de bras pour les défendre. Il est du moins certain que l'Espagne ne faisait rien pour utiliser ce passage si bien indiqué. On voyait, il y a quarante ans, des productions des provinces de la Nouvelle-Grenade, riveraines du Pacifique, se rendre dans l'Océan Atlantique par une longue navigation de Guayaquil à Acapulco, c'est-à-dire d'un port situé bien au midi de la pointe méridionale de l'isthme à un port placé bien au nord de l'autre extrémité, pour franchir ensuite les deux cents lieues d'Acapulco à la Vera-Cruz à dos de mulet, au travers des aspérités colossales du sol mexicain.

A peine Bolivar eut-il affranchi la Colombie et assuré à Ayacucho l'indépendance du Pérou, dont les patriotes avaient imploré son secours, que son attention se tourna du côté de l'isthme de Panama proprement dit, dépendance de la république aux destinées de laquelle ce grand homme présidait. Un ingénieur anglais, M. Lloyd, reçut de lui, en novembre 1827, la mission de dresser le plan de l'isthme et d'y rechercher la meilleure ligne à suivre pour faire communiquer les deux océans par un canal ou par une route macadamisée. M. Lloyd arriva à Panama en mars 1828, et y fut joint par le capitaine Falmarc, ingénieur suédois au service de la Colombie. Ces deux commissaires jugèrent que, pour mieux remplir leur mandat, et d'abord pour déterminer le niveau relatif des deux mers, ils n'avaient rien de mieux à faire que de suivre la vieille route de Panama à Porto-Belo, jusqu'à la rencontre de la rivière Chagres, qui, avons-nous dit, se jette dans l'autre océan, et de descendre ensuite cette rivière jusqu'au port de Chagres. C'était un circuit de 150 kilomètres environ, entre deux points qui ne sont éloignés l'un de l'autre, à vol d'oiseau, sur la carte publiée par M. Lloyd, que de 65. On ne peut s'expliquer le choix de ce tracé que par le désir de faire jouir des avantages de la communication océanique la cité renommée jadis de Porto-Belo. Il s'en faut de peu que Panama et Porto-Belo ne soient exactement vis-à-vis l'un de l'autre sur l'isthme; mais rien ne donnait l'espoir de rencontrer dans cette direction une dépression extraordinaire de la ligne de faîte entre les deux océans. Il résulte au contraire du mémoire de M. Lloyd, inséré dans les *Transactions Philosophiques* de la Société Royale de Londres (1830), que la configuration du sol devient de plus en plus montueuse entre Panama et Porto-Belo, à mesure qu'on s'approche de cette dernière ville, et qu'un canal y serait impraticable.

Le point de partage entre Panama et la rivière Chagres fut trouvé

à Maria-Henrique, qui est éloigné de 21 kilomètres 3/4 de Panama et de 15 kilomètres de la rivière. La hauteur du point de partage entre les deux océans, mesurée ainsi pour la première fois dans l'isthme de Panama proprement dit, fut de 196 mètres 39 centimètres au-dessus de la mer moyenne à Panama, et de 197 mètres 46 centimètres au-dessus de l'Atlantique à Chagres; car le niveau des deux mers n'est pas le même : à marée moyenne, le Pacifique est de 1 mètre 7 centimètres au-dessus de l'Atlantique (1). Moyennant une tranchée semblable à celles qu'on pratique journellement, le niveau de l'eau, dans le bief de partage du canal, serait ramené aisément à 190 mètres environ au-dessus de l'Atlantique (191 mètres 7 centimètres au-dessus du Pacifique).

M. Lloyd ne dit rien sur la possibilité de conduire un approvisionnement d'eau convenable au point culminant de Maria-Henrique. Il est évident, pour quiconque parcourt son mémoire, qu'il se proposait de faire d'autres études, et qu'il sentait le besoin de les faire; mais après deux campagnes qui pourtant avaient duré seulement l'une du 5 mai au 30 juin, l'autre du 7 février à la fin d'avril, craignant de prolonger son séjour dans une contrée malsaine pour les Euro-

(1) D'après le mémoire publié par M. Lloyd, la mer moyenne à Panama serait plus élevée qu'à Chagres de 1 mètre 7 centimètres; différence huit fois moindre qu'entre la mer Rouge à Suez et la Méditerranée aux bouches du Nil. A Panama, la différence de la haute à la basse mer (ce qu'on nomme la marée) serait, deux jours après la pleine lune, de 6 mètres 47 centimètres; mais quelquefois, sous l'influence de certains vents et par le concours de diverses circonstances, elle irait à 8 mètres 37 centimètres. A Chagres, elle ne serait que de 32 centimètres. Le moment de la haute mer est d'ailleurs le même dans les deux ports. Régulièrement tous les jours, à un certain instant, la mer serait à Panama de 4 mètres 13 centimètres plus haute qu'à Chagres. Au moment de la basse mer, elle serait plus basse de 1 mètre 99 centimètres, et à la mer moyenne elle reprendrait une supériorité, avons-nous dit, de 1 mètre 7 centimètres.

On voit par là que la marée est très faible à Chagres et très marquée à Panama. D'un pays à l'autre, et même d'un port au suivant, la marée, on le sait, varie beaucoup. Sur la côte des États-Unis, le long de l'Atlantique, elle est, au midi de New-York, de 1 1/2 mètre à 2 mètres. Au nord, elle augmente successivement; elle est à Boston de 3 1/2 mètres, et, sur le littoral de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, dans la baie de Fundy, de 10, 15, et même, dit-on, de 20 mètres. A Brest, elle est de 7 mètres, à Saint-Malo de 13, et à Granville de 14.

Mais M. Lloyd a exagéré les marées de l'Océan Pacifique à Panama. D'après les observations tout récemment rapportées de la mer du Sud par l'expédition de *la Danaïde*, que commandait M. Joseph de Rosamel, capitaine de vaisseau, à Panama, les plus fortes marées sont de 5 mètres et les plus faibles de 3 mètres 25 centimètres.

péens non acclimatés, ou peut-être par d'autres motifs, il revint en Angleterre (1). D'ailleurs, en supposant qu'on pût conduire à Maria-Henrique la quantité d'eau nécessaire pour alimenter le canal, et en faisant abstraction des proportions extraordinaires à donner ici aux écluses, on se fût trouvé, pour les pentes à racheter, en-deçà des limites habituelles. La pente en effet eût été, sur le versant de l'Atlantique, de 190 mètres, sur celui du Pacifique, de 191, total, 381 mètres. D'après ce qui a été rapporté plus haut, ce n'est qu'un peu plus des deux tiers du canal de Bourgogne, beaucoup moins de la moitié du canal, à demi exécuté présentement, de la Chesapeake à l'Ohio, où la pente et la contre-pente, avons-nous dit, seront de 963 mètres.

Quelque incomplet qu'ait été le travail de MM. Lloyd et Falmarc, et quoique leur nivellement n'ait pas été répété, ainsi que M. Lloyd le reconnaît, on est cependant autorisé à en conclure non-seulement, ce qu'au surplus on savait déjà, que l'isthme est déprimé aux environs de Panama, mais encore qu'il l'est notablement plus dans certaines directions que dans celle de Maria-Henrique; car M. Lloyd, qui paraît avoir beaucoup examiné le pays, conclut formellement en signalant pour le chemin de fer, si l'on en voulait un entre les deux océans, deux tracés s'écartant peu de la ligne droite qui unirait Panama et Chagres. Ces deux tracés ne diffèrent qu'en ce qu'ils aboutissent sur le Pacifique, l'un à Panama même, l'autre à la baie de Chorrera. D'ailleurs, au lieu d'aller jusqu'au port de Chagres, ils se terminent au confluent du Rio Chagres et du Rio Trinidad, le Rio

(1) MM. Lloyd et Falmarc se mirent à l'œuvre le 5 mai 1828, quoique la saison des pluies eût commencé. Leur nivellement partait de la rue *Sal-si-Puede*, qui touche à la mer, à l'endroit de la plage appelé *Playa-Prieta*. A 36,760 mètres de Panama, ils rencontrèrent la rivière Chagres. Après s'être élevés, à Maria-Henrique, à 196 mètres 39 centimètres au-dessus de la mer Pacifique, ils étaient là redescendus à 49 mètres 76 centimètres. Tel était le niveau du Chagres en ce point le 7 février 1829. De là à Cruces, ils trouvèrent par la rivière une distance de 31,070 mètres, et une pente de la rivière de 34 mètres 95 centimètres. De Cruces à l'embouchure, il y a une distance de 82 kilomètres, et la pente n'est que de 15 mètres 88 centimètres. Depuis la Bruja, qui est encore à 18 kilomètres de Chagres, la rivière n'a plus de pente.

Il résulte du projet tracé par M. Lloyd que le terrain entre Panama et le Rio Chagres, selon la direction qu'il a suivie, est bombé et s'élève graduellement dans les deux sens, non cependant sans quelques ondulations, au lieu d'offrir, comme l'a trouvé M. Bailey, entre le lac Nicaragua et l'Océan Pacifique, au milieu du trajet, une crête saillante qu'il suffit de percer par un souterrain assez court pour être dispensé de gravir la majeure partie de la pente.

Chagres pouvant être remonté jusque-là, on l'a déjà vu, par de forts navires.

A l'égard d'un canal, son opinion est que *probablement* le meilleur tracé consisterait à remonter le Trinidad, de manière à venir se rattacher à l'un des cours d'eau qui se déversent dans l'Océan Pacifique. D'ailleurs M. Lloyd ne songeait pas à un canal maritime, et, circonstance qui l'excuse, la question ne lui avait point été ainsi posée.

Pendant dix années, à partir de l'exploration de MM. Lloyd et Falmarc, il n'y eut aucune étude nouvelle. Le temps se passa en vains efforts pour constituer des compagnies financières capables de mener à fin ce grand œuvre. Enfin la compagnie franco-grenadine, en ce moment encore investie du privilége de la communication des deux océans par Panama, envoya de la Guadeloupe, où résident ses chefs français, MM. Salomon, un ingénieur, M. Morel, qui dut prendre la question au point où l'avaient laissée les deux ingénieurs commissionnés par Bolivar. Il a cherché le tracé d'un canal un peu au midi de la ligne droite qui serait conduite de Chagres à Panama, en se plaçant dans l'angle compris entre le Rio Chagres et le Rio Trinidad, et il en a trouvé un plus que satisfaisant, comme on va le voir.

Le Bernardino, l'un des tributaires du Rio Caïmito, résulte de la jonction de deux ruisseaux, dont l'un garde le nom de Bernardino, et l'autre a reçu celui de Yequas. Les diverses variantes du canal des deux océans qu'a présentées M. Morel consistent à venir chercher l'un ou l'autre de ces rameaux en passant tantôt à droite, tantôt à gauche d'un monticule qui les sépare. Le terrain situé dans l'angle du Rio Chagres et du Rio Trinidad est marécageux; on y trouve des eaux stagnantes, de véritables lacs dont l'un, celui de Vino Tinto, a plus d'une lieue de diamètre. M. Morel projetait d'abord de traverser le Vino Tinto, afin de venir aux sources du Yequas; de là, après s'être tenu quelque temps latéralement au Bernardino, on se fût dirigé, au travers d'autres marécages, sur le Rio Farfan (ou Falfan), affluent du Rio Grande, et on sait que celui-ci baigne pour ainsi dire les faubourgs de Panama. Un autre tracé de M. Morel, plus récent encore, partirait du confluent même du Trinidad et du Chagres, et laisserait à droite le lac du Vino Tinto pour traverser un autre lac non dénommé encore, car c'est un terrain tellement vierge, que les traits les plus caractéristiques de la configuration du sol, montagnes, rivières et lacs, n'y ont pas même de nom. De là, en longeant le Lyrio, affluent du Caño Quebrado, qui lui-même se jette dans le Chagres

au-dessus du Trinidad, on s'avancerait en ligne droite jusqu'aux sources du Bernardino proprement dit, et on le suivrait jusqu'à 5 kilomètres environ de la baie de Chorrera. On prendait ensuite à gauche pour contourner les collines de Cabra (nommées *collines de Biqué* sur les plans de M. Morel), en passant à leur pied du côté de la mer. On continuerait ainsi jusqu'au Rio Farfan et au Rio Grande. Par l'un et l'autre de ces tracés, le canal est très court, et le point de partage est déprimé à un degré inespéré. Entre le lac Vino Tinto et l'Yequas, M. Morel le trouvait de 11 mètres 28 centimètres seulement au-dessus de la mer moyenne à Panama. En venant du confluent du Trinidad et du Chagres rejoindre le Bernardino proprement dit, il ne l'a plus trouvé qu'à 10 mètres 40 centimètres. Il suffirait que la mer montât de la hauteur d'une des maisons les plus basses de Paris pour que les deux océans fussent joints naturellement, et que l'Amérique méridionale devînt une île entièrement séparée de l'Amérique du Nord. Et comme rien n'est plus facile ni plus usuel que de creuser des tranchées de 15 à 16 mètres de hauteur, et qu'on va même sans très grand effort jusqu'à 20 mètres, on voit qu'en restant dans la limite des travaux habituels, on pourrait creuser le canal, même en donnant à sa cuvette la grande profondeur de 7 mètres, de telle façon qu'il s'alimentât, au moment même des plus basses marées, avec les seules eaux de la mer. Mais dans le terrain marécageux qui forme cette vallée transversale d'océan à océan, on devrait avoir toute facilité pour s'approvisionner d'eau sans recourir à la mer. Un canal situé de la sorte devrait requérir d'ailleurs un faible approvisionnement d'eau, quelles qu'en fussent les dimensions, car les filtrations, qui, de toutes les causes de dépense d'eau sur les canaux, sont les plus actives, n'y seraient aucunement à craindre.

Quant à la longueur du canal entre Chagres et Panama par le dernier tracé de M. Morel, qui, pour se conformer au texte de la loi de concession votée par le congrès de la Nouvelle-Grenade, ne s'est arrêté ni au Rio Farfan ni même au Rio Grande, et s'est étendu jusque dans l'intérieur de Panama à la *Playa Prieta*, elle serait de 75,400 mètres (dix-neuf lieues de poste), et déduction faite de la navigation dans le lit du Chagres, de 54 kilomètres et demi, dont 28 sur le versant de la mer du Sud, et 26 et demi sur celui de l'Atlantique. Ce serait l'un des canaux les plus courts du monde. Il serait plus curieux encore par l'absence des écluses, car il ne lui en faudrait aucune, si ce n'est à chaque extrémité pour corriger l'effet des

marées en retenant au moyen des portes, dont toute écluse est munie, les eaux à un niveau fixe dans le canal pendant le flux et le reflux.

Tels sont les résultats soumis au gouvernement français par MM. Salomon au nom de la compagnie franco-grenadine. Je ne dirai pas qu'ils sont surprenans; ce ne serait point assez : ils tiennent du merveilleux. Ils sont incroyables, tant c'est de l'imprévu, de l'inoui, tant c'est au-delà de ce qu'on pouvait espérer. Cependant il est impossible d'admettre que MM. Salomon soient, pour nous servir d'une vieille formule usitée dans les traités de philosophie, ou trompés ou trompeurs. Trompeurs, comment le seraient-ils? Ils ont sollicité du gouvernement qu'il fît vérifier leurs indications par un ingénieur de son choix. Trompés, c'est aussi malaisé à penser : ils se portent forts pour leur ingénieur, et celui-ci a répété ses opérations et les a contrôlées les unes par les autres. Au reste, M. Morel se serait trompé non pas d'un mètre, ce qui, eu égard à la précision avec laquelle on sait faire les nivellemens aujourd'hui, serait considérable, mais de 10 et de 20 sur l'élévation du point de partage, qu'on serait autorisé à considérer l'œuvre comme très facile encore.

Si ces renseignemens se vérifient, comme il faut le croire, ce sera un sujet d'éternels reproches à adresser aux anciens gouvernans de l'Espagne de n'avoir pas fait explorer minutieusement l'isthme, et de n'y avoir pas ensuite fait une trouée d'océan à océan. Les nivellemens ne sont pas très aisés dans ces régions tropicales, là particulièrement où il y a de l'eau. Ce n'est pas seulement qu'alors le pays est insalubre, et que les insectes dévorans sont multipliés dans l'atmosphère au point de l'épaissir. C'est plus encore qu'alors la végétation acquiert une force extraordinaire et une densité dont, en Europe, nous ne pouvons avoir l'idée. Ce sont des fourrés où il faut une force armée pour se frayer un étroit passage, et qui se ferment sur les pas de ceux qui viennent de les ouvrir. Je me souviens d'un conte de fée où figurait un personnage doué d'une ouïe si fine, qu'il *entendait* l'herbe croître. Cette hyperbole est bonne à citer pour faire comprendre la rapidité et la vivacité avec laquelle les arbres et les lianes poussent et s'entrelacent, sous le soleil des tropiques, dans les terres basses où l'eau abonde. Mais rien ne peut excuser le gouvernement espagnol de n'avoir pas découvert et utilisé dans l'intérêt général des relations humaines cette extraordinaire vallée, si elle existe bien réellement, et il nous paraît impossible d'en douter. Il disposait d'hommes héroïques qui traversaient la chaîne des Andes à la plus grande élévation, au milieu des neiges, sans vivres, presque sans vê-

tement, malgré les précipices affreux et les bêtes féroces, malgré les flèches empoisonnées des Indiens, les angoisses de la faim et la rudesse indomptable du climat dans les cols de la chaîne des Andes. A trois siècles tout juste en arrière de nous, il n'avait pas à appeler et à exciter les hommes entreprenans; il n'avait qu'à les laisser faire. Quel fléau n'a pas été Philippe II, et quelle malédiction n'a pas méritée sa mémoire!

Qu'on me permette une autre réflexion : nul moins que moi n'est porté à déprécier le temps présent. Le genre humain, en ce siècle, se montre grand par l'audace et l'étendue de ses entreprises sur la nature qui l'entoure, sur la planète qui lui a été donnée pour demeure. Il est vraiment doué d'une puissance de mise en œuvre qui excite mon admiration et mon respect. Une circonstance pourtant me frappe et humilie ma vanité d'enfant du XIX[e] siècle. Ce canal de l'isthme, au tracé duquel nous venons enfin d'arriver, les *conquistadores* espagnols en avaient eu la révélation et en avaient conçu le dessein. En 1528, quinze ans seulement après que l'existence de la mer du Sud avait été constatée *de visu*, un canal avait été proposé précisément par ce même tracé, du Rio de Chagres, du Rio Trinidad, et du Caïmito ou du Rio Grande; mais on n'y avait plus songé depuis. Quelque endormeur de la civilisation avait sans doute dit à Madrid que c'était difficile, impraticable, ou, qui sait? funeste au maintien de la puissance espagnole; chacun l'avait répété; il y avait eu chose jugée. Et voilà que cette même idée reparaît de nos jours comme une nouveauté, pour recevoir, je l'espère, la sanction de la pratique. La civilisation est comme un trésor que les nations successivement portent en avant de station en station, en y ajoutant sans cesse des richesses nouvelles tirées du fonds de leur génie, et que quelquefois il faut sauver à la hâte, comme le pieux Énée emportait ses pénates du sac de Troie. Mais le faix est lourd : il faut, pour le mouvoir, de robustes épaules sous lesquelles s'agite un grand cœur. A certains instans, des peuples noblement inspirés ou poussés par le flot du genre humain tout entier le déplacent et le portent en un clin d'œil bien au-delà des limites aperçues par leurs devanciers. D'un bond, l'on croirait qu'ils vont franchir l'espace qui nous sépare du but définitif; lorsque tout à coup, par l'épuisement de leurs forces, ou à la suite de quelques grandes fautes qui les troublent, ou par l'effet d'un vice dans leur tempérament, ou bien par l'égoïsme et l'ineptie de leurs chefs, on les voit chanceler dans leur marche, et le rôle sublime de cory-

phées du genre humain passe à d'autres. Cette substitution est toujours violente, et dans le choc il s'égare plus que des parcelles du précieux dépôt. Plus tard, on retrouve ces riches joyaux abandonnés sur le bord du chemin, et presque toujours quelque tradition des anciens temps qui s'est religieusement transmise dans l'ombre a aidé à cette seconde découverte. En ajoutant ces nouveaux fleurons à la couronne de l'humanité, on est trop enclin à oublier que ce qu'on lui donne n'est que la dépouille d'un siècle antérieur, et on s'affranchit de la reconnaissance qu'on doit à de grands esprits et à des cœurs bienfaisans auxquels pourtant cette récompense est bien méritée; car l'injustice des contemporains et l'amertume de la vie semblent, par une loi fatale, former le patrimoine des hommes en qui la Providence a mis le feu sacré de l'invention. Le vautour de Prométhée n'est point une fable; c'est une histoire véritable de tous les jours.

Pour une communication océanique, avons-nous dit, de bons débouchés en mer aux deux extrémités ne sont pas moins indispensables que de favorables conditions topographiques et hydrauliques, telles qu'une faible épaisseur de terre ferme à trancher, l'absence des montagnes et un approvisionnement d'eau suffisant pour alimenter une belle ligne de grande navigation. Tant que, sous ce rapport maritime, l'isthme entre Chagres et Panama ne nous aura pas donné satisfaction, les avantages extraordinaires qu'il présente pour le creusement d'un canal large et profond seront encore comme non avenus. Or donc, y a-t-il à Panama et à Chagres un bon port, aisé à rendre accessible pour les navires arrivant de l'intérieur par le canal, tout comme pour ceux venant de la pleine mer?

Le port de Chagres est formé par la rivière de ce nom. Sur la barre de la rivière, suivant le capitaine Garnier, commandant le brick *le Laurier*, de la marine française, on trouve encore une profondeur d'eau de 4 mètres et demi, et, d'après ce même officier, dans des circonstances favorables, un navire calant 4 mètres peut y entrer. Quand le vent est fort, la barre est presque infranchissable. On va alors dans la baie de Limon, qui est à 6 ou 7 kilomètres à l'est de Chagres (M. Lloyd estime cette distance à 4,800 mètres seulement).

La barre offre sous le sable un rocher calcaire tendre qui, se redressant au milieu, partage la rivière en un double chenal. Il serait possible d'accroître la profondeur de l'eau sur la barre partout où le rocher se présente sous une faible épaisseur de sable ou de vase, en y faisant jouer la mine; mais on a la ressource de substituer à l'entrée de la rivière Chagres la baie de Limon, où les vaisseaux de ligne

eux-mêmes peuvent mouiller, et qui n'est séparée de la rivière Chagres que par une plage sablonneuse tout unie, dans laquelle il serait aisé de creuser un canal. Il faudrait cependant une jetée dans la baie pour défendre les navires des vents du nord. Ce serait alors un des ports les plus sûrs et les plus spacieux.

Une fois dans le Chagres, les navires ont, sous le fort San-Lorenzo, un mouillage de 5 mètres et demi à 7 mètres 32 centimètres; puis, dans le chenal, au moins jusqu'au Trinidad, ils trouvent une profondeur à peu près égale (1). Du côté de la pleine mer, l'eau va en s'approfondissant fort vite à partir de la barre. A 1,800 mètres de là, il y a 17 mètres d'eau.

On serait donc servi à souhait du côté de l'Atlantique. Sur le versant du Pacifique, le port qui s'indique naturellement est celui de Panama, qu'on pourrait, avec plus de raison, qualifier de rade ou même de golfe, car c'est un espace ouvert parsemé de jolies îles. Nulle part les bâtimens n'y peuvent atterrir. La plage plonge doucement sous l'eau, et ce n'est guère qu'à 2,000 mètres de terre que l'on trouve, à marée basse, 6 mètres d'eau. Les navires, pour être très bien abrités, vont se ranger sous un groupe de trois îles qui sont à 3,500 mètres au sud de la ville, en face de l'embouchure du Rio Grande, et que l'on nomme Llenao, Perico et Flamingo. De là les cargaisons s'envoient en ville sur des pirogues (2).

Le Rio Grande, par lequel le canal déboucherait dans l'Océan Pacifique, présente à sa barre fort peu d'eau. A marée basse, c'est d'un mètre à deux, et de même ce n'est qu'à une certaine distance en mer qu'on trouve sur cette plage un mouillage dont puisse s'accommoder une corvette de guerre ou un paquebot transatlantique sur le modèle actuellement en construction; mais, tout le long de cette côte, existe sous la vase, à peu de profondeur, un calcaire madréporique, corail grossier qui se prêterait facilement à un creusement sous-marin. Le groupe des trois îles contre lesquelles se tiennent de préférence les navires étant vis-à-vis de l'embouchure du Rio Grande, on pourrait, moyennant des travaux hydrauliques qui pourtant seraient considérables, établir entre ces îles et l'emplace-

(1) Rapport du commandant Garnier, du brick *le Laurier*, au contre-amiral Arnoux, page 36 d'une publication faite en 1843 par MM. Salomon, à Londres.

(2) L'expédition de *la Danaïde*, commandée par M. Joseph de Rosamel, a dressé de la côte de Panama une excellente carte, dont la gravure s'achève en ce moment au dépôt de la marine, et à laquelle nous empruntons les renseignemens cités ici. Cette carte est due particulièrement à M. Fisquet, enseigne de vaisseau.

ment actuel de la barre un bon port, d'un accès facile et du côté de la terre et du côté de la mer.

Je ne crois pas inutile de dire ici que peut-être y aurait-il plus d'avantage à diriger le canal par le Rio Farfan, affluent du Rio Grande, que par le Rio Grande lui-même. Pareillement il y aurait lieu d'étudier si, du côté de la baie de Chorrera, il ne serait pas plus aisé qu'à Panama même de ménager un mouillage commode, profond et sûr, bien accessible des deux côtés, et si par conséquent ce ne serait point là que devrait aboutir le canal en suivant le Caïmito.

Autant que l'on peut en juger avec les renseignemens insuffisans auxquels on est réduit encore en Europe sur cette entreprise, la dépense requise pour établir des ports irréprochables à chacune des extrémités du canal serait supérieure à celle du canal lui-même.

V. — *Isthme de Darien.* — D'après ce qui précède, on doit croire qu'il y a très peu de chances de trouver ailleurs un tracé plus avantageux que celui du lac de Nicaragua, et surtout de l'isthme de Panama proprement dit. Cependant nous avons encore à examiner un autre passage, celui de l'isthme de Darien, sur lequel un moment on s'était bercé des plus belles espérances. L'isthme de Darien est bordé du côté de l'Atlantique par le golfe de Darien (1). Il présente certainement une dépression extraordinaire du sol. Sur son flanc méridional, les montagnes se dressant subitement à une hauteur prodigieuse, les Andes majestueuses de l'Amérique du Sud apparaissent inopinément dans toute leur splendeur et déploient leurs escarpemens sans pareils. Dans le voisinage immédiat des abruptes Cordillères de Quindiù et du Choco, où le voyageur ne peut même plus se fier au pied pourtant si sûr des mules, et où l'homme qui n'a pas la force de grimper est réduit à se faire porter sur les épaules de l'homme; à côté de cimes couvertes de neiges au moins une grande partie de l'année, ce qui, sous l'équateur, suppose une hauteur extrême, on voit les montagnes s'effacer tout à coup, et une vallée transversale s'ouvrir d'océan à océan. Un beau fleuve, le Rio Atrato, qui coule droit du midi au nord et se jette dans le golfe de Darien, à peu près au milieu de l'espace compris entre Porto-Belo et Carthagène, et qui est navigable sur une grande étendue, passe fort près d'autres cours d'eau qui sont tributaires de l'Océan Paci-

(1) On a même compris sous ce nom pendant long-temps tout le fer à cheval de l'isthme de Panama proprement dit.

fique. L'un de ses affluens, le Naipipi, qui est navigable pour des canots, se rapproche beaucoup du port de Cupica, situé sur le Pacifique, entre le cap Corrientes et le cap San Miguel. Il n'y a que cinq à six lieues (24 à 28 kilomètres) de Cupica à l'embarcadère du Naipipi, et on avait assuré à M. de Humboldt que cet intervalle était occupé par un espace tout-à-fait aplani. A la fin du siècle dernier, des projets avaient été présentés au gouvernement espagnol, afin de diriger par là le commerce entre les deux océans. Cupica devait devenir, disait-on, une nouvelle Suez; mais un officier anglais, le capitaine Cochrane, qui descendit l'Atrato en 1824, donne des renseignemens en contradiction avec ceux auxquels M. de Humboldt avait ajouté foi. Il en résulterait que l'établissement d'un canal entre l'Atrato et Cupica par la vallée du Naipipi est impossible (1).

Mais, plus haut, près de Novità, l'Atrato est aisé à mettre en rapport avec le San-Juan, qui se jette dans l'Océan Pacifique et qui est navigable. M. Cochrane, qui a visité les lieux avec soin (*particularly inspected*), dit-il, estime à 360 mètres environ la distance qui sépare le San-Juan, ou plutôt la Tamina, son tributaire, de la Raspadura, affluent de l'Atrato. Les deux cours d'eau, ainsi voisins, portent canot l'un et l'autre. Pour les faire communiquer, il faudrait une tranchée presque entièrement dans le roc, d'environ 20 mètres de profondeur (2). Les deux océans seraient ainsi joints l'un à l'autre. Par le Naipipi, l'Atrato et un canal entre le Naipipi et Cupica, en le supposant praticable, la distance d'un océan à l'autre serait d'environ

(1) Voici le passage du capitaine Cochrane : « Le Naipipi est en partie navigable, mais c'est une navigation très dangereuse. Le commerce ne saurait y recourir. Quant à construire un canal ou un chemin de fer, c'est impossible, du moins c'est ce qui résulte des renseignemens que me donna, à Citerà, un officier colombien, le major Alvarès, qui venait par là de Panama. Il me dit qu'il avait trouvé le Naipipi sans profondeur, d'un courant rapide, et hérissé de rochers; que, du Naipipi à Cupica, on avait à franchir trois rangées de collines (*three sets of hills*), et qu'il ne voyait pas comment on pourrait opérer une jonction du Naipipi au Grand-Océan. De toutes les observations qu'il m'a été possible de recueillir à ce sujet, je tire la conséquence que le baron de Humboldt (qui n'a pas été sur les lieux) aura été mal informé à l'égard de cette communication avec l'Océan. » (*Journal of a residence and travels in Columbia, during the years* 1823 *and* 1824, par le capitaine Ch. Stuart Cochrane, vol. II, p. 449.)

(2) On avait même dit à M. de Humboldt, qui n'avait pas été sur les lieux, que cette jonction avait été opérée par les soins d'un moine industrieux, curé de Novita, et que par ce canal des canots chargés de cacao étaient venus d'une mer à l'autre. Probablement ce récit se fonde sur quelques travaux d'amélioration qui auront été opérés dans le lit de la Raspadura.

250 kilomètres; par le Rio San-Juan, le vallon de la Raspadura et l'Atrato, ce serait un trajet de 4 à 500 kilomètres. A peu de frais, on établirait une voie de communication praticable pour des barques légères pendant une partie de l'année seulement, par l'une au moins de ces deux directions, par la plus longue; mais si l'on voulait une communication permanente pour des navires de mer, ce serait un travail de titans, car il faudrait alors creuser de main d'homme, sur la majeure partie de cette distance, un immense fossé et le garnir de grandes écluses.

Ainsi nous arrivons à cette conclusion, que, sur beaucoup de points, il est possible d'opérer entre les deux océans des jonctions d'utilité locale que les pouvoirs publics des différens états entre lesquels l'isthme est partagé ne sauraient trop encourager; mais les communications qui pourraient exercer de l'influence sur le commerce général du monde et abréger la navigation entre les deux continens, ou d'un revers à l'autre de l'Amérique, sont très peu nombreuses. A moins d'une découverte imprévue du côté de la baie de Mandinga, deux seulement peuvent être proposées, celle du lac Nicaragua et celle de Chagres à Panama; encore la première est-elle soumise à des obstacles, à des inconvéniens, à des dangers desquels on ne s'affranchirait pas facilement, et dont quelques-uns même sont de telle nature, qu'il faudrait absolument se résigner à les subir en tâchant de s'en accommoder comme de servitudes naturelles. C'est donc à Panama véritablement qu'on est réduit. Là seulement on peut espérer, sans une dépense extrême, une communication accessible aux plus forts navires, et aujourd'hui on semble autorisé à y compter.

Il est un projet de canal auquel on ne peut s'empêcher de comparer celui de l'isthme américain. Je veux parler du percement de l'isthme de Suez. Ces deux isthmes sont associés dans tous les esprits; il n'est pas une intelligence où Suez ne rime à Panama.

L'isthme de Suez se présente au premier abord sous l'aspect le plus avantageux pour le creusement d'un canal. C'est un sol bas que les eaux n'ont encore qu'à demi abandonné. Il est impossible à l'observateur de ne pas demeurer convaincu qu'autrefois la mer passait par là, et que l'Afrique, complètement détachée de l'Asie, fut longtemps une île; car, lorsque de Suez on se dirige sur Thyneh, qui est à côté des ruines de Péluse, sur l'autre revers de l'isthme, baigné par la Méditerranée, on rencontre d'abord un bassin allongé, si creux, que le fond en est à 16 mètres au-dessous de la basse-mer à

Suez: c'est celui des *Lacs Amers* de Pline, que les Arabes ont appelés la *Mer du Crocodile*. Il n'a pas moins de 40 kilomètres, et il se développe exactement dans la direction de Suez à Péluse : à peu de distance de là se montre, toujours dirigé de même, le lac Temsah; puis ce sont des lagunes qui communiquent enfin avec la vaste nappe du lac Menzaleh, limite occidentale de la plaine de Péluse. Ainsi, quand on traverse l'isthme de part en part, on a sans cesse à ses côtés, presque sans solution de continuité, des lagunes et des lacs, et jamais devant soi un pli de terrain. Le nivellement de M. Lepère a indiqué pour les points les plus élevés des hauteurs de 5 mètres, 6 mètres, 7 mètres et demi, et une seule fois de 10 mètres 62 centimètres au-dessus de la basse Méditerranée. Or, le Nil au Caire, pendant les crues, est au moins à 12 mètres au-dessus de cette même mer.

Par son rétrécissement, l'isthme semble non moins favorable à l'établissement d'un canal. Il n'y a, en effet, que 120 kilomètres de Suez à la plage de Faramah, sur laquelle est Thyneh; et si l'on tient compte de ce que le flot s'étend sur un espace de 5 kilomètres au nord de Suez à la marée haute, le minimum de la distance qui constitue vraiment l'isthme est réduit à 115 kilomètres. Ce serait moins encore, si du côté de la Méditerranée on considérait comme une dépendance de la Méditerranée le lac Menzaleh, qui en effet communique avec elle.

L'inégalité de niveau d'une mer à l'autre, qui se présente déjà à l'isthme de Panama, se reproduit ici bien plus marquée. Les nivellemens de M. Lepère, lors de l'expédition française en Égypte, ont montré que la basse mer de vive eau (1) dans la mer Rouge à Suez est de 8 mètres 12 centimètres au-dessus de la basse Méditerranée à Thyneh. La marée de vive eau à Thyneh est de 35 centimètres seulement; à Suez, elle est de 1 mètre 89 centimètres : de sorte que la différence extrême entre les deux mers est de 9 mètres 90 centimètres. C'est, à quelques centimètres près, l'élévation maximum du continent américain au-dessus des flots, dans l'isthme de Panama sur la ligne suivie par M. Morel.

De cette élévation relative de la mer Rouge et de la dépression générale du sol de l'isthme, il suit qu'un canal, même sur de belles dimensions, de la mer Rouge à la Méditerranée, serait aisé à creuser

(1) Les marées de *vive eau* sont celles qui ont lieu après la pleine ou la nouvelle lune; ce sont les plus grandes. Les marées qui ont lieu aux deux autres quartiers de la lune sont les plus faibles.

et à approvisionner. Il s'alimenterait de la mer Rouge elle-même, dont, à marée haute, les eaux seraient recueillies dans les *Lacs Amers*, convertis en réservoirs. L'entretien et le curage exigeraient des soins; mais on y subviendrait sans une peine extraordinaire. Le plus grand embarras serait de trouver un bon port pour déboucher dans la Méditerranée. En cela, le problème est infiniment plus difficile que du temps des anciens, non-seulement parce que les navires modernes tirent plus d'eau que ceux des Phéniciens, des Grecs et des Romains, ou que les galères du moyen-âge, mais surtout parce que la côte s'atterrit sans cesse à l'est du Nil par l'effet des sables que charrient les courans, et par les troubles du fleuve lui-même qui viennent s'y déposer.

Le canal de l'isthme de Suez n'est pas seulement un projet; il a existé. L'histoire le dit, et les voyageurs en reconnaissent facilement les vestiges. Strabon semble l'attribuer au grand Sésostris; Hérodote et Diodore de Sicile en font honneur à Néchos, fils de Psammetique. Darius, roi de Perse, le fit continuer, et il paraît l'avoir achevé, quoiqu'on en ait revendiqué le mérite pour le deuxième des Ptolémées, qui probablement se borna à le restaurer. Mais il ne coupait pas l'isthme précisément et ne mettait pas Suez en communication avec Péluse, soit que les rois d'Égypte redoutassent l'encombrement du canal par les sables mobiles qu'on rencontre dans le désert, soit qu'ils ne voulussent pas déboucher dans la Méditerranée, qualifiée chez eux de mer orageuse, soit par suite de la politique d'isolement qu'ils avaient adoptée vis-à-vis des autres peuples, soit enfin qu'un canal de Suez à Péluse leur parût une communication extra-égyptienne, et en effet elle se fût développée en dehors de l'Égypte proprement dite, et n'eût été d'aucun service aux populations de la vallée du Nil. Le *Canal des Rois*, c'était son nom, unissait Suez à la branche pélusiaque du Nil, presque comblée aujourd'hui; le point de jonction était à Bubaste, à une certaine distance au-dessous de l'emplacement actuel du Caire. Il avait de grandes dimensions. Sa largeur était de 33 à 50 mètres; sa profondeur d'au moins 5 mètres; Pline dit le double. Il s'alimentait du Nil, qui, pendant les crues, est plus élevé non-seulement que la mer Rouge, mais que tout le pays adjacent. De Bubaste sur la branche pélusiaque, il s'étendait droit à l'est dans une grande vallée qu'on appelle l'Ouady, se détournait ensuite vers le midi pour rejoindre une grande dépression occupée par les *Lacs Amers*, d'où par une coupure de 22,000 mètres on gagnait le port de Suez. Sa longueur totale était d'environ 165 kilomètres.

Lors du grand repos que semble faire la civilisation pendant le calme majestueux dont jouissait l'empire romain au IIe siècle, le canal fut rétabli; le bras artificiel du Nil qui lui amena alors des eaux fut nommé le fleuve Trajan par l'empereur Adrien, en mémoire de son père adoptif.

Comblé de nouveau par les sables dont l'action dévastatrice s'aidait de celle des Arabes nomades, intéressés à être, avec leurs chameaux, les rouliers du désert, le canal fut réparé encore une fois par les Sarrasins. Ce fut par la volonté d'Omar, le même qu'on dépeint si farouche, et auquel la déesse aux cent voix, en cela au surplus convaincue de mensonge, a attribué l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. Amrou venait de conquérir l'Égypte; Omar lui ordonna de rétablir les communications entre la vallée du Nil et la Mecque, dans l'intérêt de la ville sainte. On modifia cependant le canal en changeant encore une fois la prise d'eau, déjà déplacée par les Romains, et en la portant au sein du Caire, afin d'avoir plus de courant. Après les travaux d'Amrou, le canal porta le nom du prince des croyans.

Il semblait être dans sa destinée que tous les conquérans de l'Égypte se proposassent d'y attacher leur nom. Quand les Français, conduits par Bonaparte, furent les maîtres de l'Égypte, le général en chef voulut le rétablissement de cet antique ouvrage. Il y mettait tant de prix, qu'il en commença la reconnaissance en personne. Il alla jusqu'à Suez, parcourut les environs de cette ville, et, dans cette excursion, il fut exposé aux plus grands périls. Sa présence d'esprit seule le sauva d'une mort pareille à celle du Pharaon acharné à la poursuite du peuple hébreu.

Les ordres du vainqueur des Pyramides furent ponctuellement exécutés par M. Lepère, ingénieur des ponts-et-chaussées, et c'est de son important travail que j'extrais les renseignemens qu'on va lire.

Le canal, tel que M. Lepère l'a proposé, suivrait à peu près la ligne du *Canal des Rois*. Il aurait 153 kilomètres et demi, partagés en quatre *biefs;* les *Lacs Amers* en feraient partie intégrante. Il emprunterait ses eaux au Nil : pendant les crues qui donnent l'abondance, le niveau du Nil est à 4 mètres 74 centimètres au-dessus de la basse mer à Suez; mais à l'étiage, quand il est réduit à sa dernière limite, il est au contraire au-dessous de la mer Rouge de 4 mètres 62 centimètres : ainsi, dans la saison des hautes eaux seulement, le canal serait praticable. Pendant quatre à cinq mois, chaque année, la navigation serait interrompue. Ce serait un inconvénient

extrême. Nous ne sommes plus aux jours où l'on se contentait de communications intermittentes. Le temps est passé où, par exemple, les galions d'Espagne pouvaient n'aller à Porto-Belo que de trois en trois ans, sans que personne réclamât. En cela comme en autre chose, les hommes veulent aujourd'hui être en permanence les rois de la création.

Comment faire cependant pour avoir une navigation du Nil à Suez toute l'année? Il faudrait, vers le milieu du canal, un bassin plus spacieux que le lac Mœris et aux bords élevés, qui se remplirait pendant les crues, lorsque le fleuve serait à sa plus grande hauteur; le canal amènerait lui-même les eaux nourricières du fleuve à ce réservoir, qui les lui restituerait peu à peu en les faisant durer autant que possible. Le réservoir devrait avoir une grande contenance, et ici ce ne serait possible qu'avec une grande superficie; mais, à cause de la rapidité de l'évaporation dans ces chaudes contrées, sous l'influence des vents secs du désert, on perdrait une forte proportion de l'eau ainsi mise en réserve. Ce serait un ouvrage sur l'échelle de ce que faisaient jadis les rois d'Égypte. Pour la portion du canal attenante à la mer Rouge, on recourrait naturellement aux eaux de cette mer. Il y aurait lieu de voir si, pour le reste, on ne suppléerait pas partiellement à la ressource d'un réservoir par des machines qui puiseraient de l'eau dans le Nil et l'élèveraient à la hauteur nécessaire; on a déjà recours à ce procédé sur plusieurs canaux. Avec la condition d'une navigation non interrompue pendant toute l'année, le canal du Nil à Suez devient, on le voit, fort difficile. Cependant qui pourrait dire que la civilisation moderne soit forcée de reculer devant des entreprises semblables à ce que, dans la limite de ses besoins, savait accomplir la civilisation antique? Le progrès même dans l'art des constructions n'est-il donc qu'un vain mot?

Une fois parvenu de Suez au Nil, on ne serait encore qu'à moitié chemin de la Méditerranée. Le fleuve, il est vrai, descend dans cette mer; malheureusement dans les basses eaux il ne laisse plus passer que de petites barques, et ses deux bras principaux, celui de Rosette et celui de Damiette, communiquent avec la mer par des passes étroites et périlleuses où ne pourrait se hasarder aucun navire d'un tirant d'eau même médiocre (1). Ce fut ce qui donna

(1) Le *Boghaz* (c'est ainsi qu'on nomme chacune de ces passes) de Damiette est le meilleur des deux; mais on n'y trouve qu'une profondeur assez constante d'ailleurs de 2 1/3 mètres à 2 1/2 mètres quand le fleuve est bas, de 3 1/4 mètres pendant

naissance à Alexandrie. Alexandre, qui était non-seulement un grand capitaine, mais aussi un grand esprit et un grand roi, conçut le dessein de nouer des rapports réguliers entre la Grèce et les Indes. Deux lignes s'offraient à lui, celle du golfe Persique et celle du golfe Arabique ou mer Rouge. Il ne choisit pas : il les prit toutes deux. Son ambition était infinie; mais ses facultés étaient prodigieuses : son pouvoir sur les hommes et sur la nature n'avait pas de bornes. Il n'y avait que lui-même auquel il ne sût pas toujours commander. Pour développer le commerce entre l'Orient et l'Occident (la Grèce était de l'Occident alors), il fonda Alexandrie en un point du désert où se trouvait, par exception, un bon port. Ce fut une des conceptions les plus intelligentes et les plus hardies de cette tête audacieuse, une des plus heureuses entreprises de cet homme auquel tout réussit.

Les navires venant de Suez par le canal devraient se diriger sur Alexandrie, parce qu'il n'y aurait pas pour eux d'autre moyen d'entrer en mer. Comment atteindre ce port pendant la longue saison, où le Nil n'est plus accessible qu'à de petites canges tirant d'un mètre d'eau à un mètre et demi? A cet effet, de vastes travaux seraient indispensables. Il faudrait évidemment, 1° améliorer la navigation d'une partie du fleuve dans son lit, à partir du débouché du canal de Suez, en y relevant le niveau de l'eau par des barrages de retenue; 2° sur le reste de l'espace qu'on aurait à suivre, creuser un canal latéral; 3° unir Alexandrie au Nil par un canal. Cette dernière partie de l'œuvre est accomplie, mais imparfaitement, par le canal d'environ 94 kilomètres qu'a restauré le vice-roi Méhémet-Ali. La portion du fleuve à améliorer par des barrages ou à remplacer par un canal latéral serait d'environ 180 kilomètres; ce serait donc une étendue totale de 274 kilomètres, sur laquelle d'importans travaux seraient indispensables. Avec le canal de Suez au Nil, la distance totale entre Suez et Alexandrie serait de 427 kilomètres environ. C'est bien long et ce serait bien cher.

Aussi y a-t-il lieu de se demander si un canal direct de Suez à la Méditerranée ne serait pas préférable. Le trajet en ligne droite est d'un peu plus de 100 kilomètres. La ligne qu'a nivelée M. Lepère aurait environ 150 kilomètres; mais sur cet espace sont compris les *Lacs Amers* pour 40 kilomètres. Sur presque toute la distance, le lit

les crues. Le Boghaz de Rosette n'a dans les mêmes circonstances que de 1 1/3 mètre à 1 1/2 mètre, et de 2 1/3 mètres à 2 1/2 mètres. Ce sont d'ailleurs des passages mal abrités pendant l'hiver.

du canal semble avoir été préparé par la nature. « Nous croyons, dit M. Lepère, qu'il n'y aurait que quelques parties de digues à construire jusqu'au Ras-el-Moyeh (c'est-à-dire sur la meilleure partie du parcours). Le désert s'élevant de toutes parts au-dessus de ce bas-fond, la navigation pourrait y être constante, et il serait facile d'y entretenir une profondeur plus considérable que sur le canal de Suez au Caire. » S'il était possible de créer un port auprès de l'ancienne Péluse, ce parti serait assurément le meilleur. Là gît la principale difficulté de la jonction des deux mers par l'isthme de Suez. M. Lepère pensait que, ce port une fois creusé sur le bord de la Méditerranée, on pourrait y opérer ce qu'on nomme des *chasses*, à l'aide des eaux de l'autre mer, qu'on ramasserait dans des bassins spacieux dont les *Lacs Amers* tiendraient lieu, et qu'on lâcherait ensuite de manière à nettoyer le chenal et à entraîner les sables que les courans auraient pu amener dans le port. Mais ces chasses n'auraient d'effet qu'autant qu'on aurait uni le canal au Nil, et qu'on y jetterait pendant les crues les eaux du fleuve. Le niveau du Nil étant fort élevé alors, les chasses auraient un courant d'une grande vivacité. L'illustre Prony, qui a rendu compte officiellement du travail de M. Lepère, ne considérait pas le port comme impossible moyennant cette dernière précaution. C'est donc à examiner.

Il ne me paraît pas qu'il y ait d'autre moyen de percer l'isthme de Suez, dans l'intérêt du commerce général du monde, que de pratiquer un canal direct de Suez à la Méditerranée.

Jusqu'à ce que cet ouvrage ait été accompli, les marchandises iront d'Europe aux Grandes-Indes et en Chine sur des navires doublant le cap de Bonne-Espérance. Suez ne sera un point de passage que pour les voyageurs et les dépêches qui franchiront chacune des deux mers sur les ailes de la vapeur. En ce moment, on a quelquefois des nouvelles de Bombay à Paris en trente-un jours, malgré le temps perdu pour prendre du charbon à Aden et pour traverser l'isthme. Trente-un jours! et les anciens en mettaient quarante pour parcourir la mer Rouge toute seule. Des améliorations nouvelles se préparent, et l'agent anglais qui a organisé ce service pour le compte de l'Angleterre, M. Waghorn, espère réduire le trajet à vingt-sept jours de Bombay à Londres. En 1774, les Anglais, pour la première fois, commencèrent à se servir de l'isthme de Suez pour le transport des dépêches des Indes. On put alors avoir des lettres de quatre-vingt-dix jours de date, et quand c'était de quatre-vingts jours on criait au miracle.

M. Lepère, comparant la navigation de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance avec celle par la Méditerranée, l'Égypte et la mer Rouge, a trouvé que la différence de trajet serait de 26,100 kilomètres à 13,300, de près de moitié. Il estimait que, si l'on coupait l'isthme de part en part de Suez à Thyneh, la traversée pourrait être réduite de cinq mois à trois. L'art de la navigation s'est perfectionné depuis lors, mais dans les deux directions également le voyage en serait abrégé (1), et le rapport des durées des traversées resterait le même.

Concluons au sujet de l'isthme de Panama. Le problème de la jonction des deux océans par un canal maritime se présente aujourd'hui à Panama dans des termes tels que, si la scène se passait en Europe, le dénouement serait plus facile, du moins en ce qui concerne le creusement proprement dit du canal, que ne l'a été la réunion de l'Atlantique à la mer du Nord par le canal Calédonien, ou celle d'Amsterdam au mouillage du Helder par le canal du Nord. Ce ne serait qu'un jeu pour des gouvernemens tels que le nôtre ou celui de la Grande-Bretagne. En effet, le développement de la ligne serait plus court que la ligne d'Amsterdam au Helder, dans le rapport de 54 1/2 à 81 ou de 1 à 1 1/2. A la vérité, il serait plus long de moitié que l'ensemble des coupures exécutées entre les lacs ou latéralement aux rivières sur le canal Calédonien; mais la pente à racheter par des écluses serait à peu près nulle, tout comme sur le canal du Nord (nous raisonnons toujours dans l'hypothèse de l'exactitude du plan de M. Morel), tandis que sur le canal Calédonien on a dû construire 23 écluses pour racheter une pente d'environ 100 pieds anglais (2) de chaque côté, sans compter quelques écluses régulatrices, c'est-à-dire servant par leurs portes à retenir les eaux pendant les crues des lacs ou des rivières.

Mais dans l'isthme de Panama il n'est pas aisé d'apprécier ce que coûterait un ouvrage semblable. La population y est clairsemée; elle est généralement peu amie du travail; elle n'en sent pas assez le besoin. Au sujet du nombre des ouvriers qu'on pourrait ramasser avec le concours actif du gouvernement grenadin, les renseignemens les plus contradictoires ont été produits. A qui croire? La présomption est cependant qu'il serait indispensable d'emmener d'Europe des maçons, des mineurs, des terrassiers même. Voulussent-ils travailler,

(1) M. Lepère supposait que le but du voyage serait Pondichery et que le point de départ serait Lorient, dans le cas du trajet par le Cap, et Marseille dans l'autre cas.

(2) Exactement 27 mètres 45 centimètres du côté de l'Atlantique, et 28 mètres 68 centimètres du côté de la mer du Nord.

les indigènes ne le savent pas. Ils n'ont jamais eu occasion de pratiquer ni même de voir de grands déblais et de grands remblais, ni à plus forte raison des excavations sous-marines.

D'un autre côté, c'est une responsabilité effrayante que d'enrôler des ouvriers européens afin de les conduire dans l'isthme. C'est en effet un climat dangereux pour qui n'y est pas né ou ne s'y est pas préparé, meurtrier pour qui s'expose à l'ardeur du soleil ou qui respire les miasmes qu'exhalent les marécages et même toute terre fraîchement remuée. On aurait à abriter les travailleurs, à les camper, à pourvoir à leur bien-être; il faudrait leur tracer les règles d'une bonne et sévère hygiène, et, ce qui est bien plus difficile, même en leur en fournissant tous les moyens, les leur faire observer malgré les tentations que la nature des tropiques sème sur les pas de l'homme. Pendant six mois de pluies, de mai en octobre, tout travail à ciel ouvert serait forcément suspendu. Que ferait-on alors des terrassiers? Comment les garantir du mal du pays et de toutes les plaies que l'oisiveté engendre?

Ce ne sont point des impossibilités que je signale, ce sont des difficultés, de celles que des hommes capables, d'une volonté forte et d'un esprit éclairé, savent lever. Loin de moi la prétention d'esquisser ici, même sommairement, le programme de ce qu'il y aurait à faire pour s'assurer le concours d'une grande quantité de bras dans l'isthme, pour empêcher que le canal des deux océans ne fût obtenu qu'au prix de milliers de victimes humaines. Il me semble, et je ne le dis que pour indiquer comment à mes yeux l'obstacle n'est point insurmontable, que des hommes disciplinés d'avance, dressés à la règle militaire, habitués à se suffire dans les cas imprévus, tels enfin que nos admirables soldats du génie, pourraient, transportés en corps sous la conduite de leurs braves et savans officiers, en qui ils ont toute confiance, entreprendre l'œuvre avec chance de succès, et aborder, sans crainte d'être terrassés par elle, la nature des régions équinoxiales, quelque rude jouteuse qu'elle soit, quelque séduction qu'elle sache employer pour énerver celui qui tente de résister à ses caresses perfides. Et c'est probablement à une détermination semblable qu'il faudrait en venir. Rien de plus simple, au surplus, si les gouvernemens des deux peuples de l'Europe occidentale, qui sont les deux premières puissances maritimes du monde, jugeaient à propos de se concerter pour l'accomplissement de ce noble dessein.

On trouverait le gouvernement de la Nouvelle-Grenade animé des

dispositions les meilleures, pourvu qu'il ne vît aucun péril pour ses droits de souveraineté, dont il est justement jaloux. C'est un gouvernement éclairé : il sent quel prix l'ouverture du canal de Panama donnerait à une grande portion du territoire de la république. Il n'a cessé d'appeler l'industrie européenne à s'en charger; il a accueilli à bras ouverts tous les prétendans qui se sont présentés, en mettant à leurs pieds, on peut le dire, les conditions les plus brillantes. Je ne parle que de la Nouvelle-Grenade, parce que nul tracé n'est désormais comparable à celui de Panama. D'ailleurs l'Amérique centrale est maintenant dans une telle situation, qu'il serait impossible de traiter avec elle. Après l'indépendance, le gouvernement s'y montra empressé à favoriser l'ouverture de l'isthme par le lac de Nicaragua. On se souvient qu'en 1825 une compagnie s'étant présentée avec le roi des Pays-Bas à sa tête, la concession lui avait été accordée. Les mesures se prenaient pour commencer les travaux, quand la révolution belge éclata, et le roi Guillaume fut contraint d'abandonner ses projets sur le fleuve San-Juan de Nicaragua et ses conventions avec le congrès de l'Amérique centrale, pour s'occuper des bouches de l'Escaut et s'entendre avec la conférence de Londres. Aujourd'hui l'esprit de l'Europe a cessé d'animer ces états; il en a été banni. Les peaux-rouges y sont les maîtres, comme les noirs à Haïti, et des ténèbres semblables à celles qui couvrirent l'Europe après l'invasion des barbares semblent s'être répandues sur ces belles régions, dignes d'une domination meilleure.

Quant à la question de savoir si une compagnie pourrait accomplir l'œuvre par ses seules ressources, on ne pourrait la résoudre que moyennant une connaissance exacte du chiffre de la dépense, et l'on n'en a pas même une idée approximative. On doit croire pourtant que ce chiffre serait très élevé. Les travaux maritimes à opérer aux deux débouchés du canal dans la mer paraissent devoir être étendus. Les bénéfices, à la vérité, pourraient monter assez haut; on assure que déjà il entre dans le Grand-Océan ou il en sort, par le cap de Bonne-Espérance ou le cap Horn, plus de 2,500 grands navires, représentant ensemble plus d'un million de tonneaux. A dix francs de péage par tonneau, en supposant qu'on eût les deux tiers des navires, la recette brute serait de 6,667,000 francs, ce qui, sauf accidens, pourrait laisser 4 à 5 millions de profit net. Mais si les frais de premier établissement, y compris les travaux maritimes, allaient à cent millions, et il faut bien se tenir prêt à des dépenses de cet ordre, les actionnaires ne recueilleraient qu'un intérêt insuffisant. Dans

des affaires pareilles, il y a tant d'élémens problématiques ou incertains, tant de causes de mécomptes, que des capitalistes se décideraient difficilement à y aventurer leurs capitaux, le profit net parût-il devoir être beaucoup plus fort, à moins que de puissans gouvernemens, tels que ceux de France et d'Angleterre, ne leur apportassent leur garantie et leur concours.

Du reste, on ne voit pas pourquoi les gouvernemens de ces deux grands pays ne s'accorderaient pas prochainement en faveur de cette opération quand ils l'auront fait étudier. L'Europe est actuellement dans un mouvement d'expansion par lequel elle range la planète tout entière sous ses lois. Elle veut être la souveraine du monde; mais elle entend l'être avec magnanimité, afin d'élever les autres hommes au niveau de ses propres enfans. Rien de plus naturel que de renverser les barrières qui l'arrêtent dans son élan dominateur, dans ses plans de civilisation tutélaire. Qu'y aurait-il d'étrange à ce que les deux nations les plus puissantes et les plus avancées se concertassent pour abattre la muraille qui barre le chemin du Grand-Océan et de ses rivages infinis? Le moyen de faire aimer la paix et d'en perpétuer le règne, c'est de la montrer non-seulement féconde, mais pleine de majesté et même d'audace. Il faut qu'elle possède le don d'étonner les hommes, de les passionner s'il se peut, en même temps que celui de les enrichir. Malheur à elle, ou plutôt malheur à nous-mêmes, si elle paraissait condamnée à être froidement égoïste dans ses sentimens, mesquine dans ses conceptions, pusillanime dans ses entreprises! De ce point de vue, le projet de couper l'isthme de Panama se recommande assez hautement; et cette œuvre ne servît-elle qu'à établir, par la communauté d'efforts, un lien de plus entre la France et l'Angleterre, lors même qu'il devrait en coûter à notre trésor 30 ou 40 millions, il faut convenir qu'on a souvent plus mal dépensé l'argent des contribuables.

MICHEL CHEVALIER.

SIMPLES ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

IV.

LE ROMAN PHILANTHROPE ET MORALISTE.

LES MYSTÈRES DE PARIS.

Il n'est pas d'époque qui se soit mieux prêtée que la nôtre au développement de ce genre de littérature qu'on appelle le roman, et qui ait ouvert une plus large voie à sa fortune. C'est qu'en effet, dans un siècle où l'on s'efforce de vivre, au lieu de se laisser vivre, la vie étant devenue la plus grosse affaire, l'égoïsme, naturellement curieux, s'intéresse à l'existence des autres, qui peut influer sur la sienne, comme au train du monde où il est plus ou moins acteur, et cherche autour de lui, au-dessus de lui, dans le passé, partout, les points de comparaison avec lui-même et les différences, pour s'accommoder le plus possible de ses découvertes. Ce qu'on doit aimer alors en littérature, plus encore peut-être que l'histoire, qui est le tableau de la vie publique, c'est le roman, qui est le tableau de la vie privée. Lorsqu'une agitation immense s'est emparée d'une société entière, et que, les vieilles barrières enlevées, le champ ouvert à tous, il y a, jusque dans

les recoins les plus obscurs, une fièvre de mouvement jusqu'alors inconnue; lorsque les passions, celles même qui étaient naguère le partage exclusif du très petit nombre, sont devenues des hôtes qui visitent indistinctement tout le monde, et que le plus pauvre, le plus déshérité de tous héberge quelquefois splendidement, le genre littéraire qui s'applique à reproduire les passions individuelles, à les prendre sur le fait en les idéalisant, doit naturellement plaire, charmer, faire vogue, sans compter que ce nouvel état de choses agrandit son domaine, double ses ressources, car la même raison qui décuple le nombre de ses lecteurs lui fournit de nouveaux sujets d'étude, et lui découvre, pour ainsi parler, de nouveaux filons dans cette mine inépuisable du cœur humain. Ainsi, il est vrai de dire que de nos jours le roman a eu beau jeu, et s'il est en train de perdre la partie, qu'il n'impute pas la faute aux évènemens extérieurs, au guignon, comme dit le vulgaire, ou au destin, pour dire un grand mot : qu'il ne l'impute qu'à lui-même; il a abusé de sa veine et a imité le joueur heureux qui double toujours, sans songer qu'il finira nécessairement par un échec, et qui se ruine au moment où rien ne lui était plus facile que de s'enrichir.

Nous allons vite dans les temps modernes; hommes et choses ne marchent plus au pas d'autrefois. Le flot nous entraîne avec une rapidité si grande, que l'on refuserait d'y croire, si on pouvait en douter en se souvenant du point de départ et en considérant les objets du rivage. Quelques années suffisent pour former une période complète dans les idées comme dans les faits, avec ses débuts, son apogée et sa décadence. Par exemple, deux ou trois lustres composent un véritable cycle littéraire, où plus d'un genre a une jeunesse pleine d'essor, une maturité douteuse et une agonie; où se succèdent de bruyantes réputations dont l'une chasse l'autre, car on n'y fait que passer sur le trône, et l'on dirait que les grands hommes n'y sont bons qu'à faire un relais. Cela n'est-il pas vrai surtout pour le roman et les romanciers depuis 1830, et le cycle, ouvert alors avec fanfares, ne va-t-il pas déjà se fermer? Quand un art qui ne se respecte plus, et un public qui s'est laissé insensiblement pervertir, en sont venus, l'un à résumer dans une œuvre tous les précédens excès, l'autre à applaudir cette éclatante débauche du talent, suprême tour de force qu'on ne peut dépasser d'une ligne sans déshonneur, n'est-ce pas le signe funeste?

Cependant, à l'heure des débuts, il y a quelques années à peine, on pouvait croire, sans être optimiste, que le roman, cette branche qui verdoie et fleurit si naturellement sur le tronc de la littérature française, allait se charger de précieux rameaux. Chez plusieurs, il y avait vocation manifeste et heureux don du talent. Or, on sait que le

talent du romancier est de deux sortes : ou il est multiple comme la vie, il se transforme indéfiniment, il parle toutes les langues, le langage du cœur et celui des intérêts, le langage voilé de la rêverie, comme le langage superficiel et railleur du monde; son caractère est continuellement celui des autres, il disparaît dans autrui, et éclate d'autant plus qu'il se cache mieux; ou, au lieu d'être cet insaisissable protée dont le signalement échappe sans cesse, il a sa physionomie très distincte et s'identifie si bien avec ses créations, que les divers personnages du livre sont comme des pseudonymes de l'écrivain: son individualité, toujours présente, remplit l'ouvrage et en fait à elle seule les honneurs en véritable maîtresse du logis. Les deux espèces de talent, dans leur dissemblance profonde, ont d'égales chances pour créer des chefs-d'œuvre. Si d'un côté on se glorifie de *Clarisse Harlowe* et d'*Ivanhoë*, de l'autre on peut répondre avec *Candide*, *Werther* et *René*. Mais évidemment le romancier qu'on peut appeler impersonnel s'épuisera moins vite que l'autre, qui ne se nourrit que de sa substance. Le coffre-fort du spéculateur qui appelle tous les capitaux résistera plus long-temps que celui du spéculateur qui veut se suffire à lui-même, à fortune personnelle égale d'ailleurs. Eh bien! c'est malgré le système de crédit que le coffre-fort de nos romanciers s'est vidé si rapidement. Doués des facultés poétiques qui, d'après le cours naturel des choses, devaient le plus produire sans se fatiguer et s'appauvrir, les maîtres du roman contemporain ont vieilli en un clin d'œil, sans presque traverser l'âge mûr. Cette aimable fraîcheur de jeunesse, en accord parfait avec un milieu où tout semblait naître et rajeunir, qui colorait les œuvres du début, et rendait si indulgent pour les défauts, a cédé presque aussitôt sa place aux marques irrécusables d'une caducité précoce. Et si l'on demande la cause de cette vieillesse prématurée, on peut répondre avec assurance que c'est la volonté qui a manqué à ces divers talens, cette volonté forte qui, dans le concert de nos facultés, est le chef d'orchestre puissant sans lequel tout déchante, sans lequel, lorsqu'il y a parfois de l'harmonie, ce n'est qu'une harmonie de hasard. La volonté absente ou enchaînée, on s'est laissé aller aux tentations les plus dangereuses, et on a ouvert la porte à deux passions qui mènent loin, la cupidité et l'amour-propre, ou, en d'autres termes, l'amour de l'argent et l'amour du bruit.

Dès qu'une passion se montre à la surface d'une société comme la nôtre, il y a des gens qui arrivent aussitôt à la file pour la satisfaire et l'exploiter, et de même qu'on ouvre des maisons de jeu aux joueurs, on ouvrit le feuilleton aux romanciers. Ils s'y précipitèrent

d'enthousiasme, et les plus heureux, les élus, purent croire d'abord que tout allait à souhait; ils faisaient bonne moisson d'argent et de renommée. Il est vrai qu'ils ne considéraient pas la fin, et qu'ils ne voulaient pas s'apercevoir qu'en se créant d'aussi beaux revenus, ils dissipaient leur capital, et que leurs réputations éblouissantes et éphémères ressemblaient beaucoup à ces soleils, jouets des enfans, qu'on enflamme en les faisant tourner sur eux-mêmes, et qui se consument dans un bouquet d'artifice.

L'improvisation est le nerf du feuilleton et la ruine du romancier, de telle sorte que le feuilleton, qui est ingrat, dévore ses bienfaiteurs. C'est folie que de vouloir créer *ex abrupto* des œuvres d'art où tout doit être combiné de longue main, puisque tout s'enchaîne dans le développement des situations et des caractères, et que chaque page engage l'avenir du livre; c'est le comble de l'orgueil que de supposer qu'on peut parler, au courant de la plume, une langue pleine de nouveauté et de correction. L'improvisation, en matière d'art, est un contre-sens qu'on paie cher; c'est appliquer la vapeur au cerveau, ce qui n'est pas plus raisonnable que de l'appliquer au cœur, et, certes, il ne viendra à l'idée de personne qu'on puisse forcer le cœur à improviser sans relâche des sentimens et des passions. Il ne faut pas oublier que l'imagination est la plus délicate des mères, et que, pour peu qu'on lui fasse violence, elle se venge sans le vouloir, et ne donne le jour qu'à des enfans pâles et maladifs, condamnés en naissant. Ce qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est que ces avortemens douloureux tarissent avec une promptitude terrible les sources de la fécondité, et que l'artiste qui, après quelques années d'improvisation déréglée, s'aperçoit qu'il joue un rôle de dupe et veut revenir sur ses pas, n'en est plus le maître. Il s'adresse au travail patient, qui ne porte plus ses fruits; il invoque le temps, qui ne répond plus. Pour sentir la justesse de cette observation, on n'a qu'à regarder autour de soi; l'épuisement complet et malheureusement peut-être irréparable de ceux qui passaient à bon droit pour les plus féconds n'est-il pas le résultat de cette gageure insensée qui s'exécute au bas du journal quotidien? Le feuilleton a été comme un tapis vert sur lequel on a perdu à l'envi le plus net de son esprit et de son talent.

Le jour où le roman épousa morganatiquement le feuilleton doit être marqué d'un caillou noir. De ce moment, on n'a plus servi au public que le carton aux ébauches; il a suffi d'une idée générale, d'un titre et du nom des personnages, pour qu'on lançât le premier chapitre : les autres viennent à la grace de Dieu. Avec un pareil système,

le plan se modifie à mesure, les contradictions de toutes sortes abondent; quand il n'y a pas lacune, il y a remplissage, et l'on a souvent le sort de cet architecte étourdi qui, ayant commencé de bâtir au hasard, s'amusa aux ornemens inutiles de la façade et n'oublia que l'escalier de la maison (1). L'histoire des lettres a ses mauvais jours : tantôt on a à déplorer l'absence et tantôt l'abus du talent; ou, si l'on aime mieux, l'imagination a ses époques de rois fainéans et aussi ses régences. C'est en pleine régence qu'elle est aujourd'hui, et c'est le feuilleton qui l'a menée là par la main. Il serait peut-être curieux d'examiner si, en trahissant ainsi la littérature, la presse quotidienne ne se nuit pas à elle-même, et si les blessures ne sont pas réciproques. Est-il vraisemblable qu'un journal ne perde rien de l'estime et de la considération publiques en étalant chaque matin, comme un mauvais rêve de la nuit, ces productions informes qui portent de si profondes atteintes au bon goût et à la morale, atteintes si difficilement guérissables, comme tout ce qui blesse l'intelligence et le cœur? Est-il vraisemblable surtout qu'un journal conservera encore qualité pour élever la voix au nom du bon goût qu'on insulte et de la morale qu'on outrage, lorsque pendant deux ans il aura abrité sous son pavillon une marchandise plus que suspecte qu'on lui avait confiée, sachant bien qu'on ne fait jamais plus sûrement la contrebande que dans les carrosses du roi; lorsque pendant deux ans il aura introduit, dans les lieux jusque-là réservés et inabordables, une corruption qui, pour être déguisée, n'en est que plus dangereuse, et qu'il aura insinué aux endroits les plus tendres de la société, sous le nom de remède, un poison qui brûle et corrode?

D'écart en écart, l'improvisation aidant, c'est à ce point en effet que le roman en est arrivé : il sert du poison, ou peu s'en faut, avec une fausse étiquette, c'est-à-dire que pour dernière ressource il est devenu licencieux avec des airs de moraliste. Dans sa dernière transformation, qui l'aurait cru? il n'a pas trouvé d'autre moyen de se renouveler que de ressusciter Mercier et Rétif de la Bretonne. Oui,

(1) Un romancier très connu, l'auteur des *Mystères de Paris* peut-être, publiant un roman-feuilleton, l'intitula d'abord : *Histoire fantastique*, et vers le cinquième ou le sixième chapitre, virant de bord, substitua au premier titre celui-ci : *Histoire contemporaine*. Il eût pu laisser les choses en l'état. D'histoire fantastique à histoire contemporaine, il n'y a que la main pour nos romanciers. J'indique le fait pour prouver comment ces architectes littéraires dressent d'avance leurs plans et leurs devis; on compose son œuvre, comme on la publie, *au jour le jour*; bien mieux, on s'en vante.

Rétif et Mercier! A chacun sa gloire : ces noms-là doivent avoir leur part des récens triomphes. Dans le domaine de l'esprit comme dans le céleste empire, les descendans doivent anoblir les aïeux, et la piété littéraire nous commande, lorsque nous imitons un ancêtre qui ne nous vaut pas cependant et que nous dépassons de beaucoup, de lui rapporter la moitié de nos succès. C'est pourquoi je m'imagine que l'ombre de Rétif et celle de Mercier ont dû tressaillir naguère, et que leurs tombes, à l'heure où je parle, doivent être couvertes de fleurs. La Bretonne, dira-t-on, était sans goût, sans littérature, sans style; son imagination, douée d'une surprenante activité, était sans la moindre étendue; son esprit, toujours encombré d'insoutenables et absurdes projets de réforme, était comme le panier à chiffons d'un véritable réformateur; c'est un écrivain du dernier étage, un romancier de ruelle, un détestable moraliste. J'en conviens : il n'a pas moins exploré le premier les bas-fonds de la société parisienne, et donné pour domicile au roman les lieux infames sous prétexte de morale; il n'a pas moins échafaudé le premier ses fictions sur cet étrange et odieux sophisme, qu'une femme peut faire folie de son corps et conserver la pureté de son ame, qu'elle peut boire chaque jour la honte jusqu'à la lie et conserver des trésors de virginité dans le cœur. Rétif a écrit *la Fille entretenue et vertueuse*, et si ce n'est pas là la mère, c'est au moins la grand'mère de toutes nos Fleur-de-Marie. Infatigable romancier, il était infatigable publiciste. Il a écrit, principalement sur la prostitution parisienne, je ne sais combien de plans de réforme qu'il intitulait *le Pornographe*, *le Gynographe*; à chaque nouveau roman, le publiciste venait au secours du romancier, et l'un portant l'autre, ils traversaient la rue et se laissaient choir dans le ruisseau. Il a commis tous les solécismes et les barbarismes possibles, il a composé deux cent cinquante volumes, et il en a imprimé de ses mains un bon nombre sans manuscrit. Il avait un orgueil démesuré, et se croyait l'esprit de Voltaire et l'éloquence de Rousseau. Ne rions pas, car nous touchons à une grande infirmité de l'intelligence humaine, ce qui est toujours sérieux : ceux qui ont connu Rétif assurent que, malgré l'immoralité et la folie de ses systèmes, c'était un homme de bonne foi, qui se salissait sans s'en apercevoir, et qui battait la boue avec les meilleures intentions.

Mercier a, comme Rétif, des titres à la reconnaissance de quelques contemporains. Au lieu d'imiter La Bruyère ou même Duclos, et de chercher à s'élever jusqu'à la hauteur des *Caractères* ou à se mettre au niveau des *Considérations sur les Mœurs*, on a mieux aimé se rap-

procher du *Tableau de Paris*, de ce livre qu'un mot de Rivarol a si parfaitement caractérisé. Ce mot spirituel n'est pas aussi juste pour les auteurs d'aujourd'hui; si l'on pense encore dans le même endroit, on écrit sur un autre secrétaire : on écrit dans un boudoir, sur un secrétaire de palissandre. Mercier est du monde maintenant; il a fait toilette, et il n'a plus comme autrefois, avec son tempérament à la Jean-Jacques, son style de procès-verbal; seulement, avec plus d'art, il a beaucoup moins de convictions. Ce que Rétif de la Bretonne entreprenait par instinct populaire mal dirigé, et l'auteur du *Tableau de Paris* par zèle philosophique mal entendu, nous le faisons pour moins que cela, pour éveiller la curiosité du lecteur; et comme ce qu'on entreprend par calcul, on le pousse facilement à l'extrême pour peu qu'on y trouve le moinde intérêt, Mercier et Rétif sont dépassés de mille stades; leur genre s'est grandement perfectionné; leurs peintures n'ont jamais eu comme les nôtres ce parfum de bagne et cette odeur de bouge. Ce progrès n'est pas le seul, il en est un autre aussi important : en remuant le limon impur que déposent toutes les civilisations avancées, en étalant avec complaisance les plaies hideuses des membres gangrenés du corps social, en intercalant de temps à autre dans nos livres des tableaux d'un libertinage effronté, nous rions sous cape d'être pris, sur notre parole, pour des philanthropes et des moralistes, tandis que nos patrons si peu prisés croyaient, en bonne conscience, bien mériter, à chaque coup de pinceau, de leur pays et de l'humanité; nous avons sur eux l'avantage, et disons même que notre procédé est tout-à-fait nouveau dans l'histoire des débauches de l'imagination française.

Au moins le libertinage du XVIIIe siècle était plein de franchise. La littérature sensuelle de ce temps-là disait son vrai nom, elle levait boutique et mettait enseigne; Crébillon fils et Diderot ne vous prenaient pas en traîtres, et lorsque vous entriez dans leur cabaret, vous saviez d'avance quel vin on allait vous servir. Les choses se passent aujourd'hui d'une autre façon; c'est à la faveur d'un déguisement que la corruption se glisse partout, et l'on ne sait si elle s'est frottée de philanthropie, comme on prend un passe-port, pour circuler librement, ou si c'est par un de ces raffinemens qui ne sont possibles qu'après des régences et des directoires, et qui sont un assaisonnement piquant, un attrait de plus.

L'époque s'est engouée de philanthropie, vous êtes philanthrope; les monts-de-piété, les caisses d'épargne, les bagnes et les prisons sont les sujets en apparence favoris de vos veilles laborieuses. Vous

avez les plus tendres sympathies pour les classes populaires, et vous n'êtes certes pas à court de projets pour améliorer leur moralité et leur bien-être. Il est vrai qu'en cette matière vos innovations sont de la veille, et que, pour la plupart, ce sont les enfans légitimes de pères bien connus; mais le public n'est pas dans le secret de ces généalogies, et vous avez tout le mérite de l'invention. Vous êtes chaleureux, parfois même éloquent; vous avez l'air convaincu, vous vous faites appeler l'avocat du pauvre, et sur ce pied-là, vous voilà parfaitement établi chez M. Orgon. Maintenant tout vous est permis : ne respectez rien, blessez à loisir ce qui est digne d'hommages, goûtez de tous les fruits défendus; vous êtes le maître ici. Vos tentatives les plus hardies passeront pour les mouvemens naïfs d'un cœur bien intentionné. Allez plus loin encore : Orgon a le bandeau sur les yeux, et, si Elmire n'était inébranlable, il faudrait trembler pour sa vertu.

Souvent déjà le roman moderne avait prétendu faire acte de moraliste avec des peintures de l'Arétin; il n'avait pas réussi, parce qu'il n'avait pas su jouer son jeu. Les obscénités de *la Fille aux yeux d'or* étaient encadrées dans les *Scènes de la Vie parisienne*, où l'écrivain déclarait faire de la thérapeutique sociale. La promenade de Lélia avec sa sœur Pulchérie sous les ombrages était dans un livre qui se posait en haut plaidoyer. Le public cependant n'avait jamais voulu prendre le change. L'auteur de *la Fille aux yeux d'or* lançait sa déclaration de moraliste d'un ton goguenard et rabelaisien qui n'était pas propre à tromper les gens, et l'autre heurtait trop vivement, dès le premier mot, les idées reçues, et le prenait d'ailleurs sur un ton trop lyrique. Le lecteur mal circonvenu y voyait clair; jusqu'à présent, on n'avait pas su habiller Faublas en Tartufe. Était-il donc bien difficile de songer aux caisses d'épargne et au prêt gratuit? Grace à cette préface, tel magistrat qui aurait pu être tenté de faire un mauvais parti au livre lui prodigue le plus cordial accueil. Beaumarchais a-t-il eu grand tort de mettre l'éloge de la forme dans la bouche de Brid'oison?

M. de Balzac et l'auteur de *Lélia* n'avaient pas compris la puissance de certaine couleur locale. Trenmor et Vautrin ne parlaient pas l'*argot*. Enfin l'*argot* est venu : la langue des bagnes et des lieux infames, la langue des voleurs, des assassins, des filles de joie, cette langue ironiquement infernale qui offre, avec un cachet de vérité effroyable, ce qu'il y a de plus profondément triste en ce monde, je veux dire le vice et le crime arrivés à leur dernière expression, à la raillerie; — l'*argot* a été intronisé dans le roman. On avait quelquefois employé le langage des halles, cette pittoresque langue du peuple qui éclate

en poétiques barbarismes, en figures ingénieusement frappantes. Molière n'avait pas dédaigné de se servir du patois du village; mais de la langue des halles et du patois des campagnes à la langue impure des affreux repaires, pétrie avec du sang et de la boue, il y a une distance incommensurable qu'il était réservé à notre époque de franchir. C'est pourtant un illustre poète qui le premier osa porter la main sur cet horrible vocabulaire, et qui crut faire ce jour-là une heureuse trouvaille, ne se doutant pas qu'en obéissant à sa passion du pittoresque et de l'antithèse, il démantelait les frontières et livrait passage à l'invasion. L'invasion est arrivée, une véritable invasion de barbares dans le royaume de l'art, autrefois si bien gardé. Leur langue ayant pénétré par les brèches ouvertes, les courtisanes de bas étage, les escrocs et les assassins ont rompu leur ban, et ont pris brutalement possession de ce pays qu'habitaient naguère Corinne et René. Fidèles à leurs habitudes de s'approprier le bien des autres et de se moquer des droits acquis, ces personnages ont usurpé la première place; ils se sont distribué les principaux rôles; enfin ils trônent en maîtres dans le roman : les haillons sont devenus la pourpre du lieu, comme l'argot en est la poésie. — On a eu raison de dire que le vieil Homère sommeille parfois; au XVIIIe chant de l'Odyssée, Irus, le mendiant, se montre, reçoit un coup de poing d'Ulysse et disparaît. Aujourd'hui le mendiant partagerait les honneurs du poème avec Ulysse, et, si c'était un bandit, il aurait la part du lion.

Qu'est-ce à dire? Le lecteur français, qui jadis voulait être respecté, s'accommode-t-il de ce commerce familier avec ces êtres dégradés qui sont la lèpre de la civilisation, et, dès la première page, se laisse-t-il installer sans murmurer dans un mauvais lieu? S'il le supporte, il mérite qu'on le traite ainsi; mais l'art, qu'on ose avilir à ce point, et qu'on fait descendre des hauteurs qu'il aime à ce métier de proxénète, l'art doit protester de toutes ses forces : la Muse, malgré ses excès, n'avait pas mérité un tel châtiment, et aucun tribunal ne l'avait condamnée aux égouts. L'histoire et le monde, hier et aujourd'hui, le cœur humain de tous les temps, ne sont-ils pas assez vastes pour l'imagination devenue plus ambitieuse? ou le champ est-il si complètement balayé, que la plus vigilante glaneuse ne puisse y trouver une nouvelle gerbe? Cela serait vrai, qu'il faudrait se taire, ou employer sa plume ailleurs. Si le monde était si vieux que tous les sujets qui peuvent servir à la fiction eussent été traités sous toutes les faces et fussent mille fois rebattus, que le génie des ancêtres eût dit son dernier mot sur tous les sentimens, sur toutes les passions, et les

6.

eût soumis à toutes les combinaisons possibles, ne laissant aux faiseurs de récits de la postérité que le choix dans les redites, il faudrait alors donner congé à la Muse plutôt mille fois que de l'entraîner, pour lui fournir du nouveau, dans les sentines impures du vice ignoble et du crime odieux, plutôt que de la dégrader enfin, sous le prétexte de la rajeunir!

Lorsqu'un homme de conscience pure, dit-on, M. Parent-Duchâtelet, qui, par devoir, avait passé sa vie dans les régions fangeuses de la prostitution parisienne, communiqua ses études aux lecteurs, il obéit à une inspiration malheureuse, et publia un livre honnête et scandaleux. De pareils ouvrages doivent être fermés au public, comme le musée secret de Naples. Pour désinfecter ces lieux qu'on ne peut pas détruire, il faut que les médecins du corps et les médecins sociaux étudient dans tous ses degrés cette putréfaction physique et morale; mais les résultats de ces travaux doivent être l'objet de rapports officiels en haut lieu. Si on se trompe d'adresse, si le rapport officiel se change en un livre de cabinet de lecture, en voulant guérir la plaie sur un point, on l'agrandit sur un autre. Le manuscrit était une œuvre louable et utile, l'ouvrage publié est une suite de peintures obscènes, et un honnête homme se trouve l'auteur d'une espèce de *compendium* du libertinage. M. Parent-Duchâtelet mit donc au jour un livre dangegereux, quoique son ouvrage eût la sécheresse du procès-verbal. Que sera-ce alors si on arrange Parent-Duchâtelet en roman, si on cherche ainsi à répandre l'intérêt sur cet amas de vices qui piquent déjà la curiosité au vif, lorsqu'ils sont présentés sous la forme de la nomenclature? Que sera-ce, si on emploie tous les moyens qui sont à la disposition du romancier, pour vous attirer et vous retenir au milieu des grossiers tableaux de ces basses impuretés, qui ont leur attrait sans doute, puisque l'écrivain et le lecteur s'y plaisent si facilement? Notre goût est en bon chemin! Les ruelles de la Cité, voilà les jardins d'Armide de nos poèmes!

Avec la plus admirable souplesse d'esprit et la plus grande dextérité de parole, il serait impossible de raconter dans un salon, dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde, certaines scènes de nos romans, sans faire monter la rougeur au front des femmes. Personne n'oserait commencer de pareils récits, et, si on commençait, à coup sûr on n'achèverait pas. Comment donc ose-t-on écrire et signer de son nom ce qu'on n'oserait pas dire, et comment celles qui ne pourraient pas écouter le premier mot sans rougir, et qui vous imposeraient silence au second, parviennent-elles à vous lire le front calme

et le teint reposé? Ceci est à l'éloge de nos mœurs et non pas au nôtre : le siècle a plus de moralité que le monde. Si ce fait a pu être contestable, il ne l'est plus; il n'a été que trop mis en lumière par le prodigieux succès qui a éclaté autour du livre de M. Eugène Sue.

Tant qu'un écrivain côtoie la popularité, réussit passablement, ne triomphe encore qu'à demi, tant qu'il est dans les limbes de la renommée, il n'y a pas grand inconvénient à ne pas dire tout ce qu'on pense sur son compte, à laisser voir plutôt l'éloge que le blâme, à lui servir courtoisement les vérités flatteuses et à garder à part soi les vérités un peu dures. La médiocrité de fortune comporte les ménagemens; à destinée moins humble autre langage. Dès que l'écrivain voit luire sur ses œuvres le soleil de la popularité, par quelque moyen qu'un tel succès soit obtenu, on lui doit la vérité tout entière. Puisque sa plume est transformée en une façon de sceptre par les suffrages complaisans d'un peuple de lecteurs, il peut y avoir péril en la demeure, il faut qu'on lui parle avec une franchise sans détour, qui, dans sa rudesse, aura peut-être encore de quoi chatouiller son amour-propre, car c'est un hommage indirect à sa royauté d'un moment. Les royautés littéraires sont découvertes et n'ont pas de ministres responsables. Au fond, M. Eugène Sue trouverait peut-être plus commode la royauté absolue, mais il a trop d'esprit pour le dire et pour ne pas rendre ses comptes de la meilleure grace du monde.

Jusqu'ici, M. Eugène Sue avait été un écrivain qui, après les ébauches vigoureuses du début, s'appliquait à observer et à bien peindre, et promenait son imagination et sa palette des tableaux historiques aux tableaux de genre, y réussissant de mieux en mieux. Sa plume trop facile ne gravait pas, et sculptait encore moins; son esprit, trop enclin au paradoxe, se mettait avec trop d'empressement à la poursuite de l'exceptionnel et du bizarre; néanmoins ses livres, qui n'étaient pas encore des coups de maître, offraient une agréable lecture et donnaient de belles espérances. En donnant à sa pensée une assiette plus solide, à son style de complexion un peu faible plus de vigueur et d'éclat, l'auteur d'*Arthur* aurait pu se créer dans le roman une place distincte et élevée. Il ne l'a pas voulu. — Le talent le plus parfait a nécessairement, dans l'ensemble de ses qualités, une qualité moins haute, et c'est celle-là, si l'on n'y prend garde, qui influe sur les autres et les fait descendre à son niveau. Le talent incomplet a, parmi ses défauts, un défaut plus réel, qui lui appartient plus en propre, si l'on peut ainsi parler, et qui cherche à absorber ses voisins et marche à l'empire : c'est ce défaut qu'il faut extirper à tout prix, ou qu'il faut

placer dans l'impuissance de nuire. Chez M. Sue, ce défaut était une vive tendance aux peintures sensuelles et grossières. Comprimée d'abord, cette tendance se fit jour peu à peu; dans l'île de Chio d'*Arthur*, elle se montra ouvertement; dans *Mathilde*, ce fut un peu plus voilée, quoique trop apparente encore. Le défaut vient enfin d'éclater dans toute son énergie et a tout envahi. Il y avait jusqu'à présent, dans les romans de M. Sue, un fond de cale; le fond de cale s'est agrandi démesurément, et est devenu le bâtiment tout entier. — Le bâtiment, avec un beau mât pavoisé, a été lancé à la mer sous le nom de *Mystères de Paris*.

Paris est l'objet de la curiosité universelle. C'est le théâtre des grands travaux de l'intelligence et des grandes luttes morales; le bien et le mal s'y coudoient, et de même que dans le Paris souterrain que nous avons sous nos pieds circulent l'eau pure qui doit nous désaltérer, le gaz qui nous éclairera, et aussi les immondices de la cité, de même, dans la ville qui frappe nos yeux, circulent côte à côte et vont à leur but les vices, les lumières et les vertus. La civilisation y touche à son apogée et y fait éclater les plus étonnans contrastes de luxe et de misère, de grandeur et d'abjection, le tout ensemble quelquefois dans un même acteur, car les statues d'argent y ont souvent des pieds d'argile. Les meilleures comédies y succèdent aux plus terribles drames. Tout s'y produit sous des formes nouvelles et inattendues, et l'observateur profond qui aurait pénétré les secrets de cette société originale, et qui saurait dire comment elle sent, comment elle pense, s'il appelait l'imagination à son secours, pourrait écrire le livre le plus incisif, le plus curieux, le plus profond, dramatique parfois comme Shakspeare, parfois ironique comme *Zadig*. Avec une imagination riche et contenue, une plume acérée et flexible, on ferait merveille, et le tableau serait une des pages les plus instructives et les plus attachantes de l'histoire de la vie humaine. Mais si au lieu de regarder cette société au visage et au cœur, si au lieu d'étudier les mystères de son esprit et de son ame dans le salon, le boudoir, le cabinet du penseur, la boutique et l'atelier, ce qui peut suffire à l'ambition la plus vaste, l'écrivain se plaît surtout à peindre les voleurs et les courtisanes dans les plus minutieux détails de leur existence, il découpe son livre dans le grand livre de la Préfecture de Police, et bien loin de donner les *mystères de Paris*, il ne donne que les mystères de la prostitution et du crime. Dirai-je toute ma pensée? Ce livre qu'on aurait pu écrire, et où l'habileté prudente du romancier aurait donné la main à la finesse et à la probité du moraliste, n'aurait pas été salué,

dès son apparition dans le monde, par des applaudissemens aussi bruyans que celui de M. Eugène Sue. Le motif se devine aisément. Si l'on ne songeait qu'au succès, on a pris le meilleur moyen. Voulez-vous que le récit de votre voyage soit tiré à cent mille exemplaires? faites-vous le Christophe Colomb d'un monde d'impuretés. Séduit par l'appât, le lecteur ne regardera ni aux trivialités ni aux invraisemblances, et pendant dix volumes vous pourrez vous donner carrière. Ainsi a fait M. Sue, et partant de son système, lui qui pouvait avec originalité être de l'école de Walter Scott, il a composé une épopée à la Ducray-Duminil; et il n'y aurait que moitié mal encore, s'il n'avait enté Ducray-Duminil sur Pétrone.

Qu'on se figure un prince souverain d'Allemagne qui, ayant quitté momentanément ses états pour s'occuper d'affaires plus graves et d'une moralité plus haute, c'est-à-dire des intérêts de deux ou trois inconnus, cache l'altesse sous le costume du simple ouvrier, et, pour mener à bonne fin ses grands projets, hante les mauvais lieux de la Cité, parle argot, se lie avec les bandits; un bon prince qui établit au milieu de Paris un tribunal de haute et basse justice, où il est à la fois accusateur et juge et où ses valets de chambre servent de bourreaux; un grand-duc régnant qui, riche à millions et ne songeant qu'à faire du bien, se posant en providence, parvient, après dix volumes d'efforts surhumains, à marier une grisette avec son amant! Qu'on se figure une prostituée de la Cité, innocente et pleine de candeur, qui, dans le premier chapitre du roman, exerce son abominable métier, et qui à la fin du livre devient princesse dans une cour d'Allemagne! Qu'on se représente une grande dame ambitieuse qui vise à une couronne, et au lieu de se faire aimer du prince, ce qui serait le plus naturel, passe des compromis avec des voleurs qui la poignardent; une jeune et gentille ouvrière qui vit de son travail et aime passionnément les oiseaux; une duchesse qui paie les dettes de son amant; une honnête famille d'ouvriers dans la détresse; les turpitudes d'une demi-douzaine de scélérats vivant du crime et jouant avec le crime, leurs mœurs à nu, leur vraie langue; un notaire que l'abus du libertinage conduit à une de ces maladies odieuses qu'on ne peut pas nommer et dont le nom est en tête du chapitre, un notaire qui vole et qui assassine; un médecin qui assassine; toute une famille, fils, mère, fille, qui assassine! — et si on ajoute, pour égayer le tableau, les angoisses d'un portier qui ne remplissent pas moins d'un volume, on saura à peu près combien il faut entasser, dans une œuvre d'imagination, de choses invraisemblables et de choses vulgaires, pour qu'elle soit lue à

tous les étages, dans toute la France, pour que les belles lectrices s'émeuvent, se passionnent, comme autrefois les blondes *ladies* des trois royaumes au nom de Clarisse Harlowe, et pour que l'écrivain jouisse momentanément du laurier de Richardson. Mais ce qu'on ne saura pas, si on ne l'a vu de ses yeux, c'est jusqu'où peut aller chez nous la liberté de la plume, en s'entourant de certaines précautions; c'est par quels détroits périlleux, à travers quels marais fétides, le lecteur se laisse conduire, sans s'effaroucher, sur les traces d'un écrivain qui a eu soin de prendre une feuille de route.

Cette feuille de route est donc un talisman, qu'il suffise de la montrer pour que les lois ordinaires soient à l'instant même suspendues, et qu'on crée pour vous un droit d'exception! Les portes qui resteraient sévèrement fermées s'ouvrent devant ce mot d'ordre; les reproches amers et peut-être dédaigneux qui allaient éclater se changent en douces louanges; l'illusion est complète, et ce qui serait de la boue est de l'or. Je n'admets pas cependant ici la bonne foi chez tout le monde, et j'aperçois de malins sourires sur certaines lèvres. Je sais que plusieurs devinent la mystification et s'en arrangent : ce sont les spirituels complices de ces immorales et hypocrites équipées. Quant à la sincérité du plus grand nombre, j'y veux croire : je crois surtout à la complicité involontaire des lectrices, il serait trop dur d'en douter, et je ne leur refuse pas les circonstances atténuantes. Je crois aussi à la loyauté de ces ouvriers qui élèvent naïvement un piédestal à l'auteur des *Mystères de Paris*, et qui, dans une lettre publiée par M. Sue, qui en a supprimé la fin par modestie sans doute, lui attribuent une mission évangélique et le comparent à Jésus-Christ. Est-ce parce que Jésus chassa les vendeurs du temple? Il semble que M. Sue n'en fait pas autant.

La chasteté du pinceau, je ne dis pas la pruderie, chez l'écrivain qui analyse et met en jeu les passions, est une preuve de force. Le romancier baisse lorsqu'il ne trouve plus assez de ressources dans la peinture des sentimens, et il se perd, si en ce moment, au lieu de redoubler d'efforts et de rattraper ce qu'il a compromis, il abandonne sa cause et passe avec armes et bagages de l'autre côté, c'est-à-dire du côté des sensations. Il aura les bénéfices peut-être, et à coup sûr le châtiment de sa trahison; il pourra devenir le peintre des choses du corps, il ne sera plus celui des choses de l'ame. On ne sert pas deux puissances. Absorbé par la sensation, il ne comprendra plus qu'à demi le sentiment et ne le verra plus qu'à côté ou au-dessus du vrai. Ceci explique pourquoi le livre de M. Sue est trop vrai et ne l'est pas assez,

pourquoi c'est un amas de réalités repoussantes et une réunion d'êtres fantastiques.

Fleur-de-Marie, ou, pour parler comme l'auteur, la *Goualeuse* est la principale figure des *Mystères*, celle pour qui M. Sue réserve la meilleure part de son émotion et les plus fraîches couleurs de sa palette. Fleur-de-Marie est pourtant tout-à-fait hors de nature, et prouve combien l'auteur approfondit peu les lois du monde moral. Une jeune fille dont l'enfance a été livrée aux mains de la mégère la plus corrompue, et qui plus tard, ayant à choisir entre le travail honnête et la prostitution, choisit d'elle-même la prostitution, et tombe, bien par sa faute, dans cette fange dégradante, ne peut pas être une jeune fille à l'ame toujours délicate, au cœur toujours noble. Que tout germe de vertu ne soit pas étouffé dans cette malheureuse créature, que le remords la trouble quelquefois, qu'elle pleure, on le comprendrait; mais ce qu'il est impossible d'admettre, c'est qu'une courtisane du dernier échelon, toute souillée d'infames caresses, qui vit avec des voleurs et des assassins, les tutoie et boit toute la journée de l'eau-de-vie avec eux, puisse être un type parfait de grace innocente et de délicieuse pudeur. Les contrastes, dans un cœur, s'allient momentanément; un voleur de profession pourra être probe à une heure donnée; il serait absurde cependant de faire d'un voleur de profession un honnête homme, cela s'exclut; il n'est pas plus juste de transformer une fille de joie en une sorte de vierge à l'ame immaculée. Cela ne va à rien moins qu'à séparer l'ame du corps, ce qui est une nouveauté assez piquante en philosophie. Quoi! M. Sue ne prend pas même la peine de dissimuler le moindre détail de l'ignoble existence de son héroïne! l'antre qu'elle habite et les hôtes de ce repaire sont minutieusement décrits et mis en relief avec tant de complaisance, qu'on voit le vice suinter à travers les murs, et qu'on respire l'atmosphère nauséabonde de ces dégradations humaines qui vivent par groupes et sont si épouvantablement contagieuses de l'une à l'autre! Et puis il nous montre cette *Goualeuse* qui vit là, parce qu'elle veut bien y vivre, qui y est venue, parce qu'elle a préféré cette ignominie à un peu de travail, — il nous la montre pure, candide, comme la jeune fille qui n'a pas quitté sa mère, frêle sensitive qui se crispe au moindre souffle! Ce n'est pas qu'elle soit tourmentée par le remords : elle ne demande qu'un peu de liberté, et quelquefois l'air de la campagne; avec cela, elle supporterait patiemment sa honte. Fleur-de-Marie n'est pas moins douée de mille délicatesses de cœur, et M. Sue ne se fait pas faute de lui prêter les charmantes naïvetés de la vertu. De qui se

moque-t-on ici? De la raison, de tout le monde, et, je le crains, un peu de soi-même. — Sous prétexte d'innovation, l'art moderne s'amuse à tout déplacer; il prend l'amalgame pour l'invention. Le beau mérite d'installer Atala ou Virginie là où l'on allait chercher Messaline!

Quand M. Sue rencontre la vérité de caractère dans ses personnages, c'est le plus souvent une vérité commune et de portée médiocre. A ce titre, Rigolette est sans doute très vraisemblable. C'est la jeune ouvrière aimable, honnête et rangée, un peu l'idéal de la grisette, de cette grisette si connue, dont Beaumarchais donna le premier la définition, il y a quelque temps de cela, et qui depuis a fait tant de chemin sur les trottoirs de Paris. Rigolette est donc une création qui a coûté peu d'efforts, et je n'en parlerais que pour mémoire, si je n'avais à constater une grosse contradiction de M. Sue. Rigolette et Fleur-de-Marie sont deux amies intimes; à seize ans, seules au monde, elles se trouvent sur le pavé de Paris avec une jolie figure, leur état de couturière, et deux cents francs, ma foi, au fond de leur bourse. L'une cherche du travail, vit gaiement de peu dans sa mansarde, et le soir et le matin fait monter sa prière à Dieu comme un doux encens. L'autre trouve qu'il est dur de travailler, et plus agréable de courir les promenades et les guinguettes; elle gaspille en quelques jours son petit trésor, et, un beau matin, accepte l'affreux marché que vient lui proposer une horrible femme; elle se rend sans presque avoir lutté et sans entraînement, sans séduction. Si encore elle était fascinée par l'amour! si elle tombait, aveugle et charmée! si c'était la chute d'Éloa! Non, son cœur est calme et ne bat point, et c'est de sang-froid qu'elle s'est rendue, parce qu'on lui a promis en échange de l'oisiveté et un peu de pain! M. Sue n'a pas voulu voir qu'il y avait un abîme entre Rigolette et Fleur-de-Marie; puisque Rigolette se sauve à si bon marché, comment excuserez-vous celle qui se perd si facilement, et, pour me servir d'un mot connu, avale la honte comme l'eau? Soyez indulgent, charitable, ne l'accablez pas de vos mépris, plaignez-la, soit; vous ne pouvez pas raisonnablement davantage : cependant vous entreprenez beaucoup plus, car c'est à celle-là que vous prodiguez les richesses morales; c'est celle-là, dans son avilissement volontaire, que vous comblez des dons les plus précieux et les plus rares! La jeune fille qui reste honnête est bien inférieure, à l'endroit du cœur, à celle qui est devenue la maîtresse des forçats! En vérité, la donnée est insoutenable et le contre-sens trop grossier.

S'il est un romancier de notre temps qui se plaise à la peinture de la laideur morale, c'est M. Sue. La galerie de tous les personnages

odieux qu'il a créés formerait un musée assez vaste. On pouvait prévoir que *les Mystères de Paris* seraient bien partagés sous ce rapport; ils le sont en effet, même au-delà de toute prévision; les monstruosités y abondent, et, de quelque côté qu'on se tourne, on se trouve en présence de quelque face hideuse et satanique. La *Chouette* et le *Maître d'école* sont la gloire du genre; *Bras-Rouge* et *Tortillard* ne sont que sur la seconde ligne. A la vue de ces seuls noms, on devine dans quelles régions nous sommes. La critique, pour ne pas un peu rougir, a besoin de se rappeler que l'art ennoblit tout ce qu'il touche, et si c'est là une illusion qu'elle détruira une autre fois, elle y veut croire en ce moment. Ces divers types sont la cruauté et la perversité poussées à leurs dernières limites; je ne connais pas de spectacle plus affligeant. Voir un enfant comme *Tortillard*, dont le cœur est un abîme de méchancetés inouies, une vieille femme comme la *Chouette*, qui se repaît voluptueusement de toutes les souffrances qu'elle cause, et savoure un crime comme on savoure une bonne action, voir sous toutes les faces ce qu'il y a de plus vil, de plus bas, de plus cruel, attriste l'imagination et soulève le cœur. Or, dans *les Mystères de Paris*, c'est ce spectacle qu'on a toujours sous les yeux; lorsque le *Maître d'école* n'est pas sur la scène, il est remplacé par le *Squelette*, autre terrible brigand, et le *Squelette*, à son tour, cède la place aux *Martial*, famille d'Atrides. Lorsque le théâtre a changé, et que disparaissent pour un moment les misérables qu'a flétris la justice sociale, alors arrivent les misérables que le monde honore, et entre autres les grandes dames qui empoisonnent leurs maris, aidées de leurs médecins. Les vols, les assassinats, se succèdent presque sans interruption; la guillotine même est dressée dans un coin du livre. Une odeur de sang s'exhale en maint endroit, et l'horrible, en un mot, coule à pleins bords. Il n'y a qu'un moyen pour l'artiste de mériter son pardon en pareil cas, c'est de s'élever jusqu'à la poésie de la terreur; malheureusement M. Sue n'atteint pas si haut.

Parlerai-je du notaire Ferrand? C'est toucher à une plaie vive, c'est mettre le fer dans l'ulcère. Cet épisode de Ferrand et de Cécily laisse voir le fond du système et découvre tout un ordre de pensées qu'on s'efforçait d'entourer de voiles. On a été trop loin, on s'est trahi, et ceux qui ont des yeux peuvent voir. Que veut-on au lecteur avec de tels tableaux? Le philosophe qui prouve, le moraliste qui enseigne, le philanthrope qui se dévoue, en quoi peuvent-ils avoir besoin de salir l'imagination pour arriver à leur but? Vous êtes pris en flagrant délit; vos habiles précautions oratoires ne trompent pas le juge,

si elles trompent le public, et vous ne vous sauverez pas dans une caisse d'épargne. Vous avez vous-même arraché le masque. Ferrand et Cécily à côté des dissertations sur les salles d'asile, c'est du de Sade avec une préface de M. de Gérando.

On sent trop dans les romans de M. Sue que les deux ou trois honnêtes gens qui s'y promènent avec emphase n'y sont que pour le contraste. Rodolphe, Mme D'Harville, ont des vertus d'apparat, et leurs amours sont froids comme l'hiver. Ce sont des caractères tout tracés dès la première ligne, et qui se développent dans une psalmodie monotone. Cela est si vrai, que ces personnages chargés d'office de représenter la vertu sont taillés sur le même patron, coulés dans le même moule, et ne font que changer d'habit et de nom en passant d'un roman dans un autre. Ainsi Rodolphe, c'est M. de Rochegune, comme Mme D'Harville est Mathilde. Les emprunts que M. Sue se fait à lui-même ne sont pas suffisamment déguisés : M. de Rochegune et Mathilde n'ont réellement changé que de nom. Je dois dire aussi que M. Sue ne copie pas seulement ses types vertueux, qu'il copie les autres, et se répète ainsi sous toutes les espèces. Qui croirait, à la première vue, que la *Chouette* est un vieux type dont M. Sue se sert en toute occasion, et, par exemple, que c'est Mlle de Maran à s'y tromper? La *Chouette* et *Fleur-de-Marie* ne sont qu'une seconde édition, Mlle de Maran et Mathilde étaient la première. Bien des gens ne regardent pas de si près les choses, et puisque la *Chouette* est une femme du peuple, tandis que Mlle de Maran est une grande dame, ils ne comprennent pas qu'il puisse exister la moindre ressemblance. La critique doit déshabiller les personnages et leur faire subir un long interrogatoire pour constater leur identité et savoir exactement d'où ils viennent. Puisque je suis sur le chapitre des emprunts, Rochegune ou Rodolphe, n'est-ce pas la même chose que Grandisson? Tous les trois sont également beaux, également braves, au même degré pères du pauvre et modèles des amoureux; tous les trois aiment une femme vertueuse et sont poursuivis de l'implacable amour d'une méchante femme. De même je voudrais savoir quelle différence il y a entre Mathilde et miss Byron? Il n'y a pas jusqu'aux évènemens extérieurs qui ne soient reproduits avec un peu trop de fidélité. Rochegune sauve Mathilde et l'arrache courageusement des mains de son ravisseur; Grandisson aussi arrive comme une providence, et le ravisseur est pourfendu. Il y a, à cet endroit de *Mathilde*, il est vrai, un narcotique qu'on ne trouve pas dans *Grandisson :* il faut aller le chercher dans *Clarisse;* mais le procès est entre M. Sue et Richardson. — Je reviens à mon observation; je

fesais remarquer que la vertu, dans les romans de M. Sue, est théâtrale et n'est que pour la montre, et que ses représentans d'ailleurs y sont en très petit nombre. — *Les Mystères de Paris* regorgent de vices et de crimes; c'est un Botany-Bay infect où quelques honnêtes gens s'égarent et servent d'attrape pour les sots et de sels pour les délicats.

M. Sue, dans la peinture des caractères, a supprimé les nuances; il n'admet que les extrêmes. Si vous n'êtes pas capable de tous les dévouemens, vous êtes capable de tous les crimes, et si vous n'êtes pas saint Vincent de Paule, vous êtes Lacenaire ou pis encore. C'est en ce sens qu'on a raison de dire que *les Mystères de Paris* sont un rendez-vous d'êtres fantastiques. On peut rencontrer un ange dans ce monde : les anges foulent quelquefois les sentiers terrestres; on peut rencontrer un démon quelque part ici-bas : les démons ont affaire partout; mais qui a vu un ange? qui a vu un démon? Bien peu de gens. Qui a vécu dans une société de démons et d'anges? Personne. Un romancier peut donc se proposer de peindre un être angélique ou un diabolique personnage; il sera dans l'exception, ce qui n'est pas sortir de la vraisemblance. S'il pousse plus loin son système, si, avec la prétention de représenter le monde réel, il n'ouvre la porte de son livre qu'à des ames célestes ou à des ames infernales, il érigera l'exception en loi générale, ce qui est du fantastique au fond. Il plaira à un poète de peindre un jeune pâtre qui trace sur le sable, comme le Giotto, d'admirables figures, et se trouve un grand peintre sans s'en douter; ou bien, il changera ce jeune pâtre inculte en mathématicien qui simplifie les lois du calcul mieux qu'aucun savant, ce que nous avons vu : le poète créera un type, ce qui est le droit éternel de l'art, et restera dans les limites du vraisemblable. Mais s'il lui plaît de transformer d'un trait de plume toute une société de jeunes pâtres en mathématiciens savans ou en grands peintres, il inventera des bergers beaucoup plus faux que ceux de M. de Florian. Eh bien! tel est le procédé de M. Sue; il étend l'exception à tout le monde, et ses personnages, qui seraient peut-être, quelques-uns du moins, vrais séparément, sont impossibles parce qu'ils sont réunis. En outre, l'invraisemblance dans les caractères amène l'invraisemblance dans les faits : *les Mystères de Paris* le prouvent surabondamment. Je doute que dans aucune fiction romanesque on ait mis sous les yeux du lecteur quelque chose de plus incroyable qu'une prostituée de la Cité passant, de son lieu de prostitution, à une cour souveraine, pour y être vénérée et adorée, et qui ne fait que changer de costume!

Parmi les nombreux épisodes des *Mystères*, il y en a un qu'il faut

distinguer cependant : c'est la famille Morel. M. Sue a bien exagéré encore, et un peu plus de simplicité aurait rendu le tableau beaucoup plus touchant. Tel qu'il est néanmoins, cet épisode a un véritable mérite, et l'on est ému à l'aspect de tant de misère unie à tant de probité. Devant une si grande détresse supportée avec une si admirable résignation, qui ne se demande s'il n'est pas un remède à de telles infortunes? qui ne se dit que ce remède doit exister, et qu'une société bien organisée comme la nôtre ne peut pas être impassible comme le César antique, lorsque passent devant elle, en la saluant, ceux qui vont mourir? Mais plus le tableau de M. Sue vous a intéressé et touché, plus vous vous occupez de la cause de l'ouvrier et du pauvre, et plus vous vous retournez contre un livre qui compromet cette cause en la défendant, et qui, si on peut nuire à la philanthropie, lui porte le plus rude coup en arborant son drapeau.

Dans une œuvre où l'on ne se serait pas tout permis, et qu'il faudrait prendre au sérieux, la critique ne pourrait pardonner à l'auteur d'*Arthur* ces caricatures vulgaires et sans sel qu'il va chercher dans une loge de portier. En allongeant indéfiniment de vieilles anecdotes qui ont traîné sur les petits théâtres, M. Sue n'arrive jamais à la gaieté, et il fera sagement, à l'avenir, de renoncer à un genre où il n'est que le disciple de M. Paul de Kock.

Si nous voulions continuer à suivre *les Mystères de Paris* dans leurs défilés tortueux, nous trouverions encore je ne sais combien d'assassinats, d'impuretés et de tirades pseudo-philanthropiques, et nous pourrions nous égarer à loisir dans un inextricable labyrinthe d'invraisemblances, car ce livre n'est pas moins compliqué que *les Mystères du château d'Udolphe*. Il n'y a pas d'inconvénient à s'arrêter; nous avons vu suffisamment les ressources qu'exploite cette littérature qui fouille les bagnes, hante les mauvais lieux, secoue les guenilles; après cela, il ne reste plus qu'à s'étonner du succès. Il vaut mieux l'expliquer. Quand on connaît le monde actuel, si peu soucieux d'art et de poésie et si friand de scandales, on peut dire que l'art et l'écrivain n'ont qu'une part très secondaire dans le succès des *Mystères de Paris*. Ce livre a réussi comme un procès en cour d'assises, et, après tout, il n'a pas été lu avec plus d'empressement que l'affaire du Glandier.

Il serait injuste cependant de ne pas accorder à M. Sue un remarquable talent de mise en scène; c'est là son originalité et sa force. Quant à son style, il devient de plus en plus incorrect et insuffisant. Comment n'en serait-il pas ainsi? M. Sue entasse volumes sur volumes, et sa plume, une fois lancée, ne s'arrête plus. En présence de nos

écrivains qui imposent à leur plume une course si rapide, je me rappelle parfois Jean-Jacques et ses longues promenades, d'où il revenait la mémoire chargée de deux ou trois phrases qu'il tournait et retournait cent fois dans sa tête, et auxquelles il ne donnait souvent la consécration dernière que dans ses insomnies inspirées; je me rappelle la dalle de marbre sur laquelle Bossuet appuyait son pied en méditant et en écrivant, et où il avait creusé comme un sillon. Nous sommes loin de Bossuet et de Jean-Jacques, et l'expression de Mme de Sévigné nous peint à merveille : « nous écrivons à bride abattue. » A ce régime, la phrase s'énerve, l'image se décolore, la saveur et le parfum s'évanouissent. Que M. Sue y prenne garde : la divinité jalouse se venge déjà cruellement, car son style porte en maint endroit le plus triste cachet, celui de la médiocrité. Comme un de nos grands poètes, M. Sue, n'oublions pas de le remarquer, se livre à l'usage immodéré des points : c'est un moyen trop commode, mais je ne veux pas aujourd'hui en faire reproche à l'auteur des *Mystères;* c'est à coup sûr la plus inoffensive de ses erreurs. Si M. Sue parle bien argot, je l'ignore. Clément Marot, chargé par François Ier de publier une édition de Villon, supprima l'argot, en disant qu'il le laissait « à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art du croc et de la pinse. » Clément Marot eut de la dignité, il comprit le point d'honneur littéraire, et laissa une bonne leçon à la critique de l'avenir.

Quant à l'idée générale des *Mystères de Paris*, elle est d'accord avec le reste du livre, c'est un paradoxe. L'auteur, en élevant son Rodolphe à l'étrange dignité de grand-prêtre de la justice individuelle, fait leur procès aux institutions et proclame hautement leur insuffisance. Rodolphe constitue à lui seul un tribunal sans appel; c'est l'homme que la société ne protége pas, et qui, se retranchant dans son droit de légitime défense, punit qui le blesse, en véritable seigneur suzerain ne relevant que de lui-même. C'est le droit féodal en plein XIXe siècle. La philanthropie, avec son amour intelligent du progrès, nous ramène au moyen-âge. Si, comme M. Sue le pense, notre société est si faible, si désarmée, qu'elle ne puisse pas plus préserver notre propriété que notre personne, chacun doit en effet se placer au-dessus de ce fantôme de pouvoir, et par le dévouement et l'énergie suppléer à la coupable faiblesse des lois. Seulement, il est à craindre, vu la rareté du dévouement et de la vertu, qu'il y ait plus de coupables que de juges, et que le crime, si ce n'est déjà fait, ne prenne bientôt le haut du pavé. Qu'on établisse donc sans retard de vastes associations pour la défense de la bourse et de la vie, qu'on ne sorte

jamais en plein jour sans ses pistolets de poche, et que chacun, comme Rodolphe, ait chez soi le salon de la justice et la chambre aux exécutions. En vérité, et pour parler sérieusement, nos lois sont-elles aussi impuissantes qu'on se plaît à le dire? Notre police est-elle si faible, si aveugle? Mais qu'on fasse donc connaître à quelle époque de l'histoire les lois ont eu plus de force unie à plus de douceur, et à quelle époque l'administration de la police a eu la main plus longue et les yeux plus ouverts. Allons, il y a encore des juges à Paris, et, tout bien considéré, je préfère nos tribunaux à celui du seigneur Rodolphe et de Murph, son digne bailli. Je vais plus loin, et je suppose que ce tribunal clandestin n'exercerait pas long-temps ses fonctions au beau milieu de Paris, sans que cette police, qui n'y voit pas clair, ne fît main-basse sur notre grand-juge, et ne l'envoyât sur les bancs de la cour d'assises, où son altesse royale s'apercevrait facilement que notre code pénal n'est pas tombé en désuétude. Ainsi, ce n'est pas assez d'être licencieuse, la pseudo-philanthropie s'est jetée dans le sophisme anti-social. C'était appeler à soi une petite cohorte. Le sophisme anti-social est toujours adoré dans un coin. M. Sue sacrifiait à l'idole de bois : les disciples de Fourier battirent aux champs. M. Sue est presque un des leurs. Le système de Fourier est un immense épicuréisme; peut-on nier que *les Mystères de Paris* ne soient de la secte d'Épicure? Il est vrai que le fouriérisme actuel met son drapeau dans sa poche, fait le bon apôtre, et ne présente que le côté présentable de sa doctrine. Les légions de bayadères que le maître promenait si joyeusement de phalanstère en phanlanstère ont été mises en non-activité, à cause du malheur des temps, et le thyrse des bacchantes reste dans l'armoire. Le public, qui avait du bon sens cette fois, s'obstinait à rire de la folie de ces innovations; alors on a pris un biais, on s'est accommodé aux circonstances, et on est devenu, en un mot, une variété de cette fausse philanthropie qui nous occupe. M. Sue devait être parfaitement compris de ce côté, et on lui devait l'accolade fraternelle. Toutefois, ce baiser de philanthropes devant tout le monde pourrait servir au poète comique.

Les bons livres, contre les lois de la perspective, grandissent en s'éloignant; *les Mystères de Paris* diminuent déjà. En attendant que justice se fasse, ce roman, qui a causé beaucoup de mal, est encore dangereux. Les esprits corrompus y trouvent une pâture, les rêveurs anti-sociaux une arme contre la société; c'est en même temps un leurre pour les cœurs honnêtes et naïfs qu'il gâte en les mystifiant. Les choses étant ainsi, n'était-ce pas un devoir d'exprimer toute notre pensée?

L'*illustration*, en bonne marchande, ne pouvait manquer aux *Mystères de Paris;* elle est amie du succès. En livrant son œuvre au complaisant crayon, M. Sue ne se doutait point qu'il venait de trouver son plus dangereux critique. Le peintre ne peut pas avoir recours aux mille précautions oratoires de l'écrivain, et il présente son personnage ou sa scène d'emblée. Le procédé n'a pas été favorable aux créations de M. Sue; ce qui leur convenait le mieux, c'était le demi-jour du livre; les arracher de leur demi-obscurité propice, pour les exposer dans un cadre au grand jour, c'était les trahir; la trahison serait plus complète encore, si on les traduisait devant la rampe. Dès qu'on verrait, en chair et en os, se mouvoir, parler, agir, toute cette lèpre humaine, le dégoût ne serait-il pas universel? L'*illustration* a commencé la preuve, le théâtre pourrait bien l'achever. Le roman de M. Sue a tout à craindre de ses deux alliés.

De même que tout bonheur a son côté triste, on dit que toute calamité a sa consolation. *Les Mystères de Paris* apportent la leur : du coup, ils ont blessé à mort le roman-feuilleton; une maladie aiguë a tué une maladie chronique. Les anciens coryphées du genre, les triomphateurs d'hier, ont perdu contenance, et, comme des gens troublés, ils cherchent au hasard et ne trouvent point. La détresse est si grande, qu'ils ont mis toute vanité à part, et se sont cotisés bravement pour une concurrence impossible; on ne copie pas le succès; *les Mystères de la Province* sont tombés à plat. Le roman pseudo-philanthrope est le dernier mot du roman-feuilleton, qui va s'éteindre sans crise, sans douleur, parce qu'il éprouvera une difficulté de vivre. Cette maladie littéraire que nous avons essayé de décrire emporte le malade. Au point où on en est venu, il est impossible que le public, dont on s'est joué si effrontément, n'ouvre pas les yeux. Il n'y a qu'un dénouement possible à cette comédie, et c'est le dénouement qu'a trouvé Molière. Pour qui sait voir, le moment est donc favorable. Un mauvais règne qui finit est un beau jour, et le lendemain est comme une renaissance. La littérature peut se relever. Un retour franc au goût et à la morale, qu'on y songe, il y a là une bonne place à prendre et de la vraie gloire à gagner.

PAULIN LIMAYRAC.

DU

MOUVEMENT CATHOLIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. — RENAISSANCE CATHOLIQUE.

Chaque siècle, comme chaque homme, a ses exagérations, ses contrastes. Sous ce rapport, nous n'avons rien à envier aux générations qui nous ont précédés, et ce serait une étrange histoire que celle des opinions et des idées extrêmes qui ont eu cours dans l'époque troublée où nous vivons. Le peuple qui tuait son roi, qui proscrivait son Dieu, il y a tantôt cinquante ans, s'est agenouillé devant les autels qu'il avait brisés naguère. C'est là, à part l'imprescriptible puissance du sentiment religieux, une loi éternelle des choses de ce monde, un reflux inévitable qui nous ramène toujours au point que nous avons quitté, pour nous emporter de nouveau et nous y ramener encore. L'outrage révolutionnaire, en tombant sur les choses saintes, avait préparé une réaction religieuse, comme le régicide avait préparé une restauration. L'église de France eut bientôt cicatrisé ses plaies : de grands esprits, de grands écrivains se rallièrent à la cause du catholicisme et la défendirent, les uns par la logique, les autres par la poésie; Dieu fut, pour ainsi dire, rappelé de l'exil.

A l'origine même du siècle, le point de départ de cette ère nouvelle est marqué dans la politique par le concordat de 1801, dans la littérature par le *Génie du christianisme*, qui parut un an après le concordat. Retardé sous la restauration par l'appui même que lui prêtait le pouvoir, dans l'intérêt d'une politique qui se rejetait vers le passé, le mouvement religieux a pris, depuis 1830, un développement nouveau. On sait l'affluence qui se porte aux églises dans les grandes solennités, l'empressement du public à suivre les prédications des orateurs chrétiens, le succès des cours de la faculté de théologie, et, s'il convient de faire une assez large part à la curiosité de la foule, il est juste aussi de reconnaître qu'auprès des oisifs et des curieux il y a les chrétiens sincères. Sans aucun doute, il faut attribuer la cause principale de ce mouvement à la séparation de la religion et de la politique opérée par la révolution de juillet, à la pensée, encourageante pour la foi sérieuse, que la liberté de conscience était acquise, et que le pouvoir ne spéculerait plus sur les croyances.

La renaissance des idées catholiques s'est produite dans la littérature par des manifestations diverses. Il a été fondé dans plusieurs villes, et sur le plan de la *Société littéraire de l'université catholique de Louvain*, des académies religieuses, qui se recrutent surtout parmi les jeunes gens, et qui ont pour but de discipliner aux mêmes doctrines les hommes qui s'occupent des travaux de l'esprit. Nous citerons à Paris le *Cercle catholique*, qui a été présidé par M. Rendu, conseiller de l'Université; l'*Institut catholique*, qui est présidé par M. de Villeneuve-Bargemont; la *Société de Saint-Paul*, qui publie, comme appendice de *l'Univers*, un recueil mensuel, la *Revue de Saint-Paul*, dont la mission est d'immoler, sans respect de la langue et des convenances, tous les écrivains qui ne se font pas les champions aveugles de l'intolérance; à Lyon, l'*Institut catholique*, présidé par M. le cardinal de Bonald.

La propagande trouve des auxiliaires plus puissans encore dans les sociétés de bons livres, dans l'activité des imprimeries spéciales, dont quelques-unes sont même dirigées par des prêtres. En 1840, M. l'abbé Migne, ancien directeur de *l'Univers religieux*, fondait au Petit-Montrouge une imprimerie qui occupa dès la première année cent quarante ouvriers, et qui devait donner, par séries de publications successives, toute une encyclopédie catholique. Saint-Sulpice et Saint-Thomas d'Aquin ont aujourd'hui des bibliothèques paroissiales, et la presse religieuse semble lutter d'activité avec les presses des sociétés bibliques du protestantisme. Cette librairie, qui a résisté aux crises les plus graves, a pour principaux centres Paris, Lyon et Tours. Paris produit en général les grandes collections, les éditions de luxe, les Bibles ou les Évangiles illustrés; Lyon, les éditions populaires et à bon marché. Voici à peu près pour toute la France, depuis 1835, le terme moyen des publications de chaque année, dans chaque genre :

Érudition et commentaires bibliques. . .	25
Catéchistes et sermonnaires.	50

Apologistes et mystiques.	290
Philosophie.	8
Vies des Saints.	40
Histoire ecclésiastique.	60
Littérature et poésie religieuses.	35
Total.	508

Il est à noter que les livres de prières à l'usage du culte ne sont pas compris dans ce chiffre déjà si élevé, et qui donne par les tirages à grand nombre une masse d'exemplaires beaucoup plus considérable que les autres branches de la librairie, à l'exception toutefois de la librairie universitaire. A part l'empressement du public religieux et la modicité des prix, cette remarquable propagation s'explique par le patronage constant du clergé. Ainsi il existe dans plusieurs séminaires de véritables *boutiques* (c'est le mot dont on se sert pour désigner ces sortes de dépôts), destinées à approvisionner le diocèse. Les annonces sont affichées sous le portail des églises, quelquefois même on fait la vente dans les sacristies; on joint au volume quelque prière emportant indulgence, et au besoin des distributions gratuites sont faites à titre d'aumônes spirituelles. Certaines congrégations s'occupent même activement des placemens de la librairie religieuse; c'est ainsi que parmi les *frères de Saint-Augustin*, qui ont leur principal établissement à Avignon, on trouve, à côté des *frères solitaires* et des *hospitaliers*, les *missionnaires propagateurs des bons livres*.

Les arts, comme la littérature, ont subi l'influence du prosélytisme. La peinture, après avoir épuisé l'élément païen, a demandé au christianisme, et quelquefois sans trop le comprendre, des inspirations nouvelles. Les nombreux travaux exécutés dans les églises favorisaient d'ailleurs, par un côté positif, cette tendance des esprits, et, sans que les artistes en soient peut-être pour cela plus catholiques, le nombre des sujets religieux s'est considérablement accru dans ces dernières années. En 1833, le chiffre des peintures pieuses exposées au salon, et pouvant figurer dans les églises, était de vingt seulement; il s'est élevé en 1838 à quatre-vingt-six, et à cent soixante-un en 1842. Dans l'architecture, la réaction a été plus sensible encore, et du moins profitable à l'art même. L'iconographie chrétienne, appliquée à la conservation des monumens, s'est constituée de nos jours comme une science toute nouvelle. Des cours d'archéologie religieuse ont été ouverts dans les séminaires, et la dévotion s'est éveillée de toutes parts pour les *reliques de pierre*, comme on dit, qui sont les seuls poèmes complets et achevés que nous ait légués le moyen-âge. A défaut d'une inspiration originale et d'une foi suffisante pour les grandes créations, on a reproduit textuellement les compositions du passé. C'est un progrès néanmoins; puisqu'il s'agit de christianisme, mieux vaut la copie ogivale que le pastiche païen. On a vu même, dans la construction des églises, les choses se passer exactement comme au

moyen-âge. Ainsi, en ce moment, on bâtit à Rouen, sur la colline du *Bon Secours*, une chapelle à la Vierge, et, comme aux âges les plus mystiques, les ouvriers donnent des journées gratuites, tandis que M. l'archevêque et M. le premier président donnent des vitraux, à la seule condition de voir sculptées leurs armoiries sur les fenêtres.

Du reste, il est juste de le dire, le sentiment religieux du XIX[e] siècle, au milieu de ses entraînemens parfois mondains et purement admiratifs ou littéraires, a eu aussi son côté pratique; il ne s'est point contenté de cette dévotion égoïste et stérile qui ne veut que son propre salut. Effrayée des misères inévitables que la civilisation traîne à sa suite, effrayée de la dureté de la charité légale et de l'impuissance trop souvent démontrée de la philanthropie, la foi contemporaine s'est imposé l'exercice des œuvres bienfaisantes commandées par l'Évangile. Tandis que les réformateurs matérialistes s'adressaient au peuple en lui montrant la terre promise dans l'application de leurs utopies, la piété sincère, moins orgueilleuse et plus puissante pour le bien, s'adressait aux pauvres et leur tendait la main. Les plus tièdes eux-mêmes applaudiront sincèrement à la propagation des œuvres de bienfaisance, et leur pardonneront de grand cœur ce qu'elles ont parfois d'un peu mondain. Il faut donc citer dans Paris, comme ayant droit à la reconnaissance publique, la *société de Charité maternelle*, l'*association de Sainte-Anne*, celle des *Mères de famille*, fondée par M. de Quélen en faveur des orphelins du choléra; la *société des Amis de l'Enfance*, sous la protection du *saint enfant Jésus;* la *société de Saint-Vincent-de-Paule*, qu'il ne faut pas confondre avec la *société de Saint-Paul*, et qui compte deux mille deux cents membres dans Paris, et des agens dans cinquante villes de la province; l'*œuvre de Saint-Charles*, pour les prêtres âgés et infirmes; la *société de Saint-François Régis*, pour la légitimation des enfans et la consécration civile et religieuse de ces *ménages libres* qui sont une des plaies des classes laborieuses : cette utile association a des succursales dans vingt-trois villes des départemens, et même une succursale à Constantinople. N'oublions pas non plus, dans un autre ordre d'institutions, mais toujours dans la sphère du bien pratique, la salutaire influence qu'ont exercée les idées catholiques, appliquées à l'organisation et à la direction de la colonie agricole de Mettray, des pénitenciers de Bordeaux, de Marseille et de Lyon.

Placées sous le patronage des membres du clergé, les sociétés chrétiennes de bienfaisance ont rallié à Paris comme quêteuses, présidentes, distributrices de secours, des dames du plus grand nom et des jeunes gens du monde élégant, qui partagent dans les divers quartiers de la capitale, avec MM. les curés des paroisses, les fatigues de la charité. A défaut de dotations suffisantes et de patrimoine foncier, les œuvres de charité ont recours aux cotisations annuelles, aux quêtes, aux loteries. La plupart d'entre elles publient chaque année le budget des recettes et justifient de l'emploi des fonds en présentant le chiffre des pauvres qui ont été secourus, le tableau des aumônes, soit en argent, soit en objets de première nécessité. Il convient

d'ajouter, pour la gloire de notre époque, que les diverses communions, le divers cultes, se sont rencontrés souvent, pour la pratique du bien, et comme sur un terrain neutre, dans ces associations, dont quelques-unes sont administrées par des sociétés mixtes, composées de catholiques et de protestans. Toutes les œuvres de charité cependant n'ont pas cette louable tolérance; il en est qui imposent aux pauvres qu'elles secourent, comme condition première de leur aumône, le strict accomplissement des devoirs religieux et l'assiduité aux exercices du culte. Ce fait a de l'importance, car, si nombreuses que soient les convictions sincères, on est surpris du brusque passage d'une indifférence presque générale aux pratiques de la dévotion la plus fervente, et quand on voit, par exemple, dans une paroisse de Paris, qui compte à peine 27,000 ames, le nombre des communions, qui avait été, en 1835, de 750 seulement, s'élever, en 1838, à 9,500, et à 20,000 en 1840, on peut se demander s'il faut attribuer exclusivement cette progression à l'éloquence des prédicateurs et à l'influence des conférences religieuses.

A côté des associations établies pour soulager les misères humaines, il en est d'autres qui s'occupent avant tout du prosélytisme. La plus importante, celle qui rappelle le moyen-âge en le dépassant, est sans contredit l'*œuvre de la propagation de la foi*, qui a pour but de seconder les missions par des prières et des secours d'argent. Fondée à Lyon en 1822, cette œuvre compte aujourd'hui sept cent mille associés en France et à l'étranger; elle a recueilli, en 1841, 2,752,215 francs, chiffre d'autant plus remarquable que la cotisation obligatoire n'est que de cinq centimes par semaine; mais, quand le pauvre donne un sou, il y a des riches qui donnent 1,000 francs. La *propagation* publie, à cent cinquante mille exemplaires, des *Annales* qui font suite aux *Lettres Édifiantes*. Les sacrifices que s'impose l'Europe catholique dans l'intérêt de ses croyances religieuses ont été grands sans doute dans ces derniers temps; quoi qu'il en soit cependant, le protestantisme s'est montré dans son prosélytisme beaucoup plus prodigue d'argent: les diverses communions protestantes de l'Europe ont dépensé, en 1842, pour les missions et les distributions de livres, 26,734,474 francs.

Dans Paris, chaque paroisse a, pour ainsi dire, sa confrérie; la plus étendue, celle qui a pris le nom d'*archi-confrérie du Sacré-Cœur*, et qui est dirigée par M. l'abbé Desgenettes, l'apôtre le plus actif, le plus influent du prosélytisme parisien, a réuni cinquante mille associés dans la capitale, et elle offre cela de remarquable, qu'elle a discipliné, sous la direction d'un prêtre dont les sympathies politiques sont loin d'être acquises aux idées révolutionnaires, un grand nombre de membres du parti républicain, et christianisé en quelque sorte les débris de la *société des Droits de l'homme* et les démolisseurs de l'archevêché.

Le jansénisme lui-même, après un long assoupissement, s'est réveillé dans cette résurrection générale; il a choisi pour sa métropole Saint-Séverin. Deux cent cinquante familles environ le représentent dans cette paroisse, son dernier refuge. Unanimes dans les convictions religieuses et parfaitement unies

par le rigorisme, les familles jansénistes de Saint-Séverin sont également ralliées à une même foi politique; elles votent aux élections comme un seul homme, et toujours avec l'opposition.

L'esprit monastique, de son côté, gagne et se propage; les ordres de la plus sévère observance, les trappistes, ont compté les fondations les plus nombreuses, et la France, en moins de vingt-cinq ans, a vu s'établir plus de monastères que le XVII[e] siècle dans toute sa durée. Il va sans dire que les jésuites n'ont pas attendu, pour reprendre position, la levée du ban d'exil qui pèse sur eux; comme toujours, ils ont dissimulé leur enseigne : ce ne sont plus même les *pères de la foi*, ce sont tout simplement des *prêtres appliqués aux fonctions du saint ministère* (1) ou des *prêtres pensionnaires suivant les cours publics de Paris*, qui habitent à Paris, rue des Postes, *une maison ecclésiastique*, sous la direction de M. Loriquet, le fameux historiographe de *M. le marquis de Buonaparte, généralissime des armées de sa majesté Louis XVIII.* Les jésuites, à Paris comme dans la province, tendent sans cesse à empiéter sur les attributions du clergé séculier; ainsi, dans la maison de la rue des Postes, on célèbre chaque jour, pour accaparer les fidèles, des messes qui se succèdent sans interruption, et qui ne durent que le temps voulu par la discipline liturgique. On n'attend jamais, il en est de même pour la confession, et l'affluence des femmes est grande; chacun des révérends pères a sa spécialité pour les diverses conditions : l'un confesse les domestiques, un autre les bourgeoises, un troisième les dames du faubourg Saint-Germain, qui sont fort assidues. Ce n'est probablement pas par le rigorisme que le couvent de la rue des Postes fait au clergé de la paroisse cette concurrence victorieuse, car, s'il fallait en croire les indiscrets, la conversion des pécheurs les plus endurcis ne demanderait jamais plus d'un jour.

Les couvens de femmes se sont multipliés dans une proportion bien plus grande encore, et, comme sous la vieille monarchie, la capitale compte plusieurs communautés de *dames augustines, bénédictines, carmélites*, de *dames chanoinesses*, de *dames de l'Annonciade, de l'Assomption, de la Visitation, du Sacré-Cœur, de Sainte-Marie-de-Lorette*, etc.; en tout trente-six maisons. La plupart de ces communautés ont ouvert, comme annexes, des établissemens d'éducation; d'autres, comme les *dames de Saint-Michel*, recueillent et sauvent par le travail les femmes qui, prêtes à tomber au plus triste degré de l'abaissement, ou qui déjà tombées, implorent un asile contre la misère et la faim, pour échapper au vice. Malgré les rigueurs de la clôture, on dit que le souffle un peu mondain du siècle a pénétré dans quelques-unes de ces pieuses retraites, et que les idées d'émancipation intellectuelle ont franchi les grilles des parloirs. On assure même qu'un éloquent directeur, sachant l'utile appui que les femmes peuvent prêter à la propagande religieuse, a songé, dans le couvent dont il est le fondateur, à établir l'enseignement du latin et de la théologie.

(1) *Almanach du diocèse de Paris, memento du clergé pour l'année* 1843, p. 102.

Les congrégations religieuses qui se vouent à l'instruction des classes ouvrières prennent aussi chaque jour plus d'extension. Les congrégations de femmes comptent 10,375 institutrices, qui élèvent 620,000 enfans environ. Les frères de la doctrine chrétienne, qui sont au nombre de 2,136, ont aujourd'hui, en France, 382 établissemens, où plus de 164,000 élèves reçoivent l'instruction gratuite.

Puissamment secondée par les aumônes de l'Europe catholique, l'*œuvre des Missions étrangères* s'est remarquablement étendue; on a fondé à Paris une association pour la propagation du catholicisme en Angleterre; une autre société s'est formée pour le rachat et le baptême des enfans idolâtres; les plus ardens courages se sont tournés vers la Chine et l'Océanie, et la France du XIX[e] siècle a inscrit plus d'un nom sur son martyrologe. Dans ces guerres lointaines contre les idolâtries barbares, la France et l'Angleterre, comme si elles devaient se rencontrer sur tous les champs de bataille, se sont trouvées face à face. Le catholicisme français a dignement soutenu la lutte; mais dans les missions du Levant, qui n'ont pas les dangers du martyre, la religion a eu le tort d'intervenir dans la politique. Les lazaristes, et entre autres leur général, M. l'abbé Étienne, ont été chargés de faire de la diplomatie; ils ont échoué, et souvent même ils ont contrarié les véritables intérêts du pays. La lutte en effet, dans l'Orient, n'est pas contre l'islamisme; on ne convertit pas les musulmans : elle est tout entière contre l'église catholique du rit grec, à laquelle on veut faire adopter le rit latin, résultat insignifiant au point de vue de la foi, et, en affaiblissant ainsi l'église catholique grecque, on ne s'aperçoit pas qu'on prête la main à la Russie, qui la combat, de son côté, avec une intolérance singulière, afin de lui substituer son église schismatique et de se frayer la voie à l'aide du schisme. La Porte persécute à son tour, et la France, qui assiste au débat et s'y mêle par ses missionnaires, témoigne, quand elle est invoquée, plus que de l'indifférence. Ainsi, quand le patriarche de Smyrne, de Constantinople et d'Alexandrie, retenu pendant six mois dans une sorte de captivité en vertu du firman d'un pacha, a fait le voyage de France, quand il est venu à Paris solliciter une protection devenue nécessaire, on l'a repoussé; lui qui est le pape de l'Orient, on l'a laissé sans ressources suffisantes dans un galetas du faubourg Saint-Germain, et les journaux religieux l'ont plaisanté sur sa barbe : singulière manière d'ouvrir, comme on dit, par les missions et le catholicisme, la route à l'influence et à la civilisation française en Orient!

Lyon est dans la province le centre le plus actif et comme la métropole de cette renaissance catholique; mais il faut faire deux parts : d'un côté, la population éclairée et sage, qui est conservatrice et sainement religieuse; de l'autre, la congrégation fondée en 1824. Cette congrégation, déjà puissante en 1830 et organisée comme les sociétés secrètes, s'est jetée dans la résistance politique; on l'a vue attaquer la faculté de théologie, en même temps qu'elle cherchait à circonvenir, pour les entraîner hors des voies de la modération, les membres du haut clergé lyonnais. Après Lyon, on trouve, en

seconde ligne, Nantes et Rennes, puis Bordeaux et Toulouse; le centre, le nord et l'est de la France ont pris aux œuvres du prosélytisme une part beaucoup moins vive, ce qui fait dire aux rédacteurs des statistiques catholiques : « Hélas! nous avons là aussi une France obscure. » Il aurait fallu ajouter, pour être juste, que le catholicisme de cette *France obscure* est en général plus sincère, plus modéré que celui des grands centres, et surtout qu'il laisse moins de prise aux passions politiques ou aux intérêts personnels.

Le gouvernement de juillet s'est toujours montré sympathique au mouvement religieux; il y a plus de dix ans déjà, M. de Montalivet, dans la séance du 15 février 1832, demandait aux chambres une augmentation de traitement pour le clergé catholique. Le cardinalat français a été réhabilité en 1836; des sommes considérables ont été affectées à la construction, à la réparation des églises et des presbytères; les pensions du clergé régulier, dépossédé par la révolution, ont été presque doublées; les missions ont trouvé partout dans les consulats, dans les stations de la marine militaire, et conformément aux instructions précises du pouvoir, une protection active et efficace. On a érigé en évêché, dans nos possessions d'Afrique, l'ancienne province de *Julia Cæsarea;* 350,000 francs ont été affectés, en 1842, à l'agrandissement de la cathédrale d'Alger; d'autres sommes importantes ont été consacrées, en Afrique, à la construction de dix églises nouvelles, et des terres ont été allouées aux trappistes dans la colonie. L'un des premiers actes de ces religieux, et c'est là comprendre dignement l'esprit du christianisme, a été de recueillir, pour leur donner la nourriture et l'instruction, plus de trois cents jeunes Arabes que la guerre avait rendus orphelins, et qui erraient sans asile et sans secours. La cour de Rome, on le sait, a exprimé à plusieurs reprises « la joie très vive » que lui faisait éprouver la conduite du gouvernement français dans les affaires du catholicisme, et tout récemment, en témoignage de ce bon accord, elle a envoyé un nonce, c'est-à-dire un ambassadeur, à la place de l'inter-nonce, ou simple chargé d'affaires, qui était accrédité près du cabinet des Tuileries depuis 1830.

Nous venons de faire rapidement la part du mouvement catholique dans ce qu'il a généralement de désintéressé, et, en présence de ces faits, on ne peut douter des tendances religieuses de notre époque. Cette foi ressuscitée du XIXe siècle n'est malheureusement pas toujours la foi qui éclaire et qui sauve. A côté des hommes sincères, il y a les hommes de parti; à côté du catholicisme chrétien, il y a un catholicisme politique, littéraire et mondain, qu'on exploite de plus en plus au profit des intérêts et des passions.

En France, où les instincts sont généreux, on est disposé à oublier le soir même du combat les inimitiés de la veille; cependant, s'il est toujours noble et digne de pardonner, il est souvent utile de se souvenir, et peut-être avons-nous oublié trop vite la guerre soutenue, pendant la restauration, contre les libertés publiques, par un parti qui couvrait son ambition des intérêts du ciel, et qui voulait regagner en un jour le terrain dont quatre-vingt-neuf l'avait dépossédé. Égaré par des rancunes étroites contre les con-

quêtes et les idées des temps nouveaux, ce parti avait arraché la religion du sanctuaire pour la mêler imprudemment à nos luttes politiques, et, quand arriva le jour du danger, il fut impuissant à soutenir le pouvoir qu'il avait précipité vers sa chute. Depuis 1830, il est resté fidèle à ses rancunes, à ses espérances; il murmure parce qu'il ne règne pas, et il intrigue plus sourdement encore.

La révolution de juillet, s'il avait fallu le croire, allait ramener quatre-vingt-treize. C'était, non pas le triomphe d'un principe politique modéré, mais le réveil de la philosophie du XVIIIe siècle, le triomphe de l'impiété. En vain Rome reconnaît dès les premiers jours le gouvernement nouveau; la soumission au saint-siége, cette fois, n'est plus d'accord avec les sympathies politiques; on se sépare de la cour de Rome; on ouvre la guerre contre le pouvoir en refusant la prière ou le serment. Les mêmes hommes qui déclaraient *sacriléges les prières prononcées par le clergé de Saint-Germain sur les tombes du Louvre* essayèrent encore d'agiter la Vendée catholique, en lui montrant pour drapeau l'étendard pacifique de la croix. D'un autre côté, le dogme de la souveraineté populaire avait fait de nouveau irruption dans les idées, et pénétré, au sein de l'église elle-même, en quelques esprits ardens. Il y eut alors, dans le clergé français, comme un schisme politique qui, séparé en deux camps, protesta, ici au nom du passé, là au nom de l'avenir. C'étaient d'une part, dans l'ancien clergé, quelques hommes qui n'écoutent qu'un sentiment exclusif, le regret d'un régime qui n'est plus, thaumaturges impuissans qui voudraient ressusciter Lazare, les *entêtés,* comme a dit Grégoire XVI à propos de M. de Quélen; c'étaient, dans le jeune clergé qui date de la restauration, quelques néophytes formés à l'école de De Maistre mitigé par les doctrines qu'avait alors M. de Lamennais. Humanitaires romantiques qui aspiraient au rôle de réformateurs sociaux, ils ont rêvé une sorte de république universelle sous la présidence du pape; dans la philosophie, faute d'avoir distingué les vérités naturelles des vérités révélées, ils sont arrivés à nier la raison; dans l'histoire, ils ont réhabilité l'inquisition et les pieuses impiétés de la ligue, tout en se portant les défenseurs de la révolution française; et pour avoir un prétexte de se poser en apôtres, et de réclamer au nom du salut de tous la dictature souveraine, ils ont calomnié les institutions et les hommes de leur temps. En se mêlant ainsi à tous les bruits du monde, en faisant tour à tour une arme de parti de la chaire, du mandement, du journalisme, ils ont essayé de constituer un état dans l'état, et en dernière analyse ils n'ont constitué dans le catholicisme qu'une sorte d'hérésie frelatée de politique.

Les théologiens s'étaient faits mondains; les mondains, à leur tour, se firent théologiens; depuis long-temps déjà, la littérature avait préparé cette illumination de la grace. MM. de Châteaubriand et Lamartine avaient prêté à la foi des vieux âges l'autorité de la raison et du génie moderne, et jeté, comme on l'a dit, sur l'ossuaire du passé la magnifique tenture de leur parole. Le bruit s'était fait autour de l'œuvre de ces hommes d'élite, qui, sans avoir la

rigoureuse orthodoxie, avaient du moins trouvé l'émotion, et cette foule qui s'agite et se remue à la suite des grands écrivains se lança dans leur voie, espérant atteindre aux mêmes sommets. Comme si le bras de Dieu s'était raccourci, comme si l'église avait tremblé sur sa base immobile, les mondains offrirent en témoignage de leur foi, non pas leur sang, mais leurs volumes. Ce n'est pas, certes, qu'il faille interdire la discussion des problèmes religieux à ceux qui vivent dans le siècle; on peut, sans être docteur en théologie, traiter du christianisme. La lutte fait la vie, et une société où l'on ne discuterait pas serait une société morte. Mais au moins sommes-nous en droit de demander à ceux qui ont la prétention de nous instruire et de dogmatiser, s'ils ont la science et la vraie foi. Quelques-uns, même parmi les mieux intentionnés, n'auraient-ils pas péché par excès de zèle, et pris par hasard une certaine lassitude de l'indifférence et du doute, une vague aspiration vers la croyance pour la croyance elle-même? Singulière étourderie! Quand les docteurs, les pères, les mystiques, descendaient dans l'arène des discussions religieuses, ils s'étaient préparés par l'étude et la science ecclésiastique aux combats contre l'hérésie; ils s'étaient exilés, avant d'écrire, dans la solitude intérieure de leur ame, et voilà qu'aujourd'hui des hommes qui vivent au milieu des illusions du monde et des bruits de la vie abordent résolument et de pleine confiance, avec une solution toujours prête, des mystères que saint Augustin, saint Bernard et Bossuet n'abordaient qu'avec l'humilité du génie. Ne serait-ce point, pour quelques-uns, une affaire de mode, de parti, de distraction? Il faut du neuf: on en prend partout, même dans les choses les plus sérieuses et les plus graves.

Il est résulté de là que les idées, les doctrines du parti religieux, du parti exagéré qui intrigue et s'agite, sont tombées dans une confusion singulière et dans les contradictions les plus étranges, ce qui s'explique encore par la diversité des élémens même qui ont formé ce parti.

Le vent du prosélytisme, en effet, a soufflé de tous les points du ciel. L'église néo-catholique a recruté ses confesseurs dans le spleen du byronisme, dans le romantisme, dans tous les partis politiques, dans tous les engouemens littéraires. La polémique religieuse s'est imprégnée de toutes les passions du moment, et il y a dans chaque paroisse, autour de l'église orthodoxe, vingt succursales schismatiques qui ont recueilli à titre de collatéraux les messie sans culte de l'olympe de Ménilmontant, les souscripteurs dispersés de l'église française, les extatiques enfans de la *nouvelle Jérusalem*. C'est une mêlée générale où chacun vient prêcher, non pas le règne de Dieu, mais le règne de son idée, de son orgueil. Les hommes sages se sont émus, effrayés même de cette intervention indiscrète des mondains dans les choses de la foi, et des exagérations compromettantes de quelques écrivains qui sont pourtant d'église. M. l'archevêque de Paris, qui combattait et écrivait sous la restauration en faveur du gallicanisme, a protesté, dans l'*Instruction pastorale sur la composition, l'examen et la publication des livres en faveur des-*

quels les auteurs ou éditeurs sollicitent une approbation (1), contre cette foi indisciplinée, inquiète, aventureuse, qui n'est souvent qu'une révolte de la vanité, un soulèvement de l'ambition.

Mais après la censure ecclésiastique il reste encore une large part à la critique profane, qui a pour mission de défendre le bon sens et les institutions du pays. Le parti religieux ne se contente pas de prêcher le salut du monde; il réclame la suprématie de la pensée, l'infaillibilité dans la science; il veut régner dans l'enseignement et dans l'état. Avant d'accepter son autorité, il convient de vérifier ses titres. En étudiant quelques produits de ce mouvement intellectuel, nous aurons plus d'une fois l'occasion de nous rappeler ces mots d'un grand écrivain de notre temps, « qu'il faut par raison s'endurcir aux absurdités, car on aurait trop à souffrir dans ce monde, si l'on y portait la douloureuse susceptibilité du bon sens. »

Du reste, nous aurons de l'indulgence; nous n'exagérerons pas; la vérité est toujours assez triste, et, avant d'entrer dans le détail de notre tâche, nous commençons par déclarer que le catholicisme de l'église est ici tout-à-fait hors de question. Il ne s'agit pas pour nous de discuter dans ces pages la tradition ou la révélation; nous ne sommes pas docteur en théologie, nous ne sommes pas non plus de l'école de d'Holbach, et nous savons d'ailleurs, fussions-nous sceptique, que le scepticisme n'est excusable qu'à la condition d'être respectueux; car c'est toujours une faute de mettre en question la croyance d'un peuple, quand on n'a rien à lui donner en retour, de même que c'est un crime de détruire quand on est impuissant à édifier.

II. — LES ÉRUDITS, LES APOLOGISTES, LES HISTORIENS.

La critique sacrée, qui constitue dans le protestantisme une science importante, et qui a éveillé en Allemagne la curiosité de tant d'esprits sérieux, est en général peu cultivée en France. Parmi les membres du clergé, quelques hommes distingués par un vrai savoir, tels que MM. Glaire et Cœur, de la Faculté de théologie de Paris, rappellent encore la tradition des Calmet et des Sacy; mais c'est là une exception. La plupart des écrivains religieux de notre temps n'ont fait que compromettre la gravité ou l'autorité des Écritures, les uns par des spéculations mercantiles, les autres par des commentaires qui rappellent souvent les plus bizarres rêveries du moyen-âge, quelques-uns même par des paradoxes politiques qui ne sont pas sans danger; et telle est la faiblesse des travaux de l'exégèse française, que les protestans déclarent, avec un dédain superbe, qu'elle est trop au-dessous d'eux pour qu'ils lui fassent les honneurs de la discussion.

Parmi les traducteurs ou les commentateurs de la Bible, MM. les abbés Orsini, Clément et Genoude sont surtout cités et prônés. Quelle est donc la

(1) Paris, chez Adrien Leclere, 1842, in-4°.

valeur de leurs travaux? M. Orsini, l'historien romantique de la Vierge, s'est borné à faire illustrer la Bible de vignettes *pour les gens du monde*, et, afin de rendre le *format plus portatif*, il a supprimé les Petits Prophètes et l'Apocalypse. M. l'abbé Clément, dans sa *Philosophie sociale de la Bible*, a mis la science ecclésiastique, et une science souvent étendue, il faut le reconnaître, au service des théories communistes; plus d'une page de son livre pourrait figurer dans le journal de l'*association communautaire icarienne*. Quant à M. de Genoude, qu'un grand poète a comparé à une poutre de cèdre du Liban taillée pour le saint lieu, sa *Sainte Bible* est, après la *Gazette de France*, son œuvre capitale. C'est aux sympathies de M. de Genoude pour Voltaire que nous devons la traduction de la Bible; lui-même a pris soin de nous l'apprendre dans l'*Histoire d'une ame*, singulière confession que nous rencontrerons plus loin, au paragraphe des romans : « Je m'engageai, dit-il, pour réparer le mal que j'avais pu faire en partageant les dédains de Voltaire, en les communiquant à mes camarades de collége, à traduire les livres saints, et à consacrer à ce travail *tout le sentiment poétique qui était en moi!* » Il n'est guère plus étonnant de voir M. de Genoude voltairien avant d'être prêtre que de le voir radical en même temps que légitimiste; mais M. de Genoude poète! quelle révélation inattendue! et qui s'en serait jamais douté par ses livres? Que de mystères et de contrastes dans un même homme! M. de Genoude traduit, dit-il, les livres saints pour s'acquitter envers Dieu : je crains bien, en vérité, qu'il ne soit resté son débiteur; sa traduction n'est qu'un pastiche enjolivé, et les commentaires qui l'accompagnent ne sont de nature ni à instruire ni à édifier. Ces commentaires, qui n'apprennent rien, et qui n'ont pas même le mérite d'être correctement écrits, accusent une précipitation de travail impardonnable dans un sujet aussi grave, et l'introduction n'est qu'un prospectus à la gloire du traducteur. Cette introduction est signée, il est vrai, des éditeurs de M. de Genoude, mais la responsabilité ne lui en revient pas moins tout entière, et l'on se demande avec surprise comment, dans la préface d'un livre *composé uniquement pour la gloire de Dieu*, il a laissé dire qu'avant lui, M. de Genoude, on n'avait donné de la Bible que des parodies et des *caricatures*. Ces critiques amères contre tous les travaux antérieurs ne sont pas moins contraires aux convenances qu'à la charité chrétienne; elles sont contraires à l'autorité des censures ecclésiastiques, car ces *caricatures* de la Bible ont été officiellement approuvées dans leur temps par des hommes dont l'église s'honore. Comment M. de Genoude, en confiant ainsi les choses saintes à des mains profanes, a-t-il oublié, si mal à propos, que Jésus ne souffrait pas les vendeurs dans le temple?

Des théologiens improvisés, étrangers à l'église, sont venus aussi offrir aux livres saints le tribut de leurs commentaires, et l'on peut lire de curieux spécimens de cette exégèse de fantaisie dans *l'Unité*, de M. D'Etchégoyen, véritable traité de géométrie occulte et de philologie cabalistique, qui nous ramène à Corneille Agrippa; dans la *Résurrection*, de M. Stoffels, apocalypse humanitaire du néo-catholicisme, où viennent se confondre toutes les

excentricités philosophiques et littéraires; dans *l'Univers expliqué par la révélation*, d'un anonyme qui prétend nous dévoiler les secrets les plus profonds de l'époque antédiluvienne. Qu'est-ce que le monde? C'est *la manifestation de la lumière calorique agent de l'affinité, de l'électricité et du magnétisme*. Qu'est-ce que le néant s'animant au *fiat* de la pensée divine? C'est un zéro qui engendre des unités. Qu'est-ce que l'homme dans le paradis terrestre? *Un esprit cométaire*. Et pourquoi en a-t-il été banni? Parce qu'il s'est jeté avec la femme dans *la voie des créations sidérales*. Ne croirait-on pas entendre des astrologues expliquer, suivant le caprice de leurs rêves, les livres respectés où Dieu a laissé sa parole? La foi soumise honore le mystère par le silence; la foi inquiète et peu sûre d'elle-même le compromet par des explications hasardées. C'est le fait des demi-théologiens de ne jamais s'arrêter à temps devant la barrière infranchissable, comme c'est le fait des demi-savans de se poser des problèmes qu'on ne saurait résoudre. Les uns cherchent à soulever les voiles dont Dieu lui-même s'est enveloppé, les autres poursuivent la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel. Des deux côtés, n'est-ce pas la révolte de la faiblesse et de l'orgueil contre l'impossible? Au lieu de s'égarer ainsi dans des divagations sans but, la science catholique ne ferait-elle pas mieux de chercher à réfuter le docteur Strauss? Personne dans le clergé jusqu'ici ne l'a tenté; on s'est borné à le mettre à l'index.

De tous les modernes apologistes, le plus fécond est sans contredit M. de Genoude : compilateur, éditeur, imprimeur, M. de Genoude dirige avec un zèle infatigable des entreprises multipliées de catholicisme; il fait traduire au rabais les pères des premiers siècles, emprunte Wiseman à l'Angleterre, Jean Kühn à l'Allemagne, place Bossuet et Fénelon sous la protection de ses préfaces, et se publie lui-même, entre Fénelon et Bossuet, dans *la Bibliothèque chrétienne du dix-neuvième siècle*, collection des chefs-d'œuvre de la littérature catholique qui s'imprime sous sa direction. M. de Châteaubriand a écrit le *Génie du christianisme;* M. de Genoude en écrit *la Raison*. C'est, pour la *Gazette*, une occasion de rapprochemens flatteurs et un livre magnifique; pour les lecteurs désintéressés, ce n'est que Bergier enjolivé de métaphores. Bossuet a écrit l'*Exposition de la doctrine de l'église;* M. de Genoude, qui ne redoute point le parallèle, publie une *Nouvelle Exposition du dogme catholique;* et attendu que M. de Lamennais a donné les *Affaires de Rome*, M. de Genoude donne à son tour, comme introduction au *Dogme catholique*, ses *impressions de voyage* dans la capitale du monde chrétien. Ce qui flatte surtout M. de Genoude dans la ville de Saint-Pierre, c'est la pensée qu'en se faisant prêtre, on peut devenir cardinal; ce qui flatte les lecteurs, c'est d'apprendre que, si la *Gazette* a été mise à l'index par le saint-siége, le saint père en a du moins très bien accueilli le propriétaire. En dernière analyse, c'est une apologie explicative de M. de Genoude qui sert de prolégomènes à l'apologie de la religion chrétienne; et lorsqu'on voit ainsi la silhouette de l'auteur se dessiner à tous les horizons, on ne saurait mieux faire que d'appliquer à M. de Genoude ce jugement que lui-même a porté

dans son discours préliminaire des œuvres de Fénelon, sur les théologiens mondains de notre époque : « On *trouve* l'écrivain derrière toutes les combinaisons de pensée et tous les artifices du langage; tout révèle l'intention de ramener sur soi l'attention du lecteur..., et l'on se *trouve* mal à l'aise en *retrouvant* toujours un tiers entre soi et la vérité. » En ce qui touche la science théologique de M. de Genoude, on aurait tort de se montrer exigeant, car il faut se rappeler qu'il a été dispensé des études du séminaire, et que *le sentiment poétique qui est en lui,* ainsi que les embarras de ses candidatures, ont dû nécessairement lui causer, même au point de vue de l'orthodoxie, quelques distractions. Du reste, pour prévenir les objections, M. de Genoude a fait comme les poètes méconnus qui prouvent au public leur génie par des certificats; il a imprimé, à la suite de son livre, des lettres de satisfaction délivrées par quelques membres du clergé. Un haut dignitaire ecclésiastique lui a même envoyé la calotte rouge du cardinal de Bérulle, *faustum omen!* et cependant les premières pages du premier chapitre du *Dogme catholique* sont fortement empreintes de trithéisme et de sabellianisme. En fait d'hérésie, le panthéisme universitaire serait-il seul par hasard un cas réservé?

Souvent, et c'est là un des caractères distinctifs de la foi de notre temps, quand le cœur demande à croire, l'esprit se révolte et veut douter encore, et il semble que, tout en cherchant à convaincre, certains écrivains religieux éprouvent, comme à leur insu, le besoin de combattre les doutes qui murmurent sourdement en eux. Au moyen-âge, la foule, pour se précipiter dans la foi, fermait les yeux et s'y jetait en aveugle; mais, entre le moyen-âge et notre époque, il y a Luther, Voltaire, la révolution : on ne saurait échapper complètement, quoi qu'on fasse, aux influences de ce passé qui nous touche, pour renouer en un jour avec les temps qui sont plus loin; nos modernes docteurs, tout en protestant de leur soumission, vont fouillant partout afin de chercher et de retenir la certitude, qui leur échappe à tout instant. Les uns exhument dans le passé les apologistes qui datent de l'origine même du christianisme, les écrivains religieux qui combattaient les païens. On réimprime, on traduit Tertullien, saint Irénée, etc. L'imprimerie catholique du Petit-Montrouge et les frères Gaume nous ont rendu dans des collections vraiment gigantesques la plupart des pères. Cependant, depuis Tertullien, la science a marché, on ne peut combattre le scepticisme moderne avec les armes qui terrassaient la philosophie païenne; il fallait donc demander des argumens nouveaux aux lumières nouvelles apportées par la civilisation, et dans ces derniers temps il s'est formé une école d'apologistes qui s'appuie d'une part sur les témoignages historiques, de l'autre sur les sciences naturelles.

L'incrédulité du XVIII[e] siècle, on le sait, avait attaqué la foi par les traditions ou la chronologie; pour lui répondre, on a tourné contre elle ses propres armes : on a tenté de démontrer d'une part que l'histoire confirmait de tous points les affirmations du catholicisme, et de l'autre que les dogmes chrétiens

se retrouvaient dans la tradition universelle, comme témoignage d'une révélation primitive. Mais, en poussant cette méthode à des limites extrêmes, on est arrivé à donner, même dans les sermons, les impuretés du paganisme, *spurcitiæ paganorum,* comme preuves des mystères catholiques, à étayer la Bible par les livres sacrés de l'Inde et de la Chine, le dogme de la déchéance par la fable de Prométhée, la transgression d'Ève et la révolte de sa curiosité par la fable de Pandore, le paradis terrestre par le règne de Saturne, le péché originel par Œdipe. Ce procédé est surtout familier à l'auteur de *la Religion constatée universellement,* M. de La Marne, qui fait sa spécialité de rechercher dans toutes les croyances du vieux et du nouveau monde les dogmes catholiques, et qui appuie sur cette base, repoussée par Rome, l'autorité du saint-siége. Rome, en effet, a raison de protester contre ce système, car tous les grands apologistes, Bossuet et Pascal entre autres, ont vu dans les révélations de l'ancienne et de la nouvelle alliance deux faits indépendans et absolus : si les dogmes de la chute de l'homme, de la réhabilitation par un homme-dieu, de la Trinité, ont constitué de tout temps la croyance universelle du genre humain, que devient la révélation par le Christ?

Les apologistes qui ont invoqué les sciences naturelles en faveur de la religion se sont attachés surtout à la géologie. Le déluge a été garanti par l'autorité de Cuvier, et de la sorte c'est l'élément scientifique, c'est-à-dire un élément toujours variable, toujours incomplet, qui est devenu en matière de foi l'unique fondement de la croyance; c'est le système qui fait accepter le miracle. Cependant, si le système qu'on invoque aujourd'hui est combattu, infirmé demain par un système nouveau, viendra-t-on recommencer la concordance et la démonstration? N'est-ce pas orgueil de croire qu'on peut ainsi, sans être pris de vertige, se pencher sur tous les abîmes, contrôler tous les miracles? Et de quelle autorité sera le contrôle, puisque ces docteurs déclarent tantôt qu'ils sont théologiens, mais qu'ils ne sont pas géologues, tantôt qu'ils sont géologues, mais qu'ils ne sont pas théologiens, quelquefois même qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre (1)? Nous leur dirons donc avec M. l'archevêque de Paris que « c'est un malheur pour la religion lorsqu'elle a pour apologistes des écrivains aussi peu préparés à la défendre (2). » Nous leur rappellerons en même temps ce mot du dernier des pères de l'église : « Ils décident de tout sans hésiter jamais, parce qu'ils ne savent pas et qu'ils se figurent ne rien ignorer de ce qui est dans le ciel et sur la terre. »

En effaçant les limites qui séparent les faits naturels et les faits révélés, en essayant à tout prix une concordance qui n'est point encore possible, on paralyserait la science, si elle consentait à s'annihiler devant la théologie; on compromettrait la foi en la rendant responsable des erreurs ou des variations

(1) On peut voir la *Cosmogonie de la Révélation,* par M. Godefroy, 1841; — les *Élémens de Géologie,* par M. Chambau, etc.

(2) *Instruction pastorale sur la composition, l'examen et la publication des livres.* Paris, 1842; in-4°, pag. 10.

de la science. Le vice de la méthode est démontré d'ailleurs par la stérilité des travaux. Le clergé lui-même a tenté, pour répondre au reproche d'ignorance et confondre tous les doutes, de compléter l'enseignement des séminaires par l'étude des sciences naturelles. On a ouvert des cours ecclésiastiques de géologie, de *physique sacrée*. M. l'abbé Moigno s'est installé, pour faire ses expériences, dans les caves de Saint-Sulpice, où se tiennent des conférences mystiques, scientifiques et littéraires, à l'usage des adultes de la classe ouvrière. Où sont cependant jusqu'à ce jour les observations, les découvertes? Quels sont les géologues, les physiciens du clergé? La science théologique de la concordance en est réduite à emprunter au protestantisme anglais le docteur Buckland, en lui pardonnant d'avoir fait *prêter* les textes sacrés, comme elle pardonne à M. Letronne sa critique du déluge, quand elle a besoin de ses argumens contre le système astronomique de Dupuis. Quelque contestables que soient, du reste, les travaux qui dans ces derniers temps ont eu pour but de donner la science comme auxiliaire à la foi, il faut du moins rendre cette justice à ceux qui les ont tentés: c'est qu'ils représentent le côté progressif de la réaction catholique. Ce qui a manqué généralement, c'est la patience et l'étude, et sans aucun doute, avec moins d'enthousiasme et plus de réflexion, on arrivera à des résultats satisfaisans. Ici du moins on veut s'éclairer: c'est un mérite qu'il faut reconnaître, et nous n'aurons que trop souvent l'occasion de constater les singulières tendances qui poussent, au nom du progrès religieux, un grand nombre d'esprits à *s'abêtir*, pour nous servir d'un mot de Pascal.

L'histoire, comme l'érudition sacrée, comme les sciences naturelles, a subi le contre-coup de la réaction religieuse. L'école catholique s'est montrée souvent d'une sévérité excessive à l'égard des écrivains qui ne sont pas placés à son point de vue exclusif. Cette rigueur est-elle justifiée par ses titres? Deux groupes distincts composent cette école : ils représentent, l'un, le lyrisme monarchique et le mysticisme sentimental; l'autre, l'ultramontanisme le plus rétrograde et l'intolérance inquisitoriale. Dans le premier de ces groupes, et parmi les écrivains qui datent de la restauration, figurent au premier rang et par ordre chronologique MM. de Conny et Laurentie. M. de Conny, dans son *Histoire de la révolution française*, s'est placé au point de vue le plus absolu du légitimisme et de l'absolutisme; c'est un fidèle gentilhomme qui écrit du pied de l'échafaud de Louis XVI, et ne voit devant lui qu'une victime et un bourreau; sa juste indignation contre les excès lui fait entièrement méconnaître les idées, et les septembriseurs représentent à ses yeux la nation entière. M. Laurentie, dans son *Histoire de France*, s'est placé également au point de vue du droit divin et du monarchisme de *la Quotidienne*, mais avec un certain élan chevaleresque qui ne manque pas d'élévation. Dans le livre de M. Laurentie, le peuple s'efface toujours devant le roi, comme le roi devant Dieu, et tout problème historique n'a jamais ainsi qu'une solution strictement absolutiste et étroitement catholique. Quant à M. Capefigue, qui

représente dans cette école la production accélérée et infatigable, il se préoccupe avant tout du pittoresque, et le catholicisme n'est pour lui qu'un élément d'enluminure; M. Capefigue s'inquiète peu de rechercher à travers les évènemens humains cette secrète pensée d'en haut qui fait mouvoir les hommes. Ce qui le charme dans la religion du moyen-âge, ce sont les belles chapes, les processions, les enfans de chœur, les orgues et les missels. On dirait qu'en feuilletant les vieux livres, il n'a pris de notes que dans les vignettes *envermillonnées;* et, quand par hasard il fait de la science ecclésiastique, il enrichit le calendrier par des canonisations de fantaisie en dédoublant saint Germain-l'Auxerrois pour en faire un saint Germain d'Auxerre et un saint Germain de Paris. Dans la jeune école, parmi les hommes nouveaux, nous trouvons MM. de Riancey, fondateurs du *Cercle catholique*, qui ont pris pour *criterium,* dans leur *Histoire universelle,* les paradoxes les plus absolus de Joseph de Maistre; M. Amédée Gabourd, qui procède de Marchangy en l'exagérant; M. de Préo, qui écrit dans la *Bibliothèque de la jeunesse chrétienne,* sous la sauve-garde d'une approbation archiépiscopale, l'histoire des guerres civiles de la Vendée, pour enseigner aux jeunes gens « l'amour sacré de la religion et de la patrie; » M. de Landine de Saint-Esprit, l'historiographe de la *Bibliothèque catholique,* qui a donné en moins de trois ans une série de dix-sept volumes, comprenant toute l'histoire de France et les *Fastes du Christianisme.* C'est une Babel, sans notes, sans dates, où les points d'exclamation et d'admiration remplacent les idées. Les titres des chapitres sont de véritables logogryphes; l'histoire du moyen-âge est écrite d'après les *manuscrits* et les *éditions xilographiques* coordonnés avec les médailles, et l'histoire de Napoléon d'après la *garde montante des Invalides. L'authenticité des faits de cette histoire repose sur la loyauté des vieux chevrons;* on y voit, entre autres, que « Napoléon, au haut de sa renommée, s'est jeté en bas,... que les phases de son règne ont été l'orage des couronnes,... que l'anarchie est un arbre dont les boutons portent des greffes amères, et que l'émeute est la garde montante de la terreur. » Les dix-sept volumes sont tous de ce style et de cette manière; nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Voilà les autorités les plus importantes. Le chiffre se complète par quelques professeurs du haut enseignement universitaire, tels que M. Lenormant, qui a réhabilité en Sorbonne, à propos de la Saint-Barthélemy, la théorie des rigueurs salutaires, et c'est là une circonstance heureuse qui sauvera sans doute, par la réversibilité des mérites, quelques professeurs panthéistes. Du reste, la disette d'historiens est si grande, qu'on a eu recours ici, pour défendre la papauté, à l'Allemagne protestante, à MM. Hurter et Ranke, par exemple, en prenant soin toutefois, comme l'a fait M. de Saint-Chéron, de convertir certains passages du texte par des interpolations, des suppressions et des contre-sens, ou d'annoncer la prochaine abjuration des auteurs. Malgré ces précautions, on est arrivé à un travail sans valeur pour les catholiques,

attendu que le pape a mis à l'index les histoires protestantes de la papauté, sans valeur pour les érudits exacts, car il est arrivé que les auteurs allemands, comme M. Ranke, ont protesté contre les traductions. Il y a plus encore, et voici le fait que la *Revue* a déjà signalé : un auteur italien, M. Amari, publie à Palerme une histoire des vêpres siciliennes; des écrivains catholiques en traduisent textuellement trois cents pages, mutilent le reste, substituent aux idées libérales de l'auteur des idées ultramontaines, et donnent la traduction au public, comme une œuvre personnelle qu'ils signent de leur nom. Parmi les livres originaux, relatifs à l'histoire de l'église, qui se sont produits en France pendant ces dernières années, les travaux de MM. les abbés Receveur et Rohrbacher ont à peu près seuls mérité de prendre rang au nombre des livres sérieux, car on ne saurait accepter comme des ouvrages historiques la plupart de ces *Vies des Saints* qui encombrent les catalogues de la librairie religieuse. A part la *Vie de sainte Élisabeth,* de M. de Montalembert, la *Vie de sainte Zite*, de M. de Montreuil, et la *Vie de saint Bernard,* de M. l'abbé Ratisbonne, qui se recommandent par des qualités réelles, on ne trouve guère dans cette série que de pitoyables légendes, dignes, sous tous les rapports, de faire suite aux histoires du prince Fortunatus et des quatre fils Aymon. Telle est du reste la propension de certains esprits à tout croire, qu'on vient de publier une traduction de la *Légende Dorée,* que l'église elle-même avait depuis long-temps reléguée parmi les contes les plus apocryphes.

L'école ultramontaine a pour chefs naturels les jésuites : les disciples qui se sont placés sous leur invocation rappellent souvent la méthode et l'esprit de ces maîtres par des emportemens irréfléchis contre les plus nobles conquêtes des temps modernes, et l'insaisissable mobilité de leurs sympathies, qui s'accommodent également du régicide au nom de la liberté, de la tyrannie au nom de la religion.

Dans les temps anté-chrétiens, l'école ultramontaine se place au point de vue le plus absolu d'une casuistique intolérante. Les historiens de cette école en sont encore à maudire Julien l'Apostat, et même Jupiter; les philosophes et les héros païens ne sont pour eux que des fous. Les docteurs du moyen-âge réclamaient en paradis une petite place pour Trajan; M. l'abbé Carle, au contraire, l'un des organes les plus exagérés de l'ultramontanisme, déclare qu'avant la religion chrétienne il n'y avait ni vertus, ni patriotisme, et que le courage de Régulus n'était qu'*une rage fastueuse et concentrée.* Il s'emporte contre Lucrèce, « qui, après avoir supporté les violences faites à son corps, après y avoir consenti peut-être, se tue pour faire oublier sa faiblesse par un crime! » Saint Augustin était plus indulgent que M. Carle; il a dit en parlant de Lucrèce : *innocentem et castam Lucretiam.* L'évêque chrétien blâme la femme païenne parce qu'elle se tue; il ne la calomnie pas.

Dans l'histoire du moyen-âge, c'est encore toujours et partout, à propos de la puissance temporelle de l'église, du clergé, du pape, de l'inquisition, une exagération pareille, très souvent une ignorance singulière du passé et

une sincérité contestable. Voltaire et son école avaient calomnié le christianisme, en le chargeant de faits odieux qui ne sont imputables qu'aux plus mauvaises passions des hommes; il était facile de répondre, de démontrer que la religion n'est pas la complice des crimes de la barbarie, et que ceux qui ont fait le mal en l'invoquant ont menti à ses doctrines. Par malheur, on ne sait que le mot de Constantin : « Si je voyais un prêtre pécher, je le couvrirais de mon manteau; » et pour absoudre Dieu, qui n'a jamais fait cause commune avec les ambitieux et les méchans, on a essayé de réhabiliter les égaremens des hommes. Les plus éclairés eux-mêmes ont cherché, pour les cruautés du passé, des palliatifs anodins, témoin M. de Montalembert, qui, à propos de la guerre des Albigeois, a cru donner une assez large part au blâme en disant « qu'on n'a point encore trouvé le moyen de faire une guerre de religion avec aménité et douceur (1). » Faut-il donc s'étonner que M. Carle, dans sa *Vie de Savonarole,* dise, en d'autres termes, que la foi n'a pas de plus sûr gardien que le bourreau; que, si l'Espagne a été grande, elle le doit à l'inquisition, et que, si les rois n'ont pas versé *la dernière goutte de l'iniquité,* c'est uniquement parce que les théologiens ont répété, dans les livres et dans les chaires, *licet occidere tyrannum?* M. Carle, du reste, se réfute lui-même, car, en même temps qu'il réhabilite l'*auto-da-fé,* il s'emporte contre Alexandre VI, parce qu'il a fait brûler Savonarole. N'est-ce pas sa conscience d'honnête homme qui met en défaut sa logique d'historien ? Telles sont d'ailleurs les contradictions incroyables dans lesquelles il est tombé, qu'un journal a reproduit récemment le récit de la mort de Savonarole en donnant de grands éloges à l'auteur, qu'il avait pris pour un *philosophe;* c'est qu'en effet, ultramontain dans sa préface, M. Carle est presque voltairien dans sa conclusion. Faut-il s'étonner que le plus exagéré peut-être des enfans perdus de l'ultramontanisme souffle avec plus d'ardeur encore sur la cendre éteinte des bûchers du saint-office, pour brûler, non plus seulement les hérétiques, mais la troupe odieuse d'écrivains et de philosophes qu'ils ont recrutée pour arrière-garde, tous les *scélérats* et tous les fous (2)? Passe pour les scélérats; mais les fous! Dans la justice civile, la folie est une excuse; on ne tue pas les fous, on cherche à les guérir. Dans la justice néo-catholique, il n'y a pas de circonstances atténuantes. Voilà donc nos croyans progressifs plus intolérans que les inquisiteurs du siècle passé, car le dernier de ces inquisiteurs, don Emmanuel Abad-la-Sierra, proposait, en 1794, de réformer la procédure du saint-office et d'adopter des mesures plus conformes à la religion et aux intérêts de l'état. L'école moderne ne sait pas même ce mot célèbre de saint Bernard : *Fides suadenda, non imponenda.* On dirait que, dans ce catholicisme militant, l'ardeur inconsidérée du prosélytisme enlève aux uns la charité, aux autres le calme impartial de l'esprit, qui est la première qua-

(1) *Histoire de sainte Élisabeth*, 1836, in-4°; introd., p. XXVI.
(2) M. Veuillot, *Pèlerinages de Suisse,* tom. II, p. 186.

lité de l'historien. Ainsi M. Lacordaire désavoue l'inquisition et ressuscite l'ordre de saint Dominique, qui en a été l'un des principaux instrumens; et dans un mémoire relatif aux frères prêcheurs, il repousse toute collaboration de ces moines aux œuvres du saint-office, en défiant qu'on trouve un texte qui les accuse. M. Lacordaire, s'il s'était donné le temps de chercher, aurait facilement trouvé des textes, car ils sont partout, dans les registres de l'inquisition de Toulouse, aux manuscrits de la Bibliothèque du roi, dans l'*Histoire de l'église gallicane*, du père Longueval, dans l'*Histoire du Languedoc*, du bénédictin dom Vaissette, qu'on n'accusera certes pas de *philosophisme*, et même dans Quétif, l'annaliste de l'ordre dont M. Lacordaire porte l'habit.

Si les bruits du passé, échos lointains que nous entendons seulement aux heures recueillies de l'étude, troublent ainsi la sûreté de la critique historique, que sera-ce donc dans le tumulte des discordes contemporaines? L'histoire tombera au niveau du dernier pamphlet. Entrons, pour en juger, avec M. l'abbé de Robiano dans les temps qui nous touchent, et parcourons la *Continuation de l'histoire ecclésiastique* de Berault Bercastel. Au début du quatrième volume, nous sommes en 1815. *L'époque est grosse d'un avenir peu douteux*. Des *monstres à face humaine* se répandent sur l'Europe armés des doctrines des droits de l'homme, et ces monstres sont représentés en France par le *déiste et sensuel Louis XVIII*, *correspondant de Robespierre et de Marat, et ses ministres plus ou moins ineptes*, qui ont refusé de rendre une existence légale aux jésuites, qu'on redemandait partout, aux jésuites, qui ont droit *à la dictature de toutes les philosophies*, *de toutes les sciences*. Sous la direction de pareils hommes, on conçoit que le vaisseau de l'état ait eu grand' peine à faire sa route. Heureusement il se rencontra au fond de la Beauce un cultivateur qui fut envoyé par le ciel vers *l'épicurien d'Hartwell*. Un jour que Martin, c'est le nom du cultivateur, travaillait dans sa vigne, un inconnu, qu'on a su depuis être un ange, se présenta devant lui, et lui dit : — « Va trouver le roi et avertis-le de prendre garde. » — C'était le 15 janvier 1816. Martin, qui fut d'abord envoyé à Charenton par M. Decazes, vint ensuite aux Tuileries, et le roi lui dit : — « Donnez-vous la peine de vous asseoir. — Martin répondit au roi : — Sire, vous êtes bien honnête, mais vous êtes trop bon. Les libéraux sont de méchantes gens, des impies, etc. » — Et, à la suite de cette conversation, le déiste Louis XVIII pleura beaucoup, parce que Martin, ajoute M. de Robiano, lui avait révélé une chose très secrète, « et dont il n'avait pu avoir connaissance que par révélation : c'est que le prince avait eu autrefois, dans une chasse, la pensée de tuer Louis XVI (1). » D'après la version de Martin, dit l'historien ecclésiastique, il avait tout disposé pour le succès, il coucha même le roi en joue, mais une branche d'arbre qui l'arrêta, un seigneur qui vint à passer, firent manquer le coup. Louis XVIII refusa de se rendre aux avis de Martin; tant de noirceur ne pouvait rester impunie; le duc de Berry tomba donc sous le cou-

(1) Pages 6-9 et 23.

teau de Louvel. Pour expliquer le meurtre, M. de Robiano ajoute que Louvel, à part les autres motifs et inspirations qui le guidaient,« avait une sœur vis-à-vis de laquelle la passion du moribond avait négligé de s'acquitter de ce que les théologiens défendent de promettre, mais qu'ils condamnent toujours à tenir (1). » En d'autres termes, la sœur de Louvel avait vendu une nuit au prince, et le prince tomba sous le poignard du frère pour ne pas avoir soldé la nuit. Voilà, dans les livres de M. de Robiano, la part des morts; quant aux vivans, ils sont traités de telle sorte, que tenter de les justifier contre l'historien, ce serait les calomnier encore. Grace à la protection de quelques membres du clergé et aux annonces de la presse religieuse, on assure cependant que ce livre s'est vendu à six mille exemplaires.

Que conclure, en dernier résultat, des travaux que nous venons de passer en revue? La critique sacrée, la science, l'histoire, ont-elles des lumières nouvelles à espérer de l'école ultra-catholique? Cette école a perdu, dans la critique ecclésiastique, les bonnes traditions de la science du passé. Pour les questions scientifiques, elle a rétréci ses horizons en s'enfermant dans la glose, et elle est restée complètement en arrière de la pensée moderne. Dans l'histoire, elle se montre crédule comme les légendaires, emportée comme les ligueurs. Ce qu'elle sait de positif, de vrai, de précis, elle l'a appris de ceux même qu'elle combat. Qu'elle soit donc reconnaissante à l'égard des libres penseurs, puisqu'elle a reçu d'eux l'initiation; pour avoir le droit d'être sévère, qu'elle s'élève au moins jusqu'à leur niveau. En attendant, qu'elle les respecte comme ses maîtres.

III. — LES PHILOSOPHES. — LES UTOPISTES.

C'est parmi les morts que l'école militante de la réaction ultra-catholique compte aujourd'hui ses autorités philosophiques. En effet, quels sont les penseurs contemporains qu'elle peut légitimement revendiquer? Placé dans les régions solitaires et sereines de la contemplation rêveuse, au-dessus des luttes des partis, M. Ballanche n'a rien à démêler avec elle. M. de Lamennais ne lui appartient plus; le dogme n'est pas aujourd'hui le point de départ de sa philosophie. M. Buchez est catholique : par ses doctrines métaphysiques, il se rattache en bien des points à M. de Bonald, il l'exagère même; mais ses sympathies politiques suffiraient seules à le séparer du parti religieux, tel qu'il s'est constitué dans ces derniers temps, et ce parti ne l'accepte qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire. Nous ne reviendrons point ici sur les morts, si vivement admirés et si diversement jugés, qu'invoque la philosophie ultra-catholique; la plupart ont été appréciés dans cette *Revue* même. Nous nous bornerons à examiner rapidement l'état actuel de l'école, si toutefois on peut donner ce nom à un cénacle confus, où chaque écrivain, isolé dans

(1) Tom. IV, pag. 25, en note.

un système individuel, confine à tous les systèmes, où chacun est maître sans avoir de disciples, où l'on ne rencontre que la contradiction, quoiqu'on parle toujours au nom de l'autorité et de l'unité.

Voyons d'abord les mondains, car ce sont eux qui s'annoncent avec le plus de ferveur comme les véritables soutiens du catholicisme, et qui abordent le plus résolument les difficiles problèmes de la philosophie religieuse. Nous le disons à regret, ce qui les distingue avant tout, ce n'est ni la science positive ni l'orthodoxie, mais bien l'excentricité. L'école catholique a réclamé comme un des siens M. Blanc Saint-Bonnet, et elle a rangé parmi les œuvres les plus notables de notre époque le livre *de l'Unité spirituelle*. Il est juste sans doute de reconnaître dans le travail de M. Saint-Bonnet des qualités sérieuses : la pensée qu'il poursuit d'étudier l'homme en Dieu, la société dans l'homme, et dans la société le but et l'objet de la création, ne manque ni d'élévation, ni de grandeur; mais en réalité, M. Blanc Saint-Bonnet, rêveur solitaire qui ne s'est point initié par des études suffisantes aux grandes questions philosophiques, n'est qu'un théosophe de la famille de Saint-Martin. Le plus souvent, au lieu d'une discussion scientifique, il écrit des *élévations* : sa philosophie, il le dit lui-même, a été pensée avec le cœur. Il est arrivé de là qu'en se laissant entraîner par les aspirations les plus irréfléchies, il s'est souvent perdu dans le monde supra-sensible comme dans un labyrinthe inextricable, tantôt pour y chercher la véritable situation de l'enfer, tantôt pour constater que les anges et les femmes se ressemblent dans la partie supérieure du corps, ou pour nous annoncer que nous touchons au règne du Saint-Esprit. Enfin, M. Saint-Bonnet, adepte fervent d'une sorte d'illuminisme humanitaire, se place à tout instant sur le bord des abîmes sans fond du panthéisme mystique, et cette tendance a complètement échappé aux critiques catholiques, qui sont cependant à l'affût des panthéistes. M. Roselly de Lorgues s'attaque également aux plus hauts problèmes, et, dans *la Mort avant l'Homme*, il explique, en les modifiant parfois, les dogmes de la déchéance et de l'expiation. Il semble que pour M. Roselly de Lorgues les mystères les plus profonds n'ont plus de voiles; mais comment croire à son infaillibilité, quand il se trompe sur des questions de baccalauréat, et qu'il confond Xénophon, le commandant des dix mille, avec le philosophe Xénophanes, chef de l'école éléatique ? Il était difficile d'aller plus loin; pourtant M. Roselly de Lorgues s'est vu dépassé par M. Guiraud, qui, dans sa *Philosophie catholique*, a donné le dernier mot de l'incroyable. Ce livre n'a été pris au sérieux que par les protestans, sans doute comme argument contre le catholicisme. Ici, d'ailleurs, comme partout, c'est encore l'anarchie dans la confusion, et tandis que M. Roselly de Lorgues récuse, sous prétexte de panthéisme, la théorie du progrès, M. Guiraud, de son côté, nous promet, non plus le progrès dans la sphère des perfectionnemens moraux, intellectuels, politiques, en un mot dans la sphère des faits humains, mais une véritable transfiguration qui nous fera passer à l'état d'anges, et nous délivrera du poids gênant de nos entrailles. Nous revenons ainsi au globe perfectionné du

millenium, à cette seconde édition de la terre où les hommes n'auront plus besoin de manger. M. Guiraud travaille à faire concorder l'histoire avec la théologie du séminaire; pour le récompenser, le séminaire l'excommunie, car il s'est oublié jusqu'à dire, comme conclusion de ses théories orthodoxes, que Satan joue dans ce monde un rôle plus important que Dieu lui-même. A cette occasion, *L'Université catholique* l'a déclaré hérétique, et de la pire espèce, *hérétique satanien*, de telle sorte que, récusé tout à la fois par les philosophes, les historiens et les théologiens, il se trouve sur une sorte de terrain vague, entre sa paroisse et l'Institut. Les femmes elles-mêmes, au milieu de cette ferveur générale, ont été subitement saisies de caprices métaphysiques et théologiques. La science sérieuse, pas plus que l'orthodoxie, n'a rien à démêler avec les *Études sur les idées et leur union au sein du catholicisme*, avec la *Formation du dogme catholique;* et quoique l'auteur de ce dernier livre ait interjeté appel du jugement porté par la *Revue*, nous maintenons, pour notre part, l'arrêt sur tous les points, en ce qui touche la portée scientifique de l'œuvre. Quant à l'orthodoxie, il suffira de rappeler que la *Formation du dogme catholique* a été mise à l'index en cour de Rome.

Pour les néophytes les plus candides et les plus enthousiastes de cette école, la philosophie toute entière s'est résumée dans une négation absolue de la raison. En abordant la science, ils ont commencé par briser son instrument, et les gens de bon sens se sont demandé en riant si pour nier la raison il ne faut pas commencer par la perdre. C'était justice, car, dans leur prétendue mysticité absolutiste, ces philosophes allaient plus loin que les docteurs les plus absolus. Au moyen-âge, on voyait dans la philosophie l'humble servante de la scolastique, mais on n'y voyait pas l'inévitable ennemie de la foi. On proclamait l'incertitude, l'insuffisance de la raison; on ne l'insultait pas, et, tout en signalant ses ombres et ses ténèbres, on acceptait sa lumière, là où sa lumière pouvait éclairer. Les docteurs de la scolastique moderne ont contre eux et la tradition des grands esprits du moyen-âge, qui cherchaient dans la raison les premiers élémens de la certitude religieuse, et la croyance forte et calme du XVIIe siècle. Par malheur, ils ne connaissent ni leur temps, ni le passé, ni les livres même sur lesquels ils s'appuient, car, en attaquant le rationalisme, c'est saint Augustin, saint Thomas, saint Anselme, toutes les lumières de l'église qu'ils attaquent, et M. l'archevêque de Paris se voit forcé de prendre contre eux, au nom de la foi, la défense de la raison, et par cela même de la philosophie. « A défaut de génie et d'instruction suffisante, leur dit-il, on aura recours à l'exagération et à l'enflure; au lieu de montrer l'insuffisance de la raison, on la présentera comme impuissante à arriver jamais à la certitude; au lieu d'affirmer la nécessité de la foi pour connaître, pour observer la vérité religieuse, on rendra son domaine absolu, universel; on révoltera au lieu de persuader; au lieu de faire des croyans, on préparera des sceptiques (1). »

(1) *Instruction pastorale*, p. 23.

L'église ne pouvait rester étrangère à la mêlée philosophique de notre temps. Intervenir était pour elle un devoir et un droit : quel a été son rôle? En 1830, elle fut ébranlée par un mouvement qui semblait correspondre au mouvement de la société civile; M. de Lamennais en était l'ame et le chef. *L'Avenir* en fut pendant quelque temps la tribune retentissante; mais M. de Lamennais ne tarda point à dépasser le but. Il avait un instant entraîné l'église, puis il s'en sépara brusquement, et, ainsi privé de l'homme qui faisait sa force et son espérance, le clergé se rejeta avec une sorte d'effroi dans une orthodoxie immobile, de peur de tomber dans des erreurs nouvelles. Les prêtres qui depuis ont posé le pied dans la science n'ont marché qu'en tremblant, comme on marche au bord d'un abîme, et, les yeux fixés sur leur guide, l'innocente *Philosophie de Lyon*. Les uns, comme M. Gerbet, après avoir fait, dans la sphère des vérités religieuses, la part très distincte de la raison et de la foi, se sont contredits eux-mêmes en s'emportant contre le rationalisme; d'autres, comme MM. de Salinis et de Scorbiac, ont borné leur ambition et leur gloire à éditer un manuel à l'usage du collége de Juilly. Il en est de même de M. Rattier, professeur à Pont-Levoy, qui, dans son *Cours complet de Philosophie*, n'a donné qu'un traité élémentaire raisonnable, terne, et très hostile aux philosophes. Parmi les soixante-dix ouvrages de philosophie qui se publient chaque année, terme moyen, c'est à peine s'il en est deux ou trois qui appartiennent au clergé, et, depuis deux ans, le catalogue des ouvrages philosophiques de l'église se borne à peu près au *Panthéisme* de M. Maret et à l'*Histoire de l'Eclectisme alexandrin*, de M. l'abbé Prat. Le plus grand mérite du livre de M. Maret est dans les formes bienveillantes de sa polémique. Quant à l'*Eclectisme alexandrin* de M. l'abbé Prat, c'est tout simplement une attaque déguisée contre l'éclectisme moderne. En effet, pendant long-temps, quand on avait besoin d'argumens pour combattre M. Cousin, on les empruntait à M. Pierre Leroux, sans s'inquiéter de son panthéisme, de sa métempsycose, de ses facéties contre les prêtres qu'il traite de *parias* et d'*éducateurs noirs*. Plus tard on a tenté de combattre avec des armes personnelles; mais par prudence, en jetant l'anathème sur l'éclectisme, au lieu de s'en prendre à M. Cousin, on s'est adressé à Julien l'Apostat et à Simon le Magicien. Ce n'est point là la méthode de la science, mais tout simplement la tactique du pamphlet. Les *Institutions philosophiques* de M. Bouvier, évêque du Mans, bien que traduites en chinois pour l'usage des missions et adoptées dans un grand nombre de séminaires, ne sauraient, sous aucun rapport, être acceptées comme une œuvre de science. Par la barbarie du latin, les formes d'exposition, ce livre nous rejette parfois au plus profond du moyen-âge; M. Bouvier semble se détourner à dessein des grands problèmes agités par la pensée moderne, pour s'arrêter, comme les docteurs du XVe siècle, à des questions de vaine curiosité (c'est le mot de l'église) sur la nature plus ou moins corporelle des anges, leurs formes et leur langage, la méchanceté des démons, leurs ruses, et les faux miracles qu'ils opèrent à l'aide des possédés.

Dans sa théodicée, M. Bouvier pense en exorciste plutôt qu'en philosophe; dans sa morale, il donne à certaines questions des solutions souvent fort contestables. Ainsi, et nous aurons occasion de revenir sur ce point, il enseigne que l'esclavage considéré en soi est une chose absolument licite. En politique, M. l'évêque du Mans semble avoir pris à tâche d'appliquer les doctrines du probabilisme aux cas de conscience de tous les partis. Les princes, dit-il, ne sont point obligés par les lois qu'ils ont faites, attendu que nul ne s'oblige soi-même; puis il défend la légitimité des coups d'état; de déductions en déductions, il en arrive ensuite au *licet occidere tyrannum*, en tant que le tyran est usurpateur, et il déclare en outre qu'il faut regarder comme des *amis* et des *bienfaiteurs* les armées étrangères qui défendent, lorsqu'il y a usurpation, la cause du prince légitime contre les sujets rebelles. La science, on le voit, n'est plus ici, comme aux beaux jours du *maître des sentences*, que l'humble servante, non pas de la théologie, mais tout simplement de la casuistique, et telle est dans l'enseignement ecclésiastique la disette de livres vraiment sérieux, que les *Institutions* de M. Bouvier sont aujourd'hui à leur sixième édition, et qu'elles forment la base de l'enseignement philosophique dans les grands et dans les petits séminaires, où elles remplacent la *Philosophie de Lyon*. Cette dernière du moins était cartésienne, et M. Bouvier répudie le cartésianisme; là est tout le progrès du livre! Que reste-t-il donc au clergé militant parmi ses philosophes? M. l'abbé Bautain, qui fut pendant quelque temps le Pierre l'Ermite de la grande croisade contre la raison, dont M. de Lamennais fut le saint Bernard éloquent et hétérodoxe. Arrêtons-nous donc à M. l'abbé Bautain.

Élève de l'École normale, éclos dans l'Université, M. Bautain a rompu avec les traditions universitaires, tout en gardant sa chaire de philosophie. Il entre dans les ordres vers trente ans, à l'époque où les idées sont ordinairement fixées, et change de doctrines en changeant d'habit; professeur de philosophie, il nie la philosophie en récusant la raison, sous prétexte qu'elle ne peut même pas servir à prouver l'existence de Dieu. L'évêque de Strasbourg, M. de Trévern, qui avait conféré la prêtrise à M. Bautain, s'alarme de ce pyrrhonisme, et menace de faire parler les censures ecclésiastiques, de façon que c'est le vieux prélat, mûri par l'expérience de l'église et de la vie, qui défend la raison, au nom de l'autorité, contre les ardeurs juvéniles du néophyte transfuge de la philosophie, qu'il enseigne. M. l'évêque de Strasbourg a même ôté à M. Bautain les pouvoirs spirituels; il y a eu schisme dans le diocèse, et M. Bautain a fait le voyage de Rome. Il en est revenu, après amende honorable, absous et apaisé; mais, à l'occasion, il souffle encore sur cette pauvre petite lueur tremblante qui nous éclaire. En effet, les livres qu'il a publiés récemment semblent prouver qu'il garde à la raison de vieilles rancunes, et qu'ils seront toujours, elle et lui, au plus mal ensemble. Il suffit d'ouvrir, pour nous en convaincre, sa *Psychologie expérimentale*.

Pour traiter de la psychologie, M. Bautain commence par faire table rase

de la méthode psychologique, qui a produit, suivant lui, un rationalisme hideux, qui se dessèche, *comme Narcisse*, dans sa propre contemplation, et donne naissance à tous les crimes par le principe de la souveraineté populaire. Cela posé, et sans plus s'inquiéter de la méthode, M. Bautain essaie de démontrer comment la psychologie expérimentale peut expliquer les songes, les visions et les effets attribués au magnétisme; il définit ensuite l'esprit de la nature, l'esprit animal, l'esprit végétal, l'esprit minéral et l'esprit du monde, qui a sous ses ordres des espèces de grooms qui mettent les régions supérieures en rapport avec la terre au moyen des rayons solaires, de la pluie et de la rosée. Toutes ces belles théories ne sont rien moins, à ce que dit M. Bautain, que la parole chrétienne scientifiquement expliquée; mais expliquer scientifiquement des dogmes révélés, n'est-ce pas soumettre le mystère au contrôle de la raison? Quand nous ne sommes plus dans le rêve, nous sommes dans la contradiction. A l'appui de ses systèmes, M. Bautain invoque la révélation ou la Bible : qu'il n'invoque que lui-même, car ce qu'il a vu, il l'a vu dans son esprit, dans son *extrême dedans*, et non dans les livres saints, qui ne sont pas les complices de ses excentricités. Et comme ses doctrines ne sont qu'un non-sens perpétuel, tandis que par la négation de la raison il donne d'une part le scepticisme pour fondement à la foi, de l'autre il exploite son opinion sceptique au profit du mysticisme; il admet une faculté supérieure à la raison, qui nous met en communication avec Dieu et les purs esprits; il en arrive à la *gnose*, et recule de quinze siècles dans les routes de l'esprit humain. Par sa plastique, *qui fait l'office de mère*, par ses esprits inférieurs, supérieurs, intermédiaires, il nous a rendu les *éons* mâles et femelles du gnosticisme, c'est-à-dire de la plus folle des hérésies, de celle qu'un écrivain ecclésiastique appelait l'*aposthume* où sont venues affluer toutes les impuretés de l'idolâtrie orientale.

Lorsqu'il s'adresse aux philosophes, M. Bautain ne parle que d'autorité; lorsqu'il s'adresse aux théologiens, il ne parle que de progrès et de réforme : on dirait que la gloire orageuse de Luther le tente, et qu'il veut aussi ouvrir sa diète de Worms dans les salles d'études des séminaires. La méthode qui a formé Bossuet et Fénelon ne lui suffit pas; il veut en introduire une nouvelle, toute mystique, composée d'un peu de sciences exactes, d'un peu de physiologie, d'anatomie et de médecine, et de beaucoup de littérature, le tout mêlé et trituré, et formant un mélange dont le parfait modèle est une thèse médico-philosophique, soutenue par M. Bautain devant la Faculté de médecine de Strasbourg pour l'obtention du diplôme de docteur. Cette thèse a pour objet de déterminer *l'idée de la vie*. Qu'est-ce que la vie? « C'est le principe actif de tout ce qui existe. » Comment se développe-t-elle? « Par la fécondation ou intra-susception qui a lieu sous l'action du rayon vivificateur, au moment où le passif et l'actif, le subjectif et l'objectif, s'unissent. » M. Bautain prend ensuite l'homme *ab ovo*. Nous nous voyons à l'état de *point salin* ou de *cristallisation* dans la forme pure, et

nous apprenons, entre autres, que l'homme, lorsqu'il n'est encore que *point salin,* éprouve tous les appétits blâmables qui le font plus tard pécher contre le sixième commandement; qu'il veut déjà, le don Juan qu'il est, se *réharmoniser,* et qu'il cherche *le sexe, son complément.* Si M. Bautain parle ici d'après sa propre expérience, il faut lui rendre cette justice, qu'il se souvient de loin, et de plus loin que saint Augustin, qui ne se rappelait pas même sa nourrice. Après avoir été *point salin,* l'être devient homme ou femme, et M. Bautain, fidèle au procédé néo-catholique, s'arrête complaisamment à ce qui concerne la femme, « laquelle est spécialement femme dans l'ame par la force centrale et attractive, dans le corps par la prédominance des fonctions attractives et d'assimilation, par l'excès du mouvement centripète sur le mouvement centrifuge. » Quant à l'homme, qui sent moins *centralement,* il vit dans son ame, dans son esprit et dans son corps, en *subjectivant l'objectif, et en objectivant le subjectif,* et, quand il est tout-à-fait à l'état d'individu humain, il éprouve plus vivement « l'appétit du sexe, son complément. » Alors *le multiplicande cherche le multiplicateur, l'actif cherche le passif... le convulsif,* c'est-à-dire que l'homme veut se marier. Il se marie donc, puis il vieillit, puis il meurt. Et qu'est-ce que la mort? « C'est en général le brisement du rapport entre un foyer et une forme subjective et particulière et un foyer et une forme objective et générale; c'est la cessation de la réaction de celui-ci sur celui-là, c'est une extinction de l'action vitale. » En d'autres termes, l'homme meurt quand il cesse de vivre, c'est ce que nous avait appris depuis long-temps l'élégiaque destinée de M. de La Palisse.

Dans le dogmatisme, on le voit, les philosophes qui sont d'église ne sont guère plus heureux que les mondains, peut-être sont-ils moins orthodoxes encore. Aucune doctrine vraiment scientifique n'est sortie de ce mouvement, et dans la polémique ou plutôt dans la controverse, c'est la même stérilité; toute la lutte aujourd'hui se résume dans une seule question : le panthéisme. Mais cette lutte est-elle toujours sincère? Au moyen-âge, dans les combats intellectuels, l'église était grande surtout par sa bonne foi. Aujourd'hui, quand on attaque les libres penseurs, sous prétexte de sauver la religion, on commence souvent par leur prêter des doctrines qui ne sont pas, qui n'ont jamais été leurs doctrines, et qu'ils réprouvent hautement. Qu'on s'en prenne à M. Cousin, par exemple, qui est devenu comme un point de mire, par cela seul qu'il est le plus illustre représentant de l'école française du XIXe siècle. L'accusera-t-on d'être matérialiste, impie? Non, car chacun pourrait vérifier et s'assurer par ses yeux et son bon sens que l'accusation est fausse. Ses adversaires eux-mêmes, quand ils sont de bonne foi, témoin M. Maret, l'historien du panthéisme, conviennent que sa part est grande dans la réaction spiritualiste de notre temps; ils conviennent « qu'on ne peut refuser au développement nouveau qu'il a imprimé à la pensée de l'éclat et de la grandeur, comme on ne peut lui refuser à lui-même la puissance du talent et la droiture des intentions. » Comment se fait-il donc qu'on nous dise et qu'on

nous répète que, sous les doctrines hautement enseignées et vivement défendues par M. Cousin, il se cache une doctrine occulte, subversive de tout principe chrétien, une sorte d'athéisme jésuitique plus dangereux que l'athéisme avoué, enfin le panthéisme, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Ici, la ruse devient transparente; on a choisi le panthéisme, parce que, ainsi que le dit M. Maret, s'il est nettement formulé dans Schelling, dans Fichte, dans Hegel, il est dans l'école française *indéterminé et vague*. C'était habile, car une doctrine indéterminée et vague se trouve partout par cela même qu'elle n'est nulle part, et, en effet, on la trouve partout, même dans saint Anselme, dans Bossuet et dans Salomon, en torturant les phrases. On n'a fait, par là, que transporter dans la philosophie ce procédé d'interprétation littérale que l'on condamne dans le protestantisme; on n'a fait qu'appliquer à la spéculation ces réquisitoires de *tendance* qu'on appliquait, il y a quinze ans, avec la même bonne foi, à la politique. Vous êtes panthéiste! Par ce mot, on répond à tout. C'est absolument comme les jésuites qui disaient à Pascal : Vous êtes un tison d'enfer. Pascal, ne sachant que répondre, eut recours à Arnaud : Monsieur Arnaud, vous qui avez fait une logique, donnez-moi donc un argument pour prouver que je ne suis pas un tison d'enfer. — Arnaud resta court. Et comment démontrer en effet qu'un homme, un enfant d'Adam, n'est pas un tison d'enfer? Ce n'est pas le panthéisme : c'est la philosophie elle-même qu'on poursuit. Pour être juste, il convient de remarquer néanmoins que, dans le clergé, les esprits sérieux se sont tenus en dehors de cette polémique irritante. A Lyon même, où les intrigues de la réaction ultramontaine sont des plus vives, M. l'abbé Pavy, doyen de la Faculté de théologie, ainsi que M. Noirot, professeur de philosophie au collége royal, ont protesté en toute occasion contre les attaques inconvenantes dont les sciences philosophiques sont chaque jour l'objet. M. Noirot, qui compte au premier rang des esprits distingués, a prouvé, par un enseignement dont l'Université s'honore à juste titre, qu'on peut servir la philosophie sans trahir les intérêts de la religion.

Dans tous les temps, les utopistes, en leur qualité de rêveurs, ont été les collatéraux des philosophes. Il n'en coûte pas plus en effet pour réformer le monde que pour l'expliquer, et de nos jours, où tant de gens tiennent à la disposition de l'humanité un paradis tout fait, le néo-catholicisme ne pouvait rester en arrière. Comme les philosophes, les utopistes ont cherché pour leurs rêves l'abri des traditions respectées, et ce n'est pas une des moindres bizarreries de cette époque que de voir les hommes dont les théories sociales sont le plus opposées invoquer avec un enthousiasme égal, en faveur de doctrines qui se combattent, une même doctrine religieuse. Cette fois encore nous rencontrons l'anarchie dans l'hérésie.

Les uns, pèlerins de Goritz, sont venus, sourians et joyeux, nous dire à chaque embarras, à chaque heure de trouble, comme si les peuples devaient payer pour les fautes des rois, que l'ange exterminateur avait tiré son épée contre la France, pour la punir d'une révolution généreuse; que le choléra de

1832 était l'expiation de la charte de 1830, attendu « qu'il y a dans toute charte une hérésie ou une impiété. » Un dieu légitimiste, voilà le dieu de cette théodicée.

Ici nous aurons, et toujours au nom de l'Évangile, une monarchie théocratique, là une théocratie pure, basée sur la communion métaphysique des ames, et dans laquelle disparaîtront l'amour paternel, l'amour filial, l'amour conjugal, qui ne sont que des formes diverses de l'égoïsme sympathique, et qui doivent s'absorber dans une affection unique, l'affection de la grande famille humaine, dont le père est au ciel. Ailleurs encore, et toujours au nom de l'Évangile, c'est une aristocratie mystique qu'on appelle, attendu que le sentiment de l'égalité n'est qu'un instinct de convoitise (1), et que « la manne spirituelle qui fait vivre les nations a été déposée par Dieu même aux mains de la noblesse; c'est donc à la noblesse qu'il faut confier le pouvoir, car elle seule est chargée de l'initiation. » L'auteur du *Platon polichinelle* nous propose à son tour de convertir les chambres en monastères, et d'astreindre les députés, au moment du vote des lois, à des jeûnes sévères au pain et à l'eau. En qualité de moines, ils feront vœu de pauvreté, et se trouveront très satisfaits de toucher 50 cent. par jour, ce qui donnera pour chacun d'eux 182 fr. 50 cent. au bout de l'année, et le pays en sera quitte, pour le traitement des deux chambres, moyennant une somme annuelle de 127,750 fr. Il est impossible de trouver un gouvernement à meilleur compte, à moins toutefois qu'on ne substitue, ainsi que le veut un illuminé du néo-catholicisme, Dieu aux *instrumens de chair*, à qui le monde obéit pour son malheur.

Le fouriérisme lui-même, le fouriérisme sensuel et matérialiste, devait se christianiser, et M. Louis Rousseau, dans sa *Croisade du dix-neuvième siècle*, afin de réveiller d'un sommeil dangereux ses contemporains, qui marchent *comme des somnambules au bord d'un abime*, a tenté de concilier Fourier et saint Benoît, le phalanstère et le couvent, pour créer la tribu chrétienne. La voix de tous ces utopistes s'est perdue dans les bruits sérieux de la vie; tous ces réformateurs naufragés ont célébré leurs agapes dans des catacombes, et c'est par là seulement qu'ils nous rappellent la primitive église. Mais d'autres voix ont retenti avec un éclat qui serait devenu fatal au repos de la société, si pour récolter des tempêtes il suffisait toujours de semer du vent. Les *Paroles d'un Croyant* ont fait école : le pastiche biblique a été décalqué dans des pastiches nouveaux, et les Jérémies modernes ont psalmodié Babeuf en exagérant M. de Lamennais. L'apôtre du radicalisme catholique se signe dévotement avant de commencer son prône contre la propriété, contre la loi. Ce ne sont pas les excès, les abus du pouvoir qu'il attaque, c'est le pouvoir en lui-même, quel qu'il soit, parce qu'il le confond toujours avec la tyrannie, comme il confond l'obéissance avec l'esclavage. « Le Christ, dit-il au peuple, quand il est venu pour te racheter, s'est con-

(1) *Études sur les idées et leur union au sein du Catholicisme*, vol. I, p. 223-229.

tenté de te sauver dans ton ame; mais sa pitié s'est arrêtée là : il t'a laissé la souffrance et le travail comme une expiation. Plus charitable, j'abolirai le mal, je ferai pour toi ce que n'a point fait la victime du Calvaire; je te donnerai la communauté, et te baptiserai avec le sang impur que tes mains généreuses auront versé. Ainsi soit-il. » Telle est en substance la trame des prédications que propagent depuis quelques années, dans des pamphlets ou des almanachs populaires, les *communistes* et les *solidairunis*, qui travaillent, en invoquant l'Évangile, à la *désappropriation individuelle*.

Ici, une démocratie sans frein nous ramène aux hérésies d'Épiphane, des *pauvres de Lyon*, à la fraternité de Muncer; là, c'est la théocratie qui nous fait reculer jusqu'à Grégoire VII. Les bénédictins de Solesmes tentent, au nom de l'ultramontanisme, une émeute liturgique contre les bréviaires gallicans, et des séminaristes, qui parodient Joseph de Maistre, réclament pour le pape la suprématie temporelle. — Le pouvoir de l'église, établi par Dieu même, ne peut être borné par les hommes. Interdire au pape *l'arbitrage souverain de la politique européenne*, c'est exclure Dieu lui-même du gouvernement du monde, car le pape est *seul interprète de tous les devoirs et de tous les droits*. — Par cette interprétation des droits, on espérait sans doute engager le vieillard qui règne à Rome dans une cause à jamais perdue; mais c'est jouer de malheur en vérité, car ici les ultramontains ont contre eux la papauté du XIXe siècle, Grégoire XVI, qui a dit : « Préoccupée du bien des ames, l'église n'entend nullement porter dans un intérêt de parti un jugement sur *les droits des personnes*... La coutume et la règle du clergé apostolique est de veiller partout à la sage administration des choses spirituelles, sans que pour cela il soit censé avoir rien statué sur la connaissance et la fixation *des droits des princes* (1). » La restauration s'est perdue par les hommes qui étaient plus royalistes que le roi; l'église se compromet par ceux qui sont plus papistes que le pape.

Ainsi, en résumé, que trouvons-nous dans la philosophie de l'école ultracatholique? Dans le dogmatisme, des illuminés; dans la lutte contre la raison, des sceptiques; dans la polémique contre les libres penseurs, des adversaires sans sincérité. Il y a pourtant dans cette école des hommes qui réclament, au nom de l'église, le droit de surveillance et de contrôle absolu sur les sciences spéculatives : attendons de leur part, pour accepter le contrôle, des œuvres plus sérieuses. Croire n'est pas savoir, et les philosophes qu'on attaque pourraient demander avec raison à ceux qui nient le libre examen, ou qui se perdent dans les évanouissemens du mysticisme, cette agonie de l'esprit, ainsi que l'a dit un penseur du moyen-âge : Quel élément nouveau avez-vous donné à la science? Quel argument sérieux avez-vous prêté à la foi? A vous entendre, vous apportez la lumière, et vous faites tout simplement comme les architectes des cathédrales, qui éteignaient les clartés du jour sous les vitraux

(1) *Sollicitudo ecclesiarum*. Constitution de SS. Grégoire XVI, 5 avril 1831.

sombres. Qu'avons-nous trouvé en outre dans les utopies socialistes et politiques? D'une part, des rêveurs qui construisent un monde impossible, en dehors des conditions éternellement nécessaires au repos et à la vie des sociétés; de l'autre, des agitateurs emportés qui nous rendent le catholicisme de la ligue et la démocratie de quatre-vingt-treize. Heureusement, pour remuer le monde, qui a gagné de l'expérience en vieillissant, il faut aujourd'hui autre chose que des phrases et des pamphlets; la société ne recule pas de plusieurs siècles en un jour, elle ne se jette pas non plus d'un seul bond dans tous les hasards d'un avenir inconnu.

IV. — LES MYSTIQUES ET LES THAUMATURGES.

A ne juger notre époque que par la surface et les actes de la vie pratique, on peut se croire bien loin du moyen-âge. Certaines traditions du XIIe siècle cependant sont vivantes encore parmi nous. Il semble que le passé ne meurt jamais tout entier, et quelques rêveurs, comme effrayés des clartés de leur temps, se sont rejetés vers l'ombre. Le mysticisme, mais un mysticisme qui n'oblige pas, qui ne se macère pas, qui ne s'humilie pas, s'est ranimé avec son spleen maladif, ses faiblesses énervantes, ses défaillances amoureuses. Il a demandé au passé ses visions, ses extases; il nous a rendu ses prophètes et ses thaumaturges.

Ici, comme toujours, dans cette renaissance religieuse, on a commencé par des évocations des vieux âges. Bonaventure, Louis de Blois, tous les moines qui vivaient à genoux et qui mouraient sur la cendre, sont sortis, habillés en Français du XIXe siècle, de la poussière séculaire où l'indifférence les avait laissés dormir si long-temps. Cette littérature ressuscitée des pieux soupirs, des saints embrasemens, trouve un public nombreux et fidèle; les mystiques, dans la librairie religieuse, ont tous les honneurs de la vente, et, pour faire juger de la popularité dont ils jouissent, il suffira de citer *la Passion de la sœur Emmerich,* qui s'est débitée à quatorze mille exemplaires. Ce fait, du reste, est significatif, car on voit par là que le catholicisme aujourd'hui agit plutôt par le sentiment que par la doctrine, ce qui doit nécessairement jeter les esprits dans une religiosité flottante et vague, au lieu de les tourner vers la pratique.

Les cantiques des morts ont de notre temps trouvé des échos; le rosier du jardin de Marie s'est couvert de fleurs nouvelles, et les mystiques modernes, qui sont comme les romantiques de la foi, ont écrit leurs *élévations* et leurs *mystères*. Le vieux mysticisme cependant ne suffit pas toujours à nos chrétiens progressifs; il s'exalte et s'exagère encore dans les ames brusquement saisies par la grace, et il en est qui vont jusqu'à nous promettre dans ce monde cette vision béatifique que le moyen-âge lui-même avait désespéré d'atteindre.

L'auteur des *Études sur les idées et leur union au sein du catholicisme* a développé une théorie nouvelle qui résume merveilleusement les bizarreries dispersées dans les livres des visionnaires modernes. Pour nous plonger dans l'éternelle lumière, dans l'invisible et l'inconnu, nous n'avons plus à attendre les révélations de la mort; il nous suffit de recourir au sens mystérieux *de la religiosité ou superstition;* ce sens se manifeste par un effroi surnaturel, un frisson qui nous prend quand nous touchons un mort, quand nous marchons dans les ténèbres. Il est en vous, en moi, comme il était dans Socrate et dans Napoléon. Par la *superstition,* on s'élève à la claire notion de Dieu, on voit l'incorporel, on touche l'intangible. Il suffit de vouloir et d'observer la continence; quand on le veut, on monte tous les degrés de la spirale infinie qui se perd au ciel; si parfois le pied se dérobe dans cette lointaine ascension, le magnétisme, qui est devenu l'auxiliaire néo-catholique de la grace, est là sur le dernier échelon qui nous tend la main, et ce ne sont plus seulement quelques rares élus, quelques hommes amis du maître suprême, qui s'élèvent ainsi, tout vivans, des ombres de la terre aux clartés du tabernacle céleste; c'est l'humanité tout entière, l'humanité, *ce navire qui court des bordées entre le fini et l'infini,* qui va sombrer en Dieu. Il y a *mariage,* comme le dit M. l'abbé de La Treyche, entre la créature et son auteur, et ce mariage, ainsi que les tristes unions de ce bas monde, a ses réjouissances : « La salle nuptiale est la création tout entière, et l'harmonie des êtres forme le concert. » Ne cherchons donc dans ce mysticisme avorté, qui n'est qu'une sorte de panthéisme humanitaire, ni les élans sincères de la foi, ni la poésie de l'extase, ni la grandeur du rêve philosophique. Nous sommes aussi loin de Hugues de Saint-Victor que de Boehm; et pour trouver l'apparence d'une doctrine, quelque chose qui ressemble à la science, il faut, cette fois encore, passer la frontière : nos mystiques sont réduits à emprunter Goerres à l'Allemagne, à lui demander des théories, des argumens, des idées.

Si vive que soit la ferveur, on s'éblouit vite cependant à courir ainsi à travers les sphères lumineuses. Les modernes Élisées redescendent volontiers du Créateur à la créature, des splendeurs de l'éternelle beauté à la contemplation de la beauté périssable. Auprès du mysticisme de l'esprit, nous rencontrons le mysticisme du cœur; et comme toutes les excentricités se touchent, tandis que les réformateurs sensualistes travaillent à la *désubalternisation* de la femme, les néo-catholiques travaillent à son *assomption,* pour la préparer à *l'apostolat de l'hymen.* Au lieu de se contenter de confesser les filles d'Eve, mission parfois délicate, il y a des abbés qui se sont laissé prendre aux exagérations sentimentales et romantiques des don Juan convertis, et qui, tout en célébrant la Vierge, ont célébré la femme dans un style qui fait sourire les mondains, murmurer les rigoristes, et qui pourrait même faire rêver plus d'une belle chrétienne. Ainsi est-il arrivé à M. l'abbé de la Treyche, auteur du *Mystère de la Vierge,* qui, au lieu d'un livre de dogme ou de morale, se trouve, de la meilleure foi du monde, n'avoir écrit qu'un

supplément au *Mérite des Femmes*. M. de la Treyche, qui est de l'école de M. l'abbé Orsini, s'est épris d'autant plus vivement de son sujet, qu'il le voit à travers le prisme du célibat clérical, et dans sa prose il a entonné un véritable épithalame. Dans les temps anté-chrétiens, les femmes ne sont à ses yeux qu'un appendice de la brute, parce qu'alors elles ressentaient encore « l'âcreté de la concupiscence de leur mère Ève, dont les puissances étaient devenues actives hors de l'ordre; » mais depuis, l'amour a complètement changé de forme « sans que l'harmonie des sexes fût brisée pour cela; » la loi de la chair, *avec sa tendance à l'exclusif*, est devenue subalterne; la femme s'est régénérée, « elle a pris dans la vie une grande étendue. » Et cette étendue, pouvait-elle ne pas la prendre? elle qui, toujours altérée d'amour, vit et expire dans l'amour (l'auteur ne dit pas si c'est l'amour terrestre ou l'amour divin), elle qui nous apprend à aimer, qui reçoit notre dernier soupir! Et M. l'abbé ajoute : « Ce dernier soupir, tous ne le rendent pas dans les bras de la femme, il est vrai, mais tous voudraient l'y rendre! » Le sacrement de mariage est pour lui une nouvelle occasion d'élégie, « moment solennel où une ame dit à une ame sa compagne : TOUJOURS! douce union dont l'essence réside dans les ames et ne peut résider que là! car ceux qui prennent une femme *pour traverser le désert de la vie* se ravalent jusqu'à la brute, quand ils n'ont pas une flamme céleste. » Passe encore pour le mariage, c'est chose grave et orthodoxe; mais le mystère! le mystère de l'amour est-il également du ressort de l'orthodoxie? et n'est-ce pas s'avoisiner de Gentil Bernard que de célébrer chose aussi profane? « Le mystère, parfum doux et subtil,.... vapeur légère, attrait aussi irrésistible qu'inexplicable,..... espace sans limites, vague, indéterminé... Qu'est-ce que l'amour, si ce n'est chose mystérieuse? si vous attentez à son mystère, il s'envole (1). » Tout cela est un peu mondain dans la forme, mais fort innocent au fond. Au point de vue de la discipline, M. de La Treyche a eu un tort cependant : au lieu de s'inspirer exclusivement de sainte Thérèse, il s'est inspiré de l'auteur de *Lélia*, qu'il cite, parmi ses autorités canoniques, à la page 171 de son volume, bien que *Lélia* ait été mise à l'index en cour de Rome; ce qui prouve que dans l'église elle-même on est parfois mieux renseigné sur les romans que sur les publications du sacré collége.

S'il en est ainsi des hommes qui sont d'église, des célibataires par vocation, si leur prose s'allume de tant d'ardeur, que sera-ce donc des profanes! Loin d'être un instrument de péché, les filles d'Ève sont devenues pour eux un instrument d'édification, « l'amour de la créature est souvent précurseur de l'amour divin, » et la femme, qui se métamorphose, comme dans le saint-simonisme, en prêtre social, est une sorte de missionnaire attrayant et potelé qui ne fait parler toutes ses graces, les attitudes, les regards, les soupirs, la coquetterie des larmes, que pour engager l'homme dans les voies du salut;

(1) *Le Mystère de la Vierge*, pag. 156.

« car en même temps qu'elle met une rose dans ses cheveux pour relever aux yeux de celui qu'elle aime l'éclat de son teint, elle met une vertu dans son cœur. » Jusque-là cependant, nous naviguons sur le fleuve de Tendre, et c'est tout au plus péché véniel; mais n'est-ce pas, je le demande, une véritable profanation que d'assimiler la dualité intime des sexes à la trinité divine, que de déclarer la femme *une hostie terrestre qui fait communier l'homme avec tous ses frères*, et de dire aux Madeleines échevelées, qui n'ont pas encore le repentir pour avoir droit au pardon : « Beaux christs d'amour, femmes adultères, vous qui bramez dans le bagne conjugal, espérez ? »

Nous voilà donc ramenés aux hérésies galantes du moyen-âge, aux dulcinistes, et presque aux *dormant-ensemble*. Auprès des hérétiques, nous trouvons maintenant les prophètes et les thaumaturges. Comme les poètes, les néo-catholiques ont la prétention de sauver le monde et de voir dans les temps qui ne sont pas encore. Les nations s'égarent; ils s'agenouillent sur le parvis du temple pour leur montrer la route; les uns sont tristes, jettent de la cendre sur leurs cheveux, se désespèrent et maudissent; les autres espèrent et chantent le *cantique de l'avenir*, mais tous *sont également inspirés, car ils ont entendu en eux des voix intérieures.* « Le jour de la justice approche, disent les prophètes qui pleurent; les signes précurseurs de l'agonie du monde ont éclaté, et déjà les politiques, les rédacteurs de l'ancien *Globe*, ont disparu comme Balthasar à Babylone dans un festin. — Hommes, nos frères, réjouissez-vous, disent à leur tour les prophètes qui chantent, le monde se transfigure, la société s'organise par le verbe social, et le temps est arrivé où tous les peuples vont célébrer la messe à Sainte-Sophie de Constantinople. » Dans les prophéties, comme partout, on le voit, c'est encore le chaos; les jésuites de Lyon, dans leurs petits livres, et M. de Genoude, dans ses préfaces, annoncent l'avénement de l'antéchrist; les humanitaires mystiques annoncent le règne de Dieu; les fouriéristes christianisés, la réalisation de la théorie sociétaire, dont ils ont découvert le prochain triomphe dans l'Apocalypse; M. Stoffels prédit la résurrection morale, et M. Madrolle la dégénération. Faut-il pleurer avec ceux qui pleurent, espérer avec ceux qui espèrent? Marchons-nous vers le jour ou vers la nuit?

Ici on a parodié Jérémie, Ézéchiel, l'Apocalypse. On va maintenant parodier le Christ, et le néo-catholicisme, pour témoigner de sa foi, affichera l'orgueil de la crédulité; il outragera le bon sens public en ressuscitant les jongleries de Saint-Médard et des convulsionnaires. La restauration, en fait de prodiges, n'avait que le labarum de Migné et les neuvaines du prince de Hohenlohe. Depuis la révolution de juillet, le ciel s'est montré moins avare, et nous sommes riches aujourd'hui en miracles indigènes et en miracles exotiques. En France, nous avons auprès de Draguignan M[me] Miollis, la stygmatisée, dont les pieds et les mains sont percés de blessures pareilles à celles qui ont déchiré le Christ. Nous avons la sainte robe d'Argenteuil; les *médailles immaculées*, qui ont été apportées du ciel, en 1830, à une jeune

fille de Paris, et celles qu'on a retrouvées récemment dans les catacombes, et sur lesquelles se voit le portrait de la Vierge, dessiné d'après nature par l'ordre de Publius Lentulus. Satan lui-même opère des merveilles; on a compté, dans l'année qui vient de finir, quinze possédés à Toulon; le 8 mai 1843, il s'est fait dans le diocèse de Metz un exorcisme magnifique, et M. l'abbé Frère, chanoine de Paris, a écrit un livre pour restituer au diable le mérite et le monopole des prodiges qu'on attribue au magnétisme. Quand les miracles manquent dans le pays, on va s'approvisionner au-delà des Alpes, car l'Italie est jeune et féconde encore pour les merveilles, et les saints la visitent à peu près comme les dieux la visitaient au temps du vieil Évandre. En 1842, dans l'église de Saint-André *del Fratte*, à Rome, la Vierge s'est montrée à un jeune Israélite, M. Ratisbonne, radieuse, souriante, et traits pour traits comme on la voit sur les *médailles immaculées*. Elle fit signe à M. Ratisbonne de se mettre à genoux devant elle : il obéit; puis, par un signe nouveau, elle lui ordonna de se relever, et d'*ennemi acharné du nom chrétien* qu'il était auparavant, M. Ratisbonne se releva fervent catholique. Cette conversion, comme celle de M. Veuillot, a été comparée à la conversion de saint Paul, et M. Walsh en a fait un livre. La même année, M[lle] de Maistre, la petite-fille du comte Joseph, a été guérie d'une exostose au genou par l'application d'un portrait du révérend del Bufalo, fondateur de la *société des prêtres du précieux sang*. Le fait est attesté par les médecins qui ont visité le genou, et qui l'ont trouvé, après le miracle, *droit, lisse et blanc*. On cite encore, parmi les faits notoires, les angoisses de *l'addolorata de Capriano*, qui souffre tous les vendredis les douleurs de la passion et du crucifiement, et les extatiques du Tyrol, qui ont été visitées récemment par M. l'abbé Nicolas, membre de l'Institut catholique de Lyon. On cite surtout sainte Philomène, *la thaumaturge du dix-neuvième siècle*, dont la vie, écrite par un prêtre italien, et traduite par un jésuite de Fribourg, est aujourd'hui en France à sa dixième édition (1). Les reliques de cette sainte, déposées à Mugnano, opèrent de tels prodiges depuis quelques années, que le traducteur jésuite hésite à les raconter. « Les impies, se demande-t-il, diront peut-être que c'est une sorte de blasphème d'attribuer à la puissance divine de pareilles minuties; » et il lève l'objection en ajoutant : « Pas plus qu'il ne l'est d'attribuer à Dieu la formation de ces petits insectes qui humilient l'orgueil et tourmentent la sensualité de l'homme. » Ici se trahit la pensée secrète : *plus nous oserons, plus nous obtiendrons*. — Il y a un grand nombre d'ante-christs dans le monde actuel, il faut les renverser; il faut surtout, à l'aide des miracles, terrasser le rationalisme. — Étrange erreur, de croire qu'on régnera sur l'avenir aux mêmes conditions que sur le passé! étrange méthode, qui consiste à traiter le scepticisme par la superstition, comme dans la médecine, les contraires par les contraires! Aux reproches souvent mérités d'intolé-

(1) *La Thaumaturge du dix-neuvième siècle;* Lyon.

rance, on répond par les emportemens de la colère; aux doutes respectueux de l'esprit, on oppose les folies d'une superstition qui souvent n'a pas même l'excuse de la sincérité ou la poésie de l'ignorance. M. l'archevêque de Paris n'a-t-il pas raison quand il dit, à propos de ces miracles apocryphes propagés de notre temps comme article de foi : « Il est des écrivains qui, en haine du rationalisme, semblent se faire un jeu de le braver pour lui abandonner une victoire facile. » — Insister plus long-temps sur ces livres bizarres, sur ce mysticisme de convention, ce serait fatiguer sans profit le bon sens de nos lecteurs. Laissons donc ces rêveurs se bercer doucement dans leurs dévotes hallucinations. Qu'on y prenne garde cependant, en cherchant ainsi à nous rejeter dans le moyen-âge, en reculant trop loin dans le passé, on n'aura fait peut-être que prendre un chemin détourné pour nous ramener au XVIIIe siècle.

Ch. Louandre.

— La seconde partie comprendra : *les Maîtres de l'Enseignement, les Poètes et les Romanciers, les Prédicateurs et les Publicistes du mouvement catholique.* —

CRITIQUE HISTORIQUE.

Histoire de France sous le Ministère du Cardinal Mazarin,

PAR M. A. BAZIN.

Il y a, en histoire, des époques déshéritées et dont les générations postérieures n'ont nul souci. Il en est d'autres qui émeuvent puissamment les esprits et au profit desquelles la multitude dépense volontiers toutes les ardeurs de sa curiosité, l'écrivain toutes les richesses de sa prose, le poète toutes les splendeurs de sa poésie. Habituellement la popularité de ces temps privilégiés tient à la prédominance exclusive d'une grande idée ou d'un grand fait qui s'impose à l'immense variété des détails et les éclaire tous d'une vive lumière. C'est la passion chevaleresque ou le fanatisme religieux, le prestige du travail intellectuel ou l'importance politique d'un résultat. Ainsi ont trouvé faveur parmi nous les croisades du moyen-âge, qui précipitèrent l'Europe sur l'Asie; la ligue, dont les fureurs ensanglantèrent la France, mais dont le catholicisme démocratique arrêta les développemens du fédéralisme aristocratique et protestant; la renaissance des arts et des lettres, qui valut un si magnifique éclat à l'Italie du XVIe siècle; la guerre de trente ans, qui enfanta le célèbre traité de Westphalie. Parfois aussi une période s'offre à nous sans aucun de ces caractères grandioses qui saisissent l'imagination et entraînent victorieusement les sympathies des masses; mais elle est si heureusement encadrée entre le présent et le passé, elle se présente avec tant de

grace et de courtoisie, elle rit si haut et en apparence de si bon cœur; elle est, en outre, si spirituellement prônée par ses héros éphémères, devenus plus tard ses panégyristes dans les loisirs du cabinet, qu'on se prend à l'aimer et à s'intéresser à elle, comme si elle eût créé une idée féconde ou produit un fait retentissant, et cette usurpation de renommée dure jusqu'au jour où un historien consciencieux et sceptique s'en vient secouer la poussière de tous ces brillans mensonges et constater le néant de cette longue apothéose.

Telle a été, pendant deux siècles, la destinée historique de la fronde, et cette singularité, si c'en est une, ne nous semble point malaisée à expliquer. La fronde avait eu le dessus dans cette bruyante mêlée de paroles qui accompagne si souvent les guerres civiles, et le nom générique de ses adhérens avait conquis une signification cavalière et moqueuse que l'usage a conservée dans notre langue. Elle avait compté dans son sein les plus beaux noms de France et les plus belles femmes de la première moitié du XVII[e] siècle; elle avait tout le mérite d'une opposition long-temps triomphante dans un pays où la foule, obéissant à cet instinct de résistance qui caractérise les peuples hautement doués de l'esprit d'examen, bat facilement des mains au spectacle des hostilités exercées contre le pouvoir; elle s'était appuyée sur le corps le plus populaire de cette monarchie absolue, le parlement, et sur la bourgeoisie parisienne, qui possédait autrefois comme aujourd'hui, bien qu'à un degré moindre, une remarquable influence sur l'opinion; elle vivait enfin sur une réputation d'esprit que lui avaient value les saillies parlées et les justifications écrites de quelques-uns de ses fauteurs, et qui lui tenait lieu des meilleurs argumens. C'était en outre un curieux et séduisant tableau que cette étrange cohue de gentilshommes étourdis, d'héroïnes guerrières, de bourgeois peureux et criards, de populace insolente, excitée par les souvenirs révolutionnaires de la ligue, avec le parlement pour avant-garde, la réformation de l'état pour drapeau, le cri : point de Mazarin! pour mot d'ordre, et, pour apologiste, ce fameux coadjuteur de Retz, qui a écrit la *Conjuration de Fiesque*, et qui rêve tout haut à l'imitation de cet épisode italien, qui s'inspire à tort et à travers des réminiscences incomprises de l'antiquité, qui veut jouer au tribun du peuple avec le rochet épiscopal, et au sénat romain avec des procureurs; petit Catilina qui aurait mérité d'être pendu et qui devait mourir tranquillement dans son lit, enveloppé de sa robe rouge, comme Sylla après son abdication.

La fronde avait encore eu un autre élément de succès; elle s'était racontée et jugée elle-même. Non contens d'avoir parlé plus haut et ri plus fort que leurs adversaires, ses partisans avaient seuls écrit ses faits et gestes. L'autorité, satisfaite d'avoir prévalu, avait laissé le champ libre à tous les débordemens de mauvaise humeur littéraire que pouvait inspirer la défaite. Qu'importaient au rusé Mazarin les injures personnelles, pourvu que le vaincu payât et se résignât à l'obéissance! Aussi, ses ennemis se vengèrent-ils avec usure, la plume à la main, de l'impuissance politique à laquelle ils étaient réduits, et personne n'ignore quelle admirable série de mémoires nous ont value leurs

longues et mordantes rancunes. L'opinion a suivi, pendant près de deux cents ans, la voie tracée par eux. On ne s'est pas demandé si la réputation de la fronde n'était pas imméritée, si ses personnages n'étaient pas de pauvres acteurs sous l'or de leurs vêtemens d'apparat, s'il y avait en elle véritablement quelque chose de ce qui constitue les grandes époques, et de nos jours un esprit distingué, M. de Sainte-Aulaire, n'a pas peu contribué, dans un intérêt de circonstance, à rajeunir cette partialité de si vieille date, en se fiant sans réserve au témoignage des contemporains.

Tous les travaux historiques de la restauration cachent, sous l'apparence d'une érudition purement littéraire, une arrière-pensée politique et une valeur de parti; ils ont leur place marquée à droite ou à gauche et peuvent se diviser en deux classes, selon que l'auteur défend la réaction aristocratique ou les tendances régulières de la charte octroyée. L'*Histoire de la Fronde*, par M. de Sainte-Aulaire, appartient évidemment à la seconde catégorie. Les écrivains libéraux de l'époque s'armaient contre leurs ennemis des idées les plus étrangères au domaine de la polémique quotidienne, et en appelaient volontiers au passé des maximes absolutistes du présent. Ils aimaient à rechercher dans nos annales les traces oubliées d'une opposition vigoureuse aux empiètemens du pouvoir, et donnaient pour base à leurs arrêts de condamnation les obscures manifestations des communes du moyen-âge, ou l'éclatante résistance des parlemens. M. de Sainte-Aulaire n'a pas su mieux se préserver des entraînemens de l'opinion professée autour de lui, et il a prêté traditionnellement à la fronde les plus nobles couleurs. Il a fait rétrograder dans le passé le libéralisme des quinze ans, et il a grandi outre mesure les figures parlementaires de 1648; il a cherché à établir, peut-être sans s'en rendre compte à lui-même, une certaine assimilation entre l'attitude anti-ministérielle des cours royales de 1827 et les luttes de la magistrature contre la régence d'Anne d'Autriche, et il a instinctivement glorifié, dans la personne des conseillers du XVIIe siècle, les opposans du XIXe. Son livre, écrit avec toute la facilité d'un grand seigneur, n'est guère qu'un long et élégant plaidoyer inspiré par les Mémoires du cardinal de Retz et dirigé en fait contre les théories gouvernementales des royalistes quand même et des hommes d'état de la légitimité.

M. Bazin, qui a déjà abordé avec un talent si remarquable l'histoire du règne de Louis XIII, n'avait à subir aucune de ces exigences de parti qui pèsent, à leur insu, sur les hommes les plus indépendans dans les temps orageux. Né plus tard au monde historique, rien n'a contrarié la liberté de ses mouvemens. Il a marché d'un pas ferme sur le grand chemin de l'appréciation, promenant de droite et de gauche les hardiesses motivées de sa critique, et soufflant sans ménagement sur les versions les mieux accréditées. Il s'est plu à remonter le courant de l'opinion reçue, à renverser tout le brillant échafaudage des narrations contemporaines de la minorité de Louis XIV, à surprendre en flagrant délit d'inexactitude les coryphées de la révolte, transformés en chroniqueurs partiaux dans l'oisiveté des parlemens et des cours. M. Bazin, esprit froid et positif, mais absolu dans ses jugemens sur les

hommes et sur les choses, a étudié la fronde, abstraction faite du côté poétique, et il a été saisi d'un profond mépris pour les petitesses de l'exorde, les légèretés de l'action, et la stérilité du dénouement. Aussi a-t-il réagi avec vigueur et rabaissé devant la postérité les prétentions demeurées infécondes des corps judiciaires. La magistrature a perdu, sous le sans-gêne de son pinceau irrespectueux et moqueur, les proportions grandioses qu'elle tenait de l'habitude et de la tradition. L'historien s'est jeté, tête baissée, au milieu de tous ces intérêts mesquins décorés de titres pompeux; il a mis à nu les futilités de l'origine cachées sous l'aspect séduisant de certains évènemens et sous la bonne mine des individus, la pauvreté du fond revêtue du mensonge d'un arrangement ingénieux, les passions mauvaises, les coupables enfantillages, l'égoïsme impudent, l'orgueil des mobiles divers, et il a reconnu sous cette attrayante surface de puérilités et de bons mots des tendances fâcheuses et de tristes résultats. Telle a été son ardeur, ou plutôt l'énergie de sa conviction dans cette œuvre de réaction presque systématique, sinon passionnée, qu'il a plus d'une fois outrepassé le but.

On sait comment naquit la fronde, comment elle vécut, comment elle s'éteignit enfin par lassitude et par ennui. Au début de la régence, c'est *l'âge d'or*, ainsi nommé par les poètes courtisans. Richelieu est mort et son royal esclave l'a suivi dans la tombe. Les bannis reviennent en foule; la cour a retrouvé cette joie franche qu'un roi sombre et taciturne, un ministre ombrageux et redoutable, avaient si long-temps proscrite; un des heureux du moment s'écrie que toute l'histoire de ces jours de bonheur peut se résumer en cinq mots : *la reine est si bonne!* Bientôt cependant de nouveaux mécontentemens vont surgir; les victimes du dernier règne s'étonnent de retrouver au conseil les créatures du cardinal défunt, de voir persister, avec quelques adoucissemens dans la forme, son gouvernement intérieur, et survivre sa pensée ministérielle. Le parti des *importans* a fait son apparition, et il se donne pour chef un petit-fils de Henri IV, empressé d'obéir à la coutume qui veut que toute régence soit semée de dissensions et de luttes intestines. Mazarin, menacé par ces quatre ou cinq *mélancoliques*, prend l'initiative de la rigueur, et fait enfermer le duc de Beaufort à Vincennes. Le prologue est joué; la bourgeoisie, ruinée par le fisc, se prépare à entrer en scène, et le parlement, si faible sous les rois forts, si fort sous les rois faibles, se pose vis-à-vis d'elle en tuteur officieux et désintéressé. De là les réunions de la chambre de Saint-Louis, où l'on agite la question prématurée et incomprise de la réformation de l'état. La régente, indignée de l'audace des parlementaires, s'en prend à un vieux conseiller du nom de Broussel, brave homme au fond, mais imbu au plus haut degré de l'esprit de corps; le peuple s'émeut et sillonne les rues de barricades; le coadjuteur de Retz, entraîné par l'amour du nouveau, s'est séparé avec éclat de la cour; puis on se hâte de transiger, et ce premier acte de la fronde se termine par la fameuse déclaration de 1648. Au second, le mouvement change de caractère; jusqu'alors la querelle de la régence et du parlement avait eu un caractère net et tranché, elle n'avait

eu pour cause que la vieille hostilité des intérêts royaux et des exigences de la magistrature. A cette heure, la noblesse se met de la partie, et les gentils-hommes accourent en foule sous les drapeaux de la fronde. Les plus grands seigneurs de France, M. et Mme de Longueville, le prince de Conti, le duc de Bouillon, et son frère le loyal Turenne, le duc d'Elbeuf, etc., épousent, dans un intérêt égoïste, les ressentimens des gens de robe ; bourgeois et duchesses se mêlent au son des violons à l'Hôtel-de-Ville, tandis que la royauté appelle à son aide toutes les fidélités ébranlées. On lève des soldats par ordre du parlement, on frappe des contributions, on escarmouche plus ou moins vaillamment autour de Paris; on écoute avec faveur les propositions de l'envoyé de l'archiduc, c'est-à-dire de l'étranger. Et pourquoi ? comment la trahison est-elle à l'ordre du jour? Point d'états-généraux, point de prévôt des marchands à la hauteur de Marcel, point d'évêque Lecoq, point de Jean de Pecquigny, champions hardis de la liberté, l'un au nom du clergé, l'autre au nom de la noblesse. Où sont les descendans des Caboche? où sont les Jacques? La ligue du bien public n'est pas invoquée; le mot de république n'est pas même prononcé. Où va-t-on et que veut-on ? Le prétexte, c'est l'expulsion de ce prélat souple et rusé qui a recueilli, avec l'héritage de Richelieu, la haine et le mépris attachés au souvenir d'un autre Italien devenu maréchal d'Ancre sous Louis XIII; le but, c'est la satisfaction des mécontentemens individuels. L'enfant mutin veut la guerre civile; va pour la guerre civile, et quelle guerre! Peu à peu, tout ce bruit s'apaise; la paix est conclue entre le gouvernement et les rebelles sous les auspices du grand Condé, qui n'a pas encore dévié de la ligne du devoir, bien qu'elle ne soit pas celle de la popularité. Mais, dès ce moment, le héros de Rocroy et de Lens, fier des services rendus et peut-être tenté par l'appât du bandeau royal qui ceint une si jeune tête, s'apprête à devenir le pivot d'une rébellion dernière, et à rallumer énergiquement la guerre civile. Les rôles se modifient, les péripéties s'accumulent, les mazarins se réconcilient avec les frondeurs; les princes du sang sont enfermés au donjon de Vincennes, et, par un revirement soudain, l'opinion publique se déclare contre eux. Quelques jours après, c'est encore au tour de Mazarin de fléchir devant leur ascendant et de s'éloigner du royaume. Condé redevient le maître, il dispose à son gré des faveurs royales, il se fait largement sa part; il multiplie les demandes au profit de ceux de son parti, et lorsqu'on le croit rattaché pour jamais, en raison de son omnipotence même, au trône du jeune roi qui atteint sa majorité, il sort précipitamment de Paris, et jette son cri de guerre par inquiétude d'humeur. Alors la fermentation recommence; le parlement de Paris fulmine des arrêts violens contre le cardinal proscrit, qui est rentré en France suivi d'un corps d'armée; le sang coule au faubourg Saint-Antoine, et Condé vaincu soulève l'écume populaire, qui procède à l'Hôtel-de-Ville par le massacre et par l'incendie; il finira par se joindre aux ennemis du dehors, et sa retraite au sein de l'armée espagnole sera le dernier acte du drame.

C'est là toute la substance des faits qui remplissent les temps de la fronde,

et, en les réduisant ainsi à leur plus simple expression, on est frappé de leur peu de valeur. M. Bazin en a suivi pas à pas la longue filière, en conteur élégant, sûr de lui-même, abondant sans prolixité, et consciencieux sans minutie. Il entre de prime abord dans le cœur du récit; il expose avec un art infini, avec des nuances exquises, en écrivant l'histoire de *l'âge d'or*, les diverses situations de tous ces hommes de cour, qui s'imaginaient être méconnus parce qu'on ne réparait pas avec assez de munificence à leur profit les injures du passé. Il raconte comment l'idée du pouvoir était alors si mal définie, malgré les sanglantes exécutions de Richelieu; comment les liens qui unissaient le monarque à l'élite de ses sujets offraient, en dépit du supplice de Biron, de Montmorency, de Cinq-Mars, une telle élasticité; comment la rébellion à main armée était encore si peu considérée comme un déshonneur dans une certaine caste sociale, que tout gentilhomme se croyait en droit de réagir contre le système despotique de l'*éminence rouge*, et de revendiquer sa part de souveraineté. On respire de loin un étrange parfum d'agitation; on devine que le sommeil des premières années de la régence ne peut durer; on voit déjà poindre l'heure du réveil. Toutefois peut-être manque-t-il quelques traits essentiels à ces données préliminaires; peut-être eût-il fallu, pour la complète intelligence de l'époque, présenter une sorte de tableau tout à la fois social, politique et administratif de la France au commencement du règne de Louis XIV. L'historien avait à nous fournir d'intéressans détails sur les progrès de la centralisation rêvée par Richelieu, sur le mécontentement sourd des populations écrasées pendant dix-huit ans, mais emportées encore, selon la belle expression du coadjuteur de Retz, par le mouvement de rapidité que le vigoureux ministre avait imprimé à l'autorité royale. Il pouvait interroger à mesure les symptômes de la réaction qui s'opérait dans les provinces contre les intendans, agens dévoués du pouvoir central, fonctionnaires hostiles au maintien des coutumes locales, étrangers odieux à leurs subordonnés, et surtout aux trésoriers, aux élus, à tous les protégés de la magistrature qu'ils avaient spoliés. Il y aurait eu en outre quelque utilité à constater la position respective de la royauté toujours envahissante, et de la gentilhommerie toujours disposée à se lever en faveur de l'indépendance féodale; à faire ressortir les causes de cette antique et profonde inimitié qui existait entre l'aristocratie d'épée et celle de robe, et qui bientôt allait paralyser les plus menaçantes démonstrations de la fronde; à préciser les mobiles divers et les aspirations de la masse bourgeoise qui avait puisé dans les souvenirs de la ligue un sentiment confus de sa valeur numérique avec l'instinct révolutionnaire d'une meilleure destinée. M. Bazin n'a pas entièrement laissé dans l'ombre tout ce grand côté de la question sociale; mais il s'est contenté d'une indication sommaire, sans preuves décisives, et sans faits à l'appui.

Du reste, l'auteur de l'*Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin* ne procède jamais par voie de synthèse; il s'inquiète fort peu du point de vue philosophique, et, à vrai dire, le sujet, exclusivement nourri de petits incidens et d'anecdotes individuelles, n'y aurait guère prêté. La devise

de M. Bazin est celle du critique latin : *Scribitur ad narrandum*. C'est à l'histoire qu'il a demandé la certitude, et quand il la tient par les faits, il ne court pas après le commentaire doctoral : les conséquences qui découlent des prémisses le dispensent d'un retour prophétique sur l'évènement accompli; mais, en démonstrateur habile, il ne fait pas grace des corollaires, car il aime les détails, et il lui faut toute la prudence et toute la finesse de sa méthode pour ne pas s'égarer dans les innombrables accessoires qu'il lui a plu de rattacher au récit principal. Esclave de la chronologie, il marche avec le temps, et sans vouloir d'autre guide; il ne sacrifie pas un épisode à un autre, quitte à revenir après, avec ou sans transition : plus sage en cela que tels ou tels écrivains que l'on pourrait citer qui se passionnent pour une période ou pour un homme, et laissent là tous les autres sans avoir égard aux proportions. Le voilà donc cheminant, d'un pas tranquille et régulier, à travers tout ce bizarre dédale d'agitations impuissantes, de pauvres intérêts et d'intrigues échevelées. Il excelle à démêler la trame compliquée des manœuvres de cour, à décrire les incessantes menées du parlement, les doléances du peuple, les griefs ecclésiastiques du mondain coadjuteur qui tourne au jansénisme par amour du nouveau ou par esprit de corps, l'attitude des petits-maîtres, cette autre phalange d'*importans* que dirige le jeune duc d'Enghien enorgueilli de ses triomphes militaires, les projets d'avenir que forme Mazarin, près d'appeler en France cette brillante armée de neveux et de nièces dont il entourera plus tard le trône de son royal pupille. Il dévoile avec une clarté extrême et un rare talent d'observation tous les secrets de la tactique du parlement; il explique à merveille tout le manége légal des gens du roi et des conseillers-juges; il donne des renseignemens curieux sur leur éloquence judiciaire, sur leur érudition pédantesque, sur le vain *libéralisme* de leurs paroles. M. Bazin a constaté, et avec pleine raison, le peu de portée du langage violent qu'autorisait alors l'usage du palais. Sa sécurité historique n'est pas de celles que peuvent ébranler quelques déclamations orales; puisée dans le dédain des mobiles, des acteurs et des situations, elle résiste même aux actes les plus significatifs; elle n'est troublée qu'un moment, le jour où le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le grand-conseil s'unissent dans le but de réformer l'état, et créent l'assemblée de la chambre de Saint-Louis. Alors l'historien s'écrie : « Quelle que fût sur les suites possibles de cette installation la pensée de ceux qui l'avaient conquise et du gouvernement qui la subissait, il est certain que la France venait de voir se former un corps politique, lequel, étant sans fonction réglée, sans autorité définie, et partant limitée, pouvait dès-lors tout ce qu'il oserait. »

Mais, dès qu'il arrive à l'examen des résolutions délibérées dans la chambre de Saint-Louis, M. Bazin se rassure, et désormais sa confiance ne fléchira plus. A notre époque, le mot de réformation de l'état prononcé au sein d'une assemblée qui se serait constituée en dehors de l'initiative et du consentement du pouvoir, aurait un sens redoutable, et la constitution tremblerait sur sa base. Au temps de la fronde, il voulait tout simplement dire, selon l'auteur

de l'*Histoire de France sous Mazarin,* que les cours souveraines se sentaient à l'étroit dans les limites de leurs attributions, qu'elles entendaient profiter de la faiblesse momentanée de la royauté pour en élargir le cercle, qu'elles s'étaient unies dans un intérêt égoïste, auquel le prétexte banal de la réduction des tailles imprimait un faux air de noblesse et de générosité. Aussi n'est-il pas d'expressions méprisantes qu'il ne prodigue à la déclaration du 24 octobre 1648, qui émane des réunions de la chambre de Saint-Louis et des journées des barricades. Ce qui domine, d'après lui, dans l'édit de pacification dicté au conseil royal par la magistrature, c'est la haine des traitans qui n'est qu'un leurre jeté au pauvre peuple, la demande de la publicité des comptes qui cache un désir d'empiétement, la clause de la liberté individuelle qui n'a été stipulée que dans des préoccupations de caste. « En lisant, ajoute-t-il, les articles de cette capitulation consentie par un pouvoir qui s'était mis hors d'état de refuser, nous avons peine à comprendre pourquoi d'une part on était si fier, pourquoi de l'autre on se montrait si abattu ; car c'est à peine si nous y trouvons quelque disposition nouvelle, quelque garantie pour le public, quelque engagement de la royauté, et quelque moyen de protection ou de répression.... L'esprit du parlement en toutes choses, sauf peut-être en ses intérêts particuliers, était de ne rien dire nettement; il s'exprimait en énigmes, dont ses registres gardaient le mot. Ce qu'il se réservait surtout, c'était l'interprétation du texte, pour lequel il croyait toujours avoir des ressources infinies d'argumens et une grande provision d'exemples. Ceci se voit très clairement dans l'article de la sûreté publique : les termes dans lesquels il est *couché* ne feraient certainement pas soupçonner la longue dispute dont il est sorti, et quand on a lu le détail de cette dispute, on ne peut croire que c'en soit là l'issue. Des gens plus attentifs que ne le sont ordinairement les *historiens* auraient grand sujet de s'y tromper, et les nombreuses méprises dont les livres sont pleins en cette occasion ne sont pas de celles qui nous étonnent. » La dernière phrase de cette appréciation sobre et rapide a, comme on voit, une tournure singulièrement rude et hautaine. On y sent percer contre les publications antérieures une mauvaise humeur mal déguisée sous la bonhomie affectée et, malgré tout, fort cavalière de l'expression. A qui s'adresse l'allusion? Il faut bien l'avouer, elle va droit à un esprit éminent, à M. le comte de Sainte-Aulaire, qui écrivait en 1827 : « La déclaration du 24 octobre 1648 a laissé si peu de trace dans notre histoire, ses principes ont été si complètement mis en oubli pendant les règnes de Louis XIV et de Louis XV, qu'on a peine aujourd'hui à concevoir son importance. C'était cependant une grande révolution, que celle qui associait la magistrature à la puissance législative et souveraine. Peut-être le parlement de Paris n'avait-il pas compris lui-même toutes les conséquences des concessions qu'il arrachait à l'autorité royale. Peut-être était-il arrivé à ce but sans plan de conduite, sans idées générales de gouvernement, poussé par l'esprit de corps plutôt qu'animé par un patriotisme éclairé. Mais, quoi qu'il en soit, les articles délibérés en la chambre de Saint-Louis avaient proclamé les vrais principes de

la liberté et posé les bases d'un gouvernement légal et d'une administration régulière. » Il serait malaisé de mettre en regard deux jugemens plus franchement hostiles, et on peut comprendre maintenant, sans en approuver la forme brève et dure, le sens du reproche adressé par M. Bazin à ses prédécesseurs. Cet antagonisme radical n'a d'ailleurs rien que de fort logique et de fort naturel; il trouve son principe dans la différence des situations et des points de départ. M. de Sainte-Aulaire, entraîné par le désir d'opposer aux prétentions réactionnaires du présent les résistances du passé, a négligé avec une entière bonne foi de s'appesantir sur la stérilité des efforts qu'avait tentés la magistrature. Il n'a considéré que le but auquel elle paraissait tendre, et il a cru voir là une sorte d'aspiration instinctive ou intelligente, peu importe, vers un régime constitutionnel : erreur capitale selon l'histoire, mais en parfaite harmonie avec les exigences libérales de la période des quinze ans. M. Bazin, au contraire, ainsi que nous l'avons remarqué, n'a pas eu à s'inquiéter du milieu dans lequel nous vivons aujourd'hui : il a pu se vouer, sans craindre le contrôle jaloux d'influences qui n'existent plus, au rôle d'un historien consciencieux, sachant bien qu'il n'avait pas à plaider la cause de telle ou telle coterie; mais, cédant aux fâcheux enseignemens d'une conviction exclusive, il n'a envisagé que le résultat négatif, l'impuissance finale des tentatives parlementaires, et lorsqu'il a vu l'autorité dépouillée de tout son prestige, l'administration désorganisée, le gouvernement en péril, la France misérablement amoindrie aux yeux de l'étranger, sans que cette violente crise eût servi au bien-être légal ou à la liberté des peuples, il s'est dit que tout avait dû être mesquin dans les individus et pitoyable dans les choses, puisque la solution n'avait pas été meilleure. Le premier ne s'est donc préoccupé que du but idéal, et il l'a exalté outre mesure, bien qu'il n'eût pas été atteint; le second n'a songé qu'au dénoument matériel, et il l'a pris en pitié. La vérité des faits est entre ces deux sentimens extrêmes, et si M. de Sainte-Aulaire s'est grandement trompé en cherchant à assimiler le siècle de Louis XIV au nôtre, et la déclaration de 1648 à l'enfance d'un pacte constitutionnel, M. Bazin a été trop loin, à notre avis, en prétendant que cet édit royal n'avait aucune valeur réelle. Sans stipuler des garanties précises et partant efficaces, sans offrir la clarté absolue et la rigueur mathématique d'une constitution, sans entrer dans l'examen des droits et priviléges des hiérarchies sociales, il entravait la marche de la royauté et dépossédait en partie le chef de l'état au profit des corps judiciaires. La cour sentit si bien le danger des obstacles accumulés sous ses pas, qu'elle hasarda tout pour s'en affranchir; elle s'enfuit brusquement de Paris, et la guerre civile fut déclarée.

M. Bazin ne s'émeut pas plus au bruit de cette retentissante prise d'armes qu'il ne s'était ému à la lecture de la déclaration du 24 octobre 1648. Il lui suffit que la Fronde ait vu cette fois ses rangs se grossir d'une foule de grands seigneurs et ait ainsi perdu sa physionomie bourgeoise et populaire, pour en proclamer l'impuissance et en nier la gravité. Dès-lors il se sent tout-à-fait à l'aise, et, convaincu de l'insuffisance des évènemens et de celle des héros des

deux sexes qui vont y figurer, il leur lance à pleines mains les traits de sa mordante ironie. Il s'étudie à nous prouver que, si tous ces chefs de parti avaient de l'esprit à défaut de bonnes raisons, ils ne brillaient que par cet esprit de saillie qui ne grandit guère les individus, qui n'est dans la vie politique qu'un accessoire amusant, et qui, somme toute, est monnaie courante de nos jours, où le mérite d'un homme ne se mesure pas à la grace et au bon goût d'un quatrain. Il ajoute que, la plume à la main, toute cette verve parlée s'éteignait, que les écrivailleurs de la faction ne rencontraient, dans les laborieux écarts de leur polémique inféconde, que de viles accusations ou de tristes platitudes, et il déclare enfin, à juste titre, qu'il n'a découvert, dans les mazarinades écloses pendant la guerre de Paris, rien qui valût la peine d'une citation.

Mais, s'il est vrai que l'intervention de tous les grands noms du royaume ait complètement changé le caractère de la rébellion, est-ce à dire pour cela que la fronde ait à l'instant même perdu toute sa gravité? Nous ne le pensons pas. Les mauvaises plaisanteries et les rires éclatans des intéressés ne prouvent rien; la ligue avait bien eu ses joyeux quolibets et ses burlesques épopées. Lorsqu'on anéantissait sans ménagement tout le prestige de l'autorité, tout le respect dû aux personnages et aux agens royaux, lorsqu'on s'attaquait hardiment au pouvoir légal, à l'heure où la tête de Charles I[er] tombait en Angleterre sous l'effort d'un autre corps nommé aussi parlement, lorsque, sous le prétexte de renverser un ministre odieux, on soulevait à plaisir toute l'écume des passions populaires, n'était-ce donc pas sérieux? Sans doute la fronde a dans nos souvenirs un aspect singulièrement capricieux et goguenard; mais cependant la capitale avait échappé au roi, Rouen se déclarait pour le duc de Longueville, les parlemens d'Aix et de Rouen s'unissaient à celui de Paris, qui prenait tous les airs d'un gouvernement provisoire, et représentait au petit pied ce que furent plus tard les comités de l'assemblée constituante; enfin, si le nom du souverain n'avait pas cessé de figurer sur les drapeaux de cette étrange coalition, si la devise des mécontens était celle-ci : *Nous cherchons notre roi;* si l'on s'inclinait avec respect devant la majesté absente de Louis XIV enfant, on n'en agissait pas moins comme s'il n'eût pas existé, opposant armée à armée, arrêts à ordonnances, et manifestes à proclamations. Il fallut, pour annihiler cette révolte sans causes légitimes, que le peuple, soulevé au début par une question de tailles, ne comprît rien aux théories *libérales* de ses meneurs, et que l'audace manquât à ceux-ci pour s'emparer de lui et exploiter la situation à leur profit; il fallut que la magistrature ne comptât dans son sein que des hommes imbus au plus haut degré de l'esprit de corps, mais incapables d'avoir des idées arrêtées sur les suites possibles de cette émotion populaire, et fort mal disposés d'ailleurs pour les gentilshommes du parti qui tendaient à se substituer à eux avec le dédain le mieux caractérisé du précepte latin : *Cedant arma togæ;* il fallut aussi que le coadjuteur, si retors en intrigue, n'eût ni fixité ni parti pris, outre que le rochet épiscopal ne convenait que médiocrement à

son rôle de tribun. M. Bazin, qui n'avait pas vu le péril, a merveilleusement apprécié le remède; il a indiqué avec une extrême sûreté de coup-d'œil et une rare sagacité les plus insaisissables nuances et les plus obscures variations de tout cet assemblage d'intérêts hétérogènes. Il y a, dans cette partie de son livre, des scènes d'une vérité frappante et d'un comique achevé; la critique naît pour ainsi dire d'elle-même sous les malignes inspirations de sa verve descriptive, et c'est à peine s'il serait besoin, à la suite de cet intelligent récit, de jeter un regard sur les quelques pages de réflexions sévères où il a groupé en faisceau et peut-être exagéré les nombreux griefs de l'histoire contre cet épisode de la fronde.

M. Bazin, si peu troublé des menaçantes possibilités que renfermait la guerre de Paris, n'accorde pas plus de valeur à la défection du prince de Condé. A ses yeux, le vainqueur de Rocroy et de Lens n'apporte dans la lutte aucun élément nouveau; ce n'est guère qu'un nom et une épée de plus au milieu de tant de noms glorieux et d'illustres épées. Pourquoi quitterait-il, à son sujet, cet air sceptique et railleur qui récuse les élans passionnés et n'admet pas la colère? Condé est-il autre chose qu'un enfant malicieux, goguenard et mutin, qui s'amuse à tourmenter le cardinal, dont le hasard des évènemens a fait son protégé et presque son esclave? L'exagération de ses fantaisies cache-t-elle un but, un dessein, une volonté fixe et résolue, ou n'est-elle pas plutôt l'effet d'une pétulance qui manque d'emploi? Rien n'est changé quant à l'aspect général des moyens publics ou secrets de la querelle. Les intrigues sans nombre dont elle est traversée présentent toujours la même confusion de personnages, la même multiplicité de prétentions, la même petitesse de vues individuelles. Soudains abandons, brusques retours, péripéties inattendues, tout s'y produit à mesure, excepté le remords, qui n'est jamais le bienvenu dans les mouvemens politiques; et, au sein de ce curieux enchevêtrement d'agitations en sens divers, il n'apparaît pas une idée qui ait chance de vie, pas un fait sur lequel on puisse s'appesantir, car le fameux combat du faubourg Saint-Antoine n'est qu'un sanglant tournoi dont les redites historiques ont depuis long-temps épuisé tout l'intérêt; le massacre de l'Hôtel-de-Ville, qui a suivi cette journée, n'est qu'un hors-d'œuvre odieux; la nomination du duc d'Orléans en qualité de lieutenant-général du royaume, avec l'investiture de tous les pouvoirs, n'est qu'une insignifiante contrefaçon des tentatives de Guise le Balafré. — Tels sont les enseignemens contenus dans cette partie du récit, et là encore M. Bazin nous semble avoir obéi aux inspirations d'une sécurité trop dédaigneuse et trop absolue. La mêlée de la Porte-Saint-Antoine, qu'il a racontée avec une brièveté calculée et peu permise dans un ouvrage de si longue haleine, où sont venus plus d'une fois s'étaler, avec de vastes développemens, des incidens moins dignes de l'attention du lecteur, la mêlée de la Porte-Saint-Antoine, disons-nous, n'était rien moins que la dernière bataille livrée à la royauté par l'aristocratie; les meurtres de l'Hôtel-de-Ville accusaient un triste ressouvenir des excès démocratiques de la ligue et une déplorable tendance à l'imitation. L'élé-

vation du duc d'Orléans à la lieutenance-générale du royaume, provoquée par Broussel, était la démarche la plus audacieuse qui eût été faite jusqu'alors contre le gouvernement royal. Si le prince dont il s'agissait eût été un autre homme, l'arrêt du parlement aurait peut-être eu d'immenses conséquences; le roi pouvait changer de nom, et la couronne passer en de nouvelles mains. Cette substitution était réellement plus à craindre que le projet gratuitement prêté par Mazarin au cardinal de Retz de se poser en Cromwell, et de transformer le duc de Beaufort en Fairfax. Et d'ailleurs, à défaut du duc d'Orléans, n'avait-on pas Condé, dont un contemporain véridique et bien informé nous a dévoilé les coupables espérances; Condé, qui en dépit de sa nullité politique avait rallié autour de sa personne tous les ressentimens épars; Condé, qui une fois passé dans les rangs des rebelles, était devenu par la seule force des choses le dernier champion de la noblesse féodale et de l'esprit provincial? M. Bazin n'a pas cru au danger; il existait pourtant au dedans comme au dehors. La fronde n'aurait eu rien de sérieux en elle-même, qu'elle aurait acquis une énorme gravité par les circonstances extérieures dont elle avait été l'occasion. La France, pour parler le langage politique de notre temps, était dans une fâcheuse voie d'abaissement continu. Les conquêtes du commencement de la régence s'en allaient une à une; l'Espagne, si habile à profiter de nos discordes civiles, était toujours derrière le rideau avec ses propositions insidieuses, ses envoyés secrets, ses armées d'invasion; la frontière, jadis si bien gardée, était ouverte au premier venu, à Mazarin, à l'archiduc, au duc de Nemours, à cet étrange aventurier qu'on nommait le duc de Lorraine. Il suffisait d'un régiment levé au-delà du Rhin pour traverser le royaume et le mettre à contribution d'un bout à l'autre. D'autre part, la féodalité abattue par la main de fer de Richelieu, qui avait repris en sous-œuvre la grande pensée de Louis XI, décelait encore un reste de vie, et ses convulsions suprêmes compromettaient le présent, sans toutefois engager l'avenir. Le peuple avait, comme toujours, un puissant instinct de nationalité, et les traditions de la ligue, où l'Espagnol avait joué un rôle si odieux, ne contribuaient pas peu à l'aviver; mais la gentilhommerie oubliait, au milieu de la décadence momentanée du pouvoir royal, les terribles exemples du règne précédent, et le sens du mot patrie, si rigoureux parmi nous, restait pour elle mal défini. Il y aurait une grave erreur, bien que Richelieu eût déjà fort avancé l'œuvre de la centralisation, à supposer l'unité administrative pleinement réalisée à cette époque, comme elle le sera lorsque le jeune roi aura groupé autour de lui et absorbé dans les splendeurs de sa cour tous ces grands seigneurs déchus. L'esprit de localité, qui avait survécu aux attaques redoublées de l'impérieux ministre, s'était incarné dans la personne des gouverneurs de province, et ceux-ci levaient des troupes, ouvraient et fermaient leurs villes, prêtaient ou refusaient leurs gens de guerre, passaient d'un camp à l'autre avec une incroyable facilité. La France était tombée si bas dans l'opinion, que tout le monde en Europe, hormis la cour de Madrid, s'intéressait à elle, comme on prend fait et cause pour un malheureux digne de pitié; la fameuse reine de

Suède, Christine, le fantasque duc de Lorraine, et, chose bizarre, le fils de l'infortuné Charles I[er] figuraient au nombre des médiateurs bénévoles, sans compter les agens officieux de l'intérieur. Qu'il y a loin de cette situation au spectacle qu'offrira la France de Louis XIV, quelques années plus tard!

Ces belles promesses de l'avenir, M. Bazin n'a fait que les indiquer à la fin de son livre. La conclusion dernière de la fronde, c'est le grand ballet de « l'Impatience » dansé à la cour (22 et 26 février 1661), et dans lequel figurent le prince de Condé et le duc de Beaufort. Les principaux acteurs ont disparu à jamais ou se sont groupés en sujets désormais fidèles autour de la royauté victorieuse. Mais si Louis XIV, écoutant les avis modérés et concilians de son principal ministre, pardonna beaucoup autour de lui, il ne put oublier que les factieux de la régence avaient un moment compromis l'avenir de l'absolutisme royal avec leurs émotions populaires et leur libre parler; et, sans rappeler la destinée si long-temps errante du cardinal de Retz, l'aventure de Balthazar de Fargues, transcrite comme pièce justificative par Lémontey, dans son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*, prouve la ténacité des ressentimens du jeune monarque. Maintenant Mazarin, qui avait vu s'humilier devant lui le parlement dompté, pouvait mourir paisible et honoré. S'il n'avait pas réussi, malgré l'activité de ses négociations secrètes, que M. Bazin paraît avoir négligées, à placer la couronne impériale sur la tête de son pupille, son œuvre historique n'en était pas moins accomplie. Il suffit, pour sa gloire, de citer la paix de Westphalie, qui rendit la France prépondérante en Allemagne; la ligue du Rhin, qui avait pour but de lui donner les Pays-Bas, en interceptant le passage aux troupes espagnoles; enfin le traité des Pyrénées, qui recula ses frontières au nord. On le sait, lorsque le cardinal eut rendu le dernier soupir (9 mars 1661), le jeune roi réunit son conseil et dit d'une voix ferme : « Messieurs, je vous ai fait assembler pour vous dire « que jusqu'à présent j'ai bien voulu laisser gouverner mes affaires par feu « M. le cardinal, mais que, dorénavant, j'entends les gouverner moi-même; « vous m'aiderez de vos conseils quand je vous les demanderai. » « Il y avait alors, ajoute en terminant M. Bazin, plus d'un demi-siècle que le Louvre n'avait entendu l'équivalent de ces royales paroles. » Cette vigoureuse allocution, qui couronne l'œuvre de l'historien, a dans sa mâle briéveté quelque chose de fort éloquent et de singulièrement expressif, en ce qu'elle donne une juste idée des prétentions autocratiques du monarque et fait pressentir ce que sera bientôt la volonté énergique et persévérante de Louis XIV; mais la formule du despotisme royal ainsi conçue n'a, comme résumé de la situation générale, qu'une valeur incomplète, et ne dégage nullement les élémens de la comparaison du présent avec le passé. Il eût fallu, ce nous semble, jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'état dans lequel Mazarin, au début de son administration, avait trouvé la France, énumérer de haut et grouper en faisceau les causes sociales, politiques et morales des progrès immenses qu'avait réalisés le pouvoir, présenter un tableau large, dessiné à grands traits, des circonstances au milieu desquelles s'éteignait le prélat italien.

Telle n'est pas la méthode de M. Bazin, écrivain positif, qui ne se pique pas d'être moraliste, et qui proclame implicitement en histoire la domination exclusive du fait.

Considérée sous le point de vue de la forme, l'œuvre de M. Bazin se développe en général avec une régularité extrême, dans un style simple, élégant et facile, mais dont l'aspect se ressent quelque peu de la lecture des mémoires du temps. Une critique méticuleuse ferait observer qu'il y règne une certaine monotonie dans l'exécution, que la phrase, sèche, pointillée, visant au trait sous un faux air de bonhomie, a peu d'ampleur et de grace, que cette narration limpide ne présente pas d'arêtes saillantes où puisse se remettre en haleine l'esprit fatigué du lecteur, qu'elle laisse parfois désirer un peu plus d'animation et de vigueur. M. Bazin, nous l'avons dit, est un écrivain sceptique et railleur, qui montre fort peu d'inclination pour les évènemens de la fronde, et qui, sauf une exception relative au cardinal de Retz, pèche habituellement, si l'on peut s'exprimer ainsi, par l'abus de l'impartialité. Il dit, en terminant le récit de la première guerre de Paris : « Quoiqu'il y ait, de la part d'un historien, un excès de désintéressement fort voisin de la duperie à diminuer l'importance et l'éclat des faits qu'il raconte, il faut bien, quand on cherche la vérité, la prendre avec toutes ses charges, pâle et mesquine, sans mouvement et sans énergie, là où il n'est pas possible de la voir autrement. » N'est-ce pas s'exposer gratuitement à l'accusation de minutie, pour s'être appesanti avec trop de complaisance sur des incidens qui, dans cette hypothèse, n'offriraient qu'un fort mince intérêt à l'histoire? Et, en effet, l'auteur est un homme consciencieux qui ne veut rien laisser dans l'ombre et qui, dans son désir de tout expliquer, exagère volontiers le soin du détail. Lorsqu'on a lu son ouvrage, on se trouve avoir acquis une connaissance à peu près parfaite des actes de l'époque, car il n'oublie rien, pas même les hors-d'œuvre, tels que l'origine et les progrès du jansénisme, le romanesque drame de la révolution de Naples sous les inspirations de Masaniello, l'importation en France de l'opéra italien, etc. Cependant tout n'est pas dit en histoire lorsqu'on en a fini avec le récit des causes et des effets, et après les évènemens, ou plutôt à côté d'eux, les hommes s'offrent tout naturellement à la double appréciation du conteur qui les fait agir et du critique qui juge le conteur. Dans la fronde, les personnages abondent, personnages collectifs et individuels, et M. Bazin a eu beau jeu, surtout avec les premiers. Rien de plus vrai, de plus substantiel, de plus complet que ses épisodes parlementaires dessinés avec une rare intelligence des lieux, des habitudes, des physionomies; il s'est représenté le parlement de Paris comme le foyer des résistances, le grand meneur de l'opinion, le plus énergique appui de la fronde, et, à ce titre, il a consacré au compte-rendu de ses séances les meilleures qualités de son style et les plus exquises finesses de son observation patiente. C'est là qu'il faut étudier cette étrange assemblée; c'est avec lui qu'il convient de pénétrer dans l'intérieur de la grand'chambre, lorsque les vieux conseillers, majestueusement assis sur leurs chaises curules, tempèrent par la dignité de leur silence

les turbulentes invasions des jeunes membres des enquêtes. C'est son livre à la main qu'il est aisé de suivre la cour souveraine au milieu du vaste arsenal de ses traditions, dans les plus intimes replis de ses formes procédurières, à travers cette forêt touffue de chicanes, de précédens, de fins de non-recevoir, dont le gouvernement ne pouvait jamais se démêler sans une déchirure au manteau royal. Il a esquissé de main de maître tous les traits généraux de cette institution si imposante de loin et parfois si mesquine de près; il a pris à tâche de nous initier au secret de ses lenteurs calculées, à l'astuce de ses résolutions, à l'habileté de sa marche ascendante, de nous expliquer la savante combinaison de ses allures, l'immensité de ses moyens d'action, ses désirs mal contenus d'empiètement, ses antiques usages, son respect pour les arrêts antérieurement portés, ses flatteries envers « le pauvre peuple, » tout le bagage sans fin de ses artifices judiciaires et de ses audacieuses prétentions. Il nous a dit comment, lorsque l'enfant-roi venait en personne lui imposer ses volontés, la compagnie faisait d'abord mine de se soumettre, car elle n'avait plus le droit de résister; puis, une fois le prince sorti du palais, c'étaient des considérations interminables, des observations sans nombre, des récriminations verbeuses, des remontrances qui n'en finissaient pas. Si la régente se fâchait, et l'on était tout préparé à cet inévitable courroux, on se défendait humblement du soupçon d'avoir voulu braver l'autorité royale, sans cependant faire plus de besogne. Les chambres demeuraient assemblées; la justice était suspendue, au grand détriment des plaideurs, et les volontés impatientes du dénouement allaient se briser contre cette force d'inertie qui engendrait la lassitude, et qui devait à la longue amener des transactions.

Des peintures collectives aux esquisses individuelles, la transition est facile pour la critique; elle a été moins heureuse pour l'historien. Aux yeux de M. Bazin, il n'y a pas de héros dans la fronde, quelle que soit la valeur personnelle de Paul de Gondi, du duc de Beaufort, du président Molé, du prince de Condé, du duc d'Orléans, de la duchesse de Longueville. A tout prendre, s'il lui fallait des demi-dieux, il pencherait avec raison, selon nous, pour la reine Anne d'Autriche, qui sut garder, pendant toute la durée des troubles, une dignité inaltérable, tout en laissant désirer un peu plus de ténacité, et pour le cardinal Mazarin, homme d'état éminent au sein de ses inconcevables faiblesses, qui, en dépit de son titre d'étranger et des injures si longtemps prodiguées à son nom, eut l'ame plus française et le cœur mieux placé que tous ses ennemis. Toutefois, bien que l'auteur laisse de temps à autre percer, à travers le scepticisme de sa narration, le mystère de ses sympathies, on pourrait remarquer que la reine Anne et son favori jouent un assez triste rôle dans cette histoire de la minorité de Louis XIV. Valait-il la peine, ce prélat italien dont l'administration souleva tant d'orages, d'être emprunté à l'étranger, d'être imposé par Richelieu, et de recueillir son héritage? Ce qu'il y a de certain, c'est que ce ministre, si sage, si persévérant, si bien inspiré dans ses vues diplomatiques, laissa dépérir à l'intérieur le dogme de l'absolutisme, si énergiquement appliqué par son prédécesseur et qui, à beau-

coup d'égards, devait servir au XVIIe siècle les intérêts de la France. Les mille nuances du caractère politique et privé de Mazarin, qui ressortent d'une étude attentive, et que l'auteur des *Maximes* a si nettement indiquées, M. Bazin semble ne les avoir pas toutes saisies. Ce manque de relief tient-il à ce que Mazarin ne possédait aucune de ces qualités éclatantes et pour ainsi dire sonores qui frappent l'oreille des générations futures et prennent à distance de vastes proportions? On ne saurait le nier; mais, s'il faut reconnaître que M. Bazin, avec sa manière empreinte d'une froideur singulière et peut-être cherchée, tend à diminuer le prestige des scènes et des acteurs, que la physionomie si hautaine et si raide d'Anne d'Autriche a pris sous sa plume un air de raideur encore mieux approprié aux exigences de l'étiquette espagnole, n'est-il pas vrai aussi que la figure de la régente aurait, avec un historien moins maître de lui-même, gagné en élégance et en chaleur, et que le cardinal se serait offert à nous avec de plus vives couleurs? — Sans aucun doute, et l'exactitude historique n'y aurait rien perdu.

La méthode de l'auteur n'est pas celle des écrivains académiques, qui emploient volontiers la forme de l'oraison funèbre et suspendent le récit afin de mieux prendre leurs aises dans la description morale des individus. Il ne dresse pas ses figures sur un piédestal immobile et ne tourne pas autour d'elles pour mieux les étudier sous toutes les faces; il les pose au milieu des faits et leur donne le mouvement et la vie; il a pensé que les personnages de son livre se révéleraient plus complètement par leurs actes de tous les jours, et qu'il n'était pas nécessaire de dire par avance au lecteur : Ils furent ceci ou cela. Ce système, qui du reste a bien son mérite et qu'il a assez habilement appliqué à ces héroïnes de comédie, communément appelées les femmes de la fronde, ne lui a réussi, comme on l'a vu, ni pour Anne d'Autriche, ni pour Mazarin; il n'en a pas usé avec plus de bonheur dans l'appréciation du cardinal de Retz, qu'il traite avec une certaine dureté, et qui avait trouvé plus de justice parmi ses contemporains, même les plus hostiles. Le duc de La Rochefoucauld, qui haïssait mortellement ce petit tribun d'église et qui l'avait si bien pris au piége entre les deux battans d'une porte, au palais, a écrit à son sujet : « Le personnage en ce temps-là qui, par entremise de ses amis dans le parlement et de ses émissaires dans le peuple, travaillait avec le plus de fruit pour former un parti de leur union, était le coadjuteur de Paris. Cet homme, ayant joint à plusieurs belles qualités naturelles et acquises le défaut que la corruption des esprits fait passer pour vertu, était entaché d'une ambition extrême, et d'un désir déréglé d'accroître sa fortune et sa réputation par toute sorte de voies; si bien que la fermeté de son courage et son puissant génie trouvèrent un triste et malheureux objet, qui fut le trouble de l'état et la confusion de la ville capitale, dont il était archevêque. » Sans s'arrêter à ce témoignage d'autant plus imposant qu'il vient d'un ennemi et qu'il est formulé avec une extrême amertume, M. Bazin a presque nié l'influence de Paul de Gondi, et il a cherché, en des termes d'ailleurs pleins de modération, à infirmer la valeur des mémoires du tur-

bulent prélat. Nous avons remarqué là une tendance fâcheuse, celle d'amoindrir à tout prix ce personnage si original des beaux temps de la fronde. L'auteur explique fort spirituellement quel a dû être le mobile instinctif de cet agitateur populaire qu'il accuse d'avoir exagéré à plaisir sa propre importance et de présenter les évènemens sous un aspect tout personnel. Toutefois, si l'on peut reprocher au cardinal de Retz d'avoir altéré quelques détails, confondu certains incidens, transposé un assez grand nombre de dates : erreurs excusables, à tout prendre, chez un écrivain qui raconte de souvenir des faits déjà fort éloignés; s'il est permis d'ajouter qu'il a complaisamment agrandi sa figure historique dans le miroir trompeur de ses réminiscences, et que les chroniqueurs de l'époque ont souvent contredit ses assertions, il est juste aussi de reconnaître qu'il devint l'homme le plus influent de son parti, que nul ne sut mieux faire mouvoir les ressorts de l'opposition parlementaire, que personne ne posséda à un plus haut degré l'art de diriger les mouvemens excentriques de la bourgeoisie ameutée. Il tint tête à Mazarin, il disputa le pavé au vainqueur de Rocroy et de Lens. Lorsqu'il s'agit de l'arrestation des princes, après la guerre de Paris, ce fut avec lui que s'entendirent mystérieusement Anne d'Autriche et son ministre, auxquels il imposa les conditions du marché. Après le dénouement de la révolte, le gouvernement lui fit l'honneur de le considérer comme le plus redoutable de ses ennemis, et Louis XIV jura de ne jamais lui permettre le retour dans son archevêché. C'était une intelligence vive et nette qui, venue au monde en des circonstances plus heureuses, eût peut-être fait de grandes choses, et plus régulièrement immortalisé son nom. Certes nous sommes loin d'approuver l'abus qu'il fit de ses brillantes facultés, mais un tel homme méritait mieux qu'une froide et persévérante ironie.

Le portrait du prince de Condé, qui domine tout le second volume de l'*Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, est sans contredit le meilleur et le plus vrai qu'ait tracé la plume de M. Bazin; disons mieux, il est à peu près le seul dans lequel se retrouvent cette délicatesse d'observation et cette sûreté de coup d'œil dont il nous a fourni d'irrécusables preuves dans le récit des faits. La sévérité en est extrême et méritée. Condé, dont les prôneurs du grand siècle ont, avec leurs hyperboliques louanges, dénaturé la véritable physionomie, résumait à lui seul tous les travers d'esprit, tous les vices de cœur, toute l'incurie des devoirs sociaux qui caractérisèrent les premières années du règne nominal de Louis XIV. Il faut entendre s'exprimer sur le compte de ce prince, non pas ses adversaires, mais ses partisans, ses amis, ses familiers même, à l'exception de Lenet, le comte Jean de Coligny surtout, qui fut son compagnon fidèle et son confident pendant de longues années : « Je ne reprends jamais la plume, dit-il dans ses courts mémoires (écrits sur les marges d'un missel et peu connus, bien qu'ils aient été deux fois imprimés), que ma première pensée ne soit de dire pis que pendre de M. le prince de Condé, duquel, à la vérité, je n'en saurais jamais assez dire. Je l'ai observé soigneusement durant treize

ans que j'ai été attaché à lui; mais je dis devant Dieu, en présence duquel j'écris, et dans un livre fait pour l'honorer, et où je ne voudrais pas y avoir mêlé, avec l'Évangile qui y est contenu, une menterie; je proteste donc devant Dieu que je n'ai jamais connu une ame si terrestre, si vicieuse, ni un cœur si ingrat que M. le Prince, ni si traître, ni si malin; car, dès qu'il a obligation à un homme, la première chose qu'il fait est de chercher en lui quelque reproche par lequel il puisse en quelque façon se sauver de la reconnaissance à laquelle il est obligé, qui est une chose diabolique, et qu'il n'y a jamais eu que M. le Prince qui ait été capable de la penser, et, qui plus est, de la mettre en pratique. Il ne cherche de plus qu'à diviser ceux qui sont près de lui, et me disait à Bruxelles : « Coligny, quand je serai arrivé « à Paris, il y aura bien des gens qui auront de grandes prétentions de « récompenses; mais il n'y en a pas un à qui je n'aie à répondre et à lui « faire quelques reproches qui égalent les obligations qu'on croit que je puis « lui avoir. » C'est-à-dire en bon français que, devant de partir de Bruxelles, il était déjà résolu de ne faire justice à personne, et, avant que les obligations qu'il avait aux gens eussent cessé, il commençait déjà à mitonner son ingratitude et à se préparer à ne reconnaître personne. Je voudrais bien savoir si le diable le plus exécrable de l'enfer a eu de telles pensées; mais il n'en eut et n'en aura jamais d'autres, il en est incapable. M. de La Rochefoucauld m'a dit cent fois qu'il n'avait jamais vu homme qui eût plus d'aversion à faire plaisir que M. le Prince, et que les choses mêmes qui ne lui coûtaient rien, il enrageait de les donner, vu qu'en les donnant il aurait fait plaisir. Le b.... qu'il est, et je le maintiens b.... sur les saints Évangiles que je tiens en main, le b.... donc avéré, fieffé, n'a que deux bonnes qualités, à savoir : de l'esprit et du cœur. De l'un, il s'en sert mal; de l'autre, il s'en est voulu servir pour ôter la couronne de dessus la tête du roi. Je sais ce qu'il m'en a dit plusieurs fois, et sur quoi il fondait ses pernicieux desseins; mais ce sont des choses que je voudrais oublier, bien loin de les écrire. » Ce portrait, à part quelques exagérations de complice trompé, et cette révélation de projets ambitieux dont on ne retrouve aucune trace dans l'*Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, est exact dans sa rude franchise, du moins en ce qui concerne la jeunesse du prince de Condé. M. Bazin n'a pas eu plus d'indulgence que Jean de Coligny pour le grand capitaine; il a su écarter le voile qui couvrait à distance ses fautes, ses faiblesses, ses intolérables caprices, et nous le dépeindre tel que l'avaient connu les contemporains. On voit en quelque sorte se mouvoir ce rebelle de si haut rang; on entend ses bruyans éclats de rire et ses hautaines reparties; on devine son orgueil, ses brusqueries, ses hésitations entre la cour et la fronde, ses colères de lion emprisonné dans les redoutables filets de la chicane parlementaire, ses prétentions à une influence absolue en présence d'une femme et d'un enfant, son mépris pour le Mazarin, quelle que soit la nature de leurs relations, toutes ses fantaisies de chef de parti désappointé, lorsque l'autorité royale a repris le dessus. Narrateur sérieux et écrivant deux cents

ans plus tard pour un public désintéressé, M. Bazin a dû nécessairement se montrer moins brutal que Jean de Coligny et respecter les scrupules de la phrase; mais, pour être d'une touche plus élégante et plus polie, son esquisse n'en est pas moins précieuse sous le double rapport de la ressemblance et de la vivacité.

Il serait hors de propos de passer en revue avec M. Bazin une foule de personnages d'une valeur médiocre, tels que le duc d'Orléans, le prince de Conti, le duc de Beaufort, ou tous autres appelés par le hasard de la naissance à jouer un rôle dans les troubles de cette période, et n'ayant d'autre titre aux investigations de la critique que la splendeur héréditaire de leurs noms. Rien n'apparaît en eux de ce qui constitue les caractères politiques, et l'histoire leur doit à peine une épithète. Mais la liste des individus dignes d'une mention particulière n'est pas épuisée lorsqu'on a nommé la reine, Mazarin, le coadjuteur, le prince de Condé, et si ceux-ci tiennent le premier rang dans la mêlée, ils ne sauraient en absorber tout l'intérêt à leur profit. Derrière eux, on aperçoit des profils moins connus et par cela même plus curieux. Sans trop s'écarter de la pente régulière et méthodique de son sujet, M. Bazin aurait pu s'arrêter un instant sur quelques personnages dignes d'attention. Au sein de la magistrature surtout, M. Bazin aurait rencontré, en dehors de cet ensemble parlementaire qu'il nous a décrit avec tant de finesse, plus d'une tête caractéristique. C'est là que cet amour du détail, qui chez lui dégénère quelquefois en excès, eût pu, dans une certaine mesure, s'appliquer utilement.

En résumé, l'*Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin* est l'œuvre d'un narrateur élégant et consciencieux, mais trop disposé à tout amoindrir. Son point de départ était le dédain; il a dû cheminer à l'aide de la négation perpétuelle et aboutir à la certitude du néant. Dominé par les exigences d'une situation tout autre, M. de Sainte-Aulaire, nous l'avons dit, était arrivé, avant M. Bazin, à une conclusion directement contraire. Entre l'éloge intéressé et le blâme absolu, où est la vérité? La fronde, exaltée outre mesure par un homme de parti, a été foulée aux pieds par un historien sceptique. Que faut-il penser d'elle? Fut-elle, en effet, une généreuse aspiration vers les idées d'affranchissement politique et de garanties constitutionnelles, ou une tentative sans portée? Est-ce un bien ou un mal qu'elle n'ait pas eu d'avenir? A nos yeux, il est évident que MM. de Sainte-Aulaire et Bazin se sont égarés tous deux dans la voie de l'appréciation, et que leur jugement ne saurait résister à l'analyse. La fronde n'avait eu, au début, rien de véritablement sérieux; elle n'était ni l'œuvre d'un réformateur hardi, comme le mouvement démocratique provoqué par Marcel au XIV[e] siècle, ni la manifestation d'un sentiment populaire, comme la sainte ligue. Elle eût pu être facilement comprimée dès le premier jour; elle n'avait grandi que par hasard et n'était devenue un fait grave que par surprise; elle n'était que la conséquence naturelle de la faiblesse d'un gouvernement tombé des mains du ministre le plus impérieux et le plus résolu qui se soit jamais assis sur les

marches d'un trône à celles d'une femme et d'un enfant mal abrités sous une tutelle sans vigueur. Avec un pouvoir énergique et décidé à ne pas faiblir, la fronde eût été impossible, car il n'y avait en elle rien de ce qui passionne les masses et les fait déborder. Mais de ce qu'elle avait pauvrement commencé, s'ensuivait-il nécessairement que la fronde ne dût être considérée que comme une misérable échauffourée? On s'émeut pour une question de tailles ou pour la mise en liberté d'un parlementaire obscur; puis, lorsqu'on s'est levé, qu'on s'est compté, qu'on a vu reculer l'autorité compromise, on se hâte de dépasser le but, on s'abandonne aux entraînemens du triomphe, et peu à peu les incidens s'aggravent, se pressent, s'accumulent; les hommes d'action accourent; les théories s'enhardissent et veulent descendre à l'application, et dans ce brutal pêle-mêle de faits inattendus et de personnages nouveaux, la forme du gouvernement peut changer et les dynasties peuvent périr. Que fût-il advenu de la fronde si l'aristocratie avait sympathisé avec la magistrature, s'il se fût trouvé à Paris un autre prévôt des marchands à la hauteur du tribun de 1356, pour diriger la bourgeoisie, et un autre roi de Navarre pour se glisser jusqu'au trône à force d'éloquence et de ruse? La déclaration de 1648 pouvait à la rigueur passer pour l'avant-propos d'une constitution et la promesse d'un avenir politiquement meilleur; mais, au point de vue de l'époque, était-elle réellement un progrès? La France aurait-elle gagné à l'intronisation de la magistrature et à l'abaissement du despotisme royal? Il est permis d'en douter. Quels que soient les inconvéniens du dogme qui fait reposer les destinées de toute une nation sur la tête d'un seul homme, n'était-ce pas une amélioration, à l'époque de la fronde, que la substitution de la monarchie absolue à l'anarchie aristocratique? Si la fronde eût vaincu et qu'elle eût produit un gouvernement mixte, Louis XIV aurait-il pu absorber la gentilhommerie d'autrefois dans les riches carrousels et les fastueuses réceptions de Versailles? N'eût-il pas rencontré incessamment sous ses pas l'action décentralisatrice des parlemens de province se débattant avec obstination contre la tendance à l'unité administrative et politique, qui est restée le plus beau titre de gloire du grand roi? Ne se serait-il pas épuisé dans une lutte perpétuelle avec le parlement de Paris, qui ne représentait rien autre chose que lui-même, et la royauté n'aurait-elle pas fait naufrage sans profit pour la nation? L'esprit public, qui est la condition nécessaire du gouvernement constitutionnel, était-il créé? La bourgeoisie, qui en est l'élément principal, était-elle assez nombreuse, assez riche, assez éclairée, pour en soutenir le poids? Au XVII[e] siècle, une révolution qui aurait dépossédé la royauté ne pouvait servir que des intérêts de caste, et, tout en désavouant la dédaigneuse incrédulité de M. Bazin, tout en réduisant à leur juste valeur les assertions partiales de M. de Sainte-Aulaire, on peut voir dans l'issue de la fronde un résultat heureux pour l'agrandissement territorial, l'unité politique, et peut-être aussi pour l'égalité sociale de notre temps.

LADET.

LE

PARTI LÉGITIMISTE

ET

LE JACOBITISME.

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

Le pèlerinage de Belgrave-Square vaut-il la colère des amis des institutions et de l'établissement de 1830? ou le jeu que les légitimistes viennent de jouer ne mérite-t-il que l'indulgente pitié à la protection de laquelle les allures les plus impertinentes et les plus provocatrices ne sauraient soustraire la faiblesse? Doute embarrassant, à ce qu'il paraît, puisque le public cherche depuis un mois à le résoudre. Il faut en vérité que le parti légitimiste nous donne des soucis bien rudes pour que nous délibérions si long-temps sur la question de savoir si nous nous fâcherons sérieusement contre lui. Voyons cependant de près les motifs de cette perplexité désolante.

Je vous préviens, monsieur, que j'entends seulement juger ici l'acte d'un parti et non la conduite de certaines personnes. Je ne recherche pas ce qu'il peut y avoir d'émeute en germe dans la manifestation légitimiste. Je n'examinerai pas, je ne mesurerai pas ce qu'il y a eu d'inconvenance au moins de la part de certains hommes qui ont contracté de plein gré, envers l'ordre de choses établi depuis 1830, des engagemens définis et consacrés par des sermens, à aller saluer le roi

de M. le duc de Fitz-James et de la noblesse française. La question d'ordre public est une question de police. Le gouvernement est meilleur juge que nous de ce qu'il y a d'inquiétant pour l'ordre dans des démarches semblables à celles que vient d'accomplir le parti légitimiste. La question de convenance, c'est aux assemblées qui représentent le pays, et qui sont intéressées les premières à faire respecter dans leur sein les institutions dont elles émanent, qu'il appartient de l'apprécier. Sans y être excitées par aucun sentiment de colère ou de crainte, ces assemblées pourront faire justice par le blâme de ceux de leurs membres qui ont signalé leur mépris contre les institutions : peut-être le doivent-elles, quelque peu d'importance qu'aient par eux-mêmes les individus qui se sont rendus coupables de cette témérité, car il n'y a pas d'outrage insignifiant contre les institutions. Mais une pareille mesure ne serait qu'un acte de justice constitutionnelle; elle ne déciderait rien sur la portée de la manifestation légitimiste, comme acte politique d'un parti.

Je dis acte politique : ce mot vous indique également que je ne veux pas mettre en cause un sentiment qui touche à une vertu que j'honore, la fidélité des affections. Qu'il y ait en France quelques familles liées par ces chaînes de dévouement, de reconnaissance, façonnées par le devoir et l'honneur, à celle qu'une triple épreuve a montrée incapable de régir les destinées de la France, quel cœur pourrait refuser de le comprendre? Que ces familles tiennent à donner des témoignages de respectueuse sympathie à une grande infortune qui, bien que méritée, est digne encore d'égards, et envers laquelle les liens politiques rompus n'ont fait que resserrer davantage les obligations privées; personne, monsieur, dans un pays de générosité et d'honneur comme le nôtre n'y trouvera jamais à reprendre. Aussi, les visites solitaires aux ruines politiques de Kirschberg et de Goritz n'ont-elles jamais irrité la conscience publique ni arraché une parole d'indignation ou de mépris aux partis hostiles. Le pèlerinage de Belgrave-Square sort de l'enceinte fermée et respectée des démarches privées; c'est un mouvement de guerre, c'est un acte politique, et on peut le juger pour ce qu'il veut être sans blesser ces délicatesses morales que l'on se ferait surtout un scrupule d'offenser à l'égard du malheur.

Or, je me demande, à ce point de vue, quel est le résultat que le parti légitimiste s'est proposé. Je le sais, vous pouvez croire en apercevoir un tous les jours : vous voyez attachée au retour de Londres l'aimable émotion des succès que la vanité assaisonne. Ainsi, quel piquant butin de causerie on en a rapporté pour l'inauguration de

l'hiver! quel tribut on lève sur l'empressement des fidèles qui ne peuvent dire, hélas! le *hic illum vidi juvenem, Melibœe*, et sur la curiosité banale des indifférens! Les superbes épopées que l'on construit, sous la fascination des splendeurs de l'hospitalité britannique, avec ces visites aux nobles manoirs anglo-normands, avec les belles chasses au renard, avec les intentions fines et significatives des toasts, avec ces mots jetés dans les conversations des *drawing-rooms* que l'on va ciseler et mouler en mots historiques! Quels regards méprisans et narquois, tout allumés encore des hommages rendus à l'hôte d'Alton-Towers et de Constable-Place, on laisse tomber sur ce pauvre pavillon de Flore! et quel dépit pour *ces d'Orléans!* Comprenez-vous ce triomphe? Oui, et cependant vous ne voudriez pas le disputer aux légitimistes. Vous appelez ces amusemens les jeux innocens de la politique, et vous avez raison. Vous trouvez qu'ils sont tout-à-fait à la hauteur de ce parti, et vous n'avez pas tort. Si la décrépitude ramène à l'enfance, les puérilités ne vous choquent pas dans les partis qui se meurent.

Les légitimistes ne voulaient-ils que faire parler d'eux? Je conviens qu'ils y ont réussi; mais le beau succès, et qu'il y a de raison d'en être fier dans une société où la première chose venue jouit chaque jour du privilége d'occuper tout le monde! Les légitimistes ont-ils cru arriver à l'héroïsme par une bravade? Où est donc la prouesse où le péril n'est pas? Les légitimistes ont-ils ambitionné la douce satisfaction de nous narguer? Mais si leur voyage en Angleterre disait quelque chose, n'était-ce pas, et d'une manière éclatante, l'impossibilité, pour eux aussi grande que le désir, de faire avec un personnage de plus le voyage inverse? Or, dans une pareille situation, de quel côté de la Manche étaient, je vous prie, les rieurs de bon aloi, de quel côté les tristes figures?

Et ne me reprochez pas de n'aller chercher les motifs de la manifestation des légitimistes que dans les petites choses. Voudriez-vous leur supposer les idées profondes des partis qui sont assez forts pour avoir besoin d'être habiles? Justifierez-vous au moins la manifestation légitimiste en disant que la première condition d'existence pour un parti, c'est de faire d'une manière quelconque acte de vie? Je comprends l'utilité d'une manifestation qui est une manifestation de force. Est-ce donc pour témoigner de sa force que le parti légitimiste est allé à Londres?

Il serait plaisant, monsieur, que le parti légitimiste crût que c'est la faiblesse du gouvernement qu'il démontrait en allant à Londres.

Son raisonnement serait alors celui-ci : vous ne m'empêchiez pas d'aller à Londres parce que vous ne le pouviez pas. Il suffirait aux légitimistes d'un simple retour de mémoire vers leur passé pour leur prouver qu'il ne leur est pas permis à eux-mêmes d'être dupes d'une aussi grossière illusion. Supposez que, durant la restauration, Napoléon eût été libre en Angleterre (je ne sais si c'était pour prouver sa puissance que la restauration le faisait garder prisonnier à Sainte-Hélène), supposez que des libéraux ou des impérialistes lui eussent organisé une ovation retentissante comme celle que nos jacobites viennent de dresser pour leur prétendant; supposez que Foy, Manuel, Lamarque, fussent allés saluer l'empereur, comme MM. Berryer, Valmy, Larcy, sont allés faire leur cour au comte de Chambord, et demandez aux légitimistes si la restauration eût vu autre chose qu'une conjuration dans une pareille démarche, et si les coupables eussent mérité, à ses yeux, un autre châtiment que celui qui punit la témérité de Bories, ou au moins si les députés complices auraient échappé à la dégradation politique qu'elle infligea à Manuel pour une simple hardiesse de parole? Est-ce parce qu'elle était forte que la restauration eût agi ainsi? Et la révolution de juillet elle-même, si les légitimistes avaient tenté en 1832 la démarche qu'ils viennent de faire, eût-elle pu les traiter, comme aujourd'hui, avec une dédaigneuse indulgence? Non, monsieur, et c'est précisément parce que les partis ne peuvent pas ne pas être défians et sévères lorsque leur existence est sérieusement menacée. C'est qu'on ne peut être tolérant en politique envers les ennemis que l'on craint; c'est que les partis ne peuvent être débonnaires que le jour où leur victoire est assurée, et que la clémence est en eux la preuve la plus décisive comme le plus précieux attribut de la force. Cette preuve, l'établissement actuel pourrait remercier les légitimistes de lui avoir offert une occasion signalée de la donner.

Étrange pensée! sous un régime représentatif, dont l'objet est précisément de constater les forces des divers intérêts en présence dans le pays, et qui leur donne tant de moyens légaux et réguliers de s'exprimer, d'aller faire acte de vie hors de France, en Angleterre! Quoi! en France, l'épreuve n'est-elle pas assez souvent, assez généreusement offerte aux légitimistes? N'est-ce pas au plus fort que nos institutions ouvrent le pouvoir, tandis que, par les sages combinaisons de leur mécanisme, elles ont pourvu à ce que le plus fort ne fût jamais que le plus digne? Soyez forts dans la commune, soyez forts dans le conseil-général, soyez forts dans la chambre élective. Mon Dieu! c'est là et ce n'est que là que l'on se compte et que l'on fait

compter sérieusement avec soi. Mais, monsieur, le parti légitimiste ne l'entend pas de cette façon : il faut lui faire honneur de l'originalité de sa manière. Certainement elle est sa propriété, elle lui est traditionnelle. En 1791 aussi, il était question de montrer sa force, et ce fut en allant à Coblentz, dans l'espoir d'en revenir sous la protection de la gendarmerie européenne, que le *bon ton* crut y réussir. Aujourd'hui, le bon ton fait ses preuves à moins de frais. Un voyage de quinze jours à Londres lui suffit, et, au lieu de la levée d'armée de Brunswick ou de Condé, cela n'aboutit plus qu'à ériger le journal le plus décrié de Londres en livre d'or de la *noblesse française!*

C'est d'ailleurs l'instinct, et un instinct qui ne le trompe pas, qui porte le parti légitimiste à sortir du sol français, à s'isoler de la France lorsqu'il veut se tâter, se reconnaître et se montrer au monde. Par quelle racine vivace les légitimistes tiennent-ils au pays? Y ont-ils rien de ce qui fait l'énergie et prouve la vitalité d'un parti? Un parti vivant, monsieur, ce sont des principes; un parti, ce sont des intérêts; un parti, ce sont des hommes riches des ressources de l'esprit, forts par le caractère, puissans surtout par l'application incessante de leurs facultés à un but aussi résolument poursuivi que nettement déterminé. Connaissez-vous les principes des légitimistes? Pouvez-vous dire qu'ils aient la clientelle d'un seul grand intérêt en France? Ont-ils, recrutent-ils des hommes?

Si je demande des principes aux légitimistes, ne croyez pas que je me méprenne sur ce que les partis appellent de ce nom. Je suis loin d'attribuer aux idées une influence désintéressée en politique. Je ne connais que les religions qui aient ému les hommes avec de pures idées, et encore les idées religieuses, à le bien voir, ne s'adressent-elles qu'à des intérêts moraux étendus par la foi à des proportions qui dépassent les bornes de ce monde et de cette vie. Mais je vois dans les principes d'un parti la formule logique des intérêts qu'il représente, et à ce point de vue ils sont un symptôme significatif et ont une valeur positive. Chez les partis vigoureux, cette formule est simple, nettement posée, soutenue avec ensemble, parce que ces partis représentent des besoins sociaux qui doivent être satisfaits. Reconnaît-on à ces qualités les principes légitimistes? C'est de celui de leurs dogmes qu'ils donnent pour le mieux arrêté qu'ils empruntent leur mot de ralliement. Ce dogme, comment l'entendent-ils? C'est sur une question de souveraineté que leur métaphysique politique est fondée; comment définissent-ils l'origine du pouvoir? quelles sont leurs intentions à l'égard du système représentatif? Sur ces questions élémentaires et décisives, vous

ne trouvez parmi eux ni deux idées ni deux esprits d'accord. Ils ont trois ou quatre journaux qui, par leurs dissensions violentes, ont récemment mis à nu cette confusion, à l'édification durable du public.

Il ne suffit pas en effet de dire que la légitimité est un principe; il faut le prouver. Sur quoi donc les légitimistes appuient-ils le principe de la transmission héréditaire du pouvoir royal? Les légitimistes auraient sur ce point une doctrine caractéristique s'ils l'établissaient, comme ils le faisaient autrefois, sur la consécration du droit divin; or, cette doctrine grosse de tyrannie, s'il en est qui la professent *in petto*, personne n'a la hardiesse de l'avouer. Le dernier duc de Fitz-James et M. de Châteaubriand l'ont solennellement répudiée. Mais si cette loi n'est plus à leurs yeux qu'une garantie d'ordre, qu'une mesure de sûreté stipulée et acceptée par la société dans l'intérêt de sa conservation, si l'intérêt du pays est mis ainsi au-dessus d'un droit qui ne procède que de cet intérêt même, quelle objection sérieuse opposent-ils à l'établissement de juillet, lequel, en substituant une famille intelligente, élevée dans les idées et dans les mœurs de la France nouvelle, à une race abâtardie qu'une impuissance d'esprit avérée et des préjugés invétérés rendaient incompatible avec la France, n'a fait évidemment que réparer et affermir les garanties de conservation qu'un peuple demande au pouvoir royal? Il n'est donc plus question pour les légitimistes de la sauve-garde d'un intérêt national, il n'est plus question de principe; la question de dynastie exprime chez eux des inclinations purement personnelles ou d'amers regrets d'intérêts privés. Ainsi subjugués dès leur point de départ par l'esprit de l'époque, il est curieux de voir leurs tiraillemens entre leurs vieilles idées et les volontés notoires de la France, et les vains efforts qu'ils font pour les dissimuler dans leurs théories contradictoires sur le gouvernement représentatif. Toutefois leur métaphysique sur l'accord de la liberté indépendante avec la royauté indépendante est trop peu intelligible pour être amusante. A chaque instant, on serait tenté de leur dire, en variant, le mot de Mme de Sévigné sur les disputes de la grace : « Épaississez-moi un peu votre politique, qui s'évapore toute à force d'être subtilisée. » Grace à Dieu, cette politique est épaissie à souhait, épaissie en faits qui ne sont rien moins qu'ambigus dans l'histoire de la restauration. Là est le seul commentaire compréhensible des principes des légitimistes; le pays n'en demande jamais d'autre pour savoir à quoi s'en tenir sur leur compte. Ils ont beau faire sonner de superbes professions de dévouement à la liberté, à l'honneur, à la puissance de la France; ils sont dans le rôle de tous les partis mis à la

retraite, des partis impitoyablement condamnés pour leurs méfaits au régime édifiant du patriotisme et du libéralisme forcés, et on leur permet volontiers, comme La Rochefoucauld aux vieillards grondeurs, de donner de bons préceptes pour se consoler de ne plus pouvoir donner de mauvais exemples.

Les légitimistes, monsieur, n'ont donc pas de principes propres, quoi qu'ils disent, et ils n'ont pas de principes, parce qu'ils ne représentent dans le pays aucun intérêt actuel, aucune influence distincte et permanente. Dans nos sociétés modernes, il n'y a que trois intérêts, que trois forces qui puissent entrer dans la composition des partis : l'intérêt aristocratique, celui des classes moyennes, celui des classes populaires. Dans lequel de ces élémens le parti légitimiste est-il incarné? L'intérêt aristocratique, c'est l'immobilisation de la puissance et la concentration de la richesse, au moyen d'une législation qui retient dans les mêmes familles la fortune et les prérogatives politiques. Tel était l'intérêt naturel et traditionnel de ceux qui composent le parti légitimiste, le parti de la *noblesse française;* c'était celui qu'ils voulaient ridiculement affermir, lorsqu'en 1787, à l'assemblée des notables, convoquée cependant pour sauver une situation désespérée, la noblesse française demanda que les principaux emplois fussent tous donnés exclusivement aux gentilshommes, qu'on interdît aux roturiers l'usage des chiens, à moins qu'ils n'eussent les jarrets coupés; que les roturiers payassent de nouveaux droits seigneuriaux aux gentilshommes possesseurs de fiefs; que les gentilshommes fussent exempts de la contrainte par corps et de tout subside sur les denrées de leurs terres; que le tiers-état fût obligé de porter un habit différent de celui des gentilshommes, etc. C'était l'intérêt aristocratique que la restauration, refusant de s'appuyer sur les classes moyennes, voulait reconstituer avec l'organisation de la pairie, avec le droit d'aînesse, avec le double vote; c'est pour cet intérêt et par lui qu'elle s'est perdue. Le tiers-état a forcé les gentilshommes à porter son habit; mais ces gentilshommes, qui s'appellent aujourd'hui légitimistes, ont perdu pied lorsque la révolution de juillet a balayé pour toujours l'édifice qu'ils s'efforçaient de reconstruire. Après juillet, les débris du parti de l'aristocratie, en présence des deux forces qui s'étaient réunies pour le vaincre, ont pris, pour réparer sa défaite, l'attitude qui est l'aveu le plus formel de leur impuissance intrinsèque. Ceux de ces hommes qui avaient conservé quelque activité d'esprit, et auxquels la liberté assurée par le nouvel ordre de choses permettait de simuler la vie par l'agitation, ont complètement renié leurs théories aristocratiques;

ils ont enfin compris que la force et la vie, que le présent et l'avenir étaient dans les classes moyennes ou dans la démocratie populaire. Trompés par les secousses au milieu desquelles l'établissement actuel s'est fondé, ils crurent d'abord qu'une victoire prochaine était assurée à la démocratie extrême, et ils n'hésitèrent pas à aller prendre position chez elle. De là, monsieur, cette grossière parodie des allures et du langage démocratiques qu'essayèrent les légitimistes avec un cynisme si scandaleux, et qui paraissait si étrange à ceux qui derrière les hommes des ordonnances avaient perdu de vue les roués du ministère Villèle.

Le dégoût public, et plus encore, je n'en doute pas, l'affermissement décisif du gouvernement des classes moyennes, avertirent enfin les hommes les plus considérables du parti qu'ils étaient fourvoyés dans une route où aucune chance de succès ne rachetait l'honneur compromis. De là, la seconde et remarquable attitude que certains légitimistes ont cherché à donner dans les derniers temps à leur parti. Voilà pourquoi M. Berryer, qui réclamait en 1831 le suffrage universel, se déclarait, il y a un an, satisfait de la part de droits qui lui est assurée dans l'ordre de choses actuel; voilà pourquoi la malheureuse *Gazette* a été ignominieusement désavouée non-seulement par des hommes du comité, par M. de Valmy, par M. de Noailles, par M. de Pastoret, mais au nom même du prétendant. De ce côté donc, on cherche à ménager le pays légal, les classes moyennes; on voudrait leur persuader que les légitimistes sont des hommes d'ordre, de conservation, et qu'eux seuls possèdent les vraies garanties de la stabilité des gouvernemens et les traditions de l'honneur. Voilà donc où en sont réduits les hommes qui composent le parti légitimiste. Ayant conscience de leur radicale impuissance, voyant que par eux-mêmes, s'ils comptent encore quelques hommes, ils ne réussissent pas à former un intérêt vivace, de la force seulement de l'intérêt vinicole, ou de l'intérêt sucrier, eux, la *noblesse* qui va à Londres, en France, ils épuisent leur dernière chance à surprendre la crédulité des classes populaires ou des classes moyennes. Leur seule ressource est l'imprévu; leur seule espérance, le besoin que pourront avoir d'eux ceux qui les ont détruits pour toujours : ils sont descendus à ce point d'humilité, qu'ils se présentent comme un *en cas*. Certes, monsieur, il faudrait que ce parti nous eût donné d'aussi justes motifs de ressentiment qu'à M. de Châteaubriand, pour que nous pussions appliquer à sa tactique actuelle le stigmate que l'illustre écrivain a imprimé à ses derniers actes sous la restauration, en les appelant « la conspiration de la bêtise

et de l'hypocrisie; » mais nous pouvons dire qu'à coup sûr ce n'est pas la conspiration de la force.

Les hommes de quelque valeur qui entrent dans la vie politique peuvent-ils s'engager dans un parti semblable? Vous souvenez-vous, monsieur, des appels qu'il y a dix ans, le parti légitimiste adressait à la jeunesse. « L'avenir, disaient-ils, est à la jeune France. » Il serait cruel de leur demander ce qu'ils ont fait de leur jeune France; en effet, rien ne constate mieux le triomphe permanent des intérêts qui ont prévalu en 1830 que l'attitude des jeunes hommes qui se sont produits depuis cette époque, rien n'est mieux fait pour décourager les partis qui sont en dehors des limites constitutionnelles que la sagacité, que le bon sens, que l'amour de l'ordre, que le patriotisme éclairé, dont les jeunes hommes de cette génération ont fait preuve. Aussi, vous ne voyez au service des vieux partis extrêmes que des hommes vieillis, des hommes qui ont pris position avant 1830 ou au milieu des incertitudes des premières années de l'ordre de choses actuel. C'est d'ailleurs une conséquence de la situation de ces partis qui se sont relégués dans l'impossible, qui vivent dans un passé ou dans un avenir également placés hors de leur atteinte, de se désintéresser du présent, et de repousser nécessairement ainsi tous les talens pratiques qui veulent précisément agir sur le présent, toutes les ambitions légitimes dont la lutte féconde est un des premiers intérêts du pays, en un mot tous les patriotismes intelligens qui comprennent qu'il ne saurait y avoir de chômage, d'interrègne dans les affaires, dans la vie d'un grand peuple, et que le meilleur moyen de le servir n'est pas de se retirer dans sa tente. Cette conséquence, personne ne l'a plus durement subie que les légitimistes. Voyez-les à la chambre : si M. Berryer, dont l'éloquence ne se déploie jamais d'ailleurs que dans des occasions qui ne le distinguent en rien des autres orateurs de l'opposition, si M. Berryer avait été assez heureux pour ne pas entrer à la chambre sous le funeste patronage de M. de Polignac, n'est-il pas probable que les légitimistes seraient réduits, aujourd'hui, à la capacité diplomatique de M. de Valmy et au talent de parole de M. Béchard? Les légitimistes ont de bonnes raisons pour parler avec mépris du ralliement; pourquoi ne rallient-ils pas, eux? On demandait, il y a plusieurs années, s'il y avait des carlistes. L'invective exagérait ici le doute; mais on peut demander s'il s'en fait. Des hommes d'intelligence et de patriotisme ont quitté ce parti; ce parti a-t-il réparé une seule perte? Les légitimistes allèguent-ils l'influence que donne le pouvoir? Mais durant la restauration, le parti constitutionnel

n'avait pas le pouvoir, et à cette époque n'a-t-il pas rallié à lui, parmi les royalistes, tous les hommes qui étaient sincèrement attachés aux *libertés nationales*, de même qu'il leur enlève aujourd'hui tous ceux qui aiment avec intelligence le bon gouvernement et le bon ordre?

Lorsqu'on se donne la peine d'examiner un peu sa situation, on est donc plus porté à rire qu'à se fâcher des poses fanfaronnes que prend en ce moment le parti légitimiste. Comme acte politique, son voyage à Londres n'a abouti qu'à faire connaître à la France son personnel. Nous permettons à ce parti d'être fier de ce résultat. S'il n'est pas allé à Londres pour autre chose, il a réussi, et nous nous félicitons autant que lui de son succès; mais il aurait pu demander à l'Angleterre des enseignemens qui lui eussent été plus utiles. L'Angleterre a eu, elle aussi, des légitimistes; elle aussi, elle a eu des prétendans, elle en a eu trois générations. Ses prétendans et ses légitimistes lui ont donné de rudes inquiétudes, et elle en est enfin venue à bout. Elle peut apprendre aux légitimistes de tous les temps et de tous les pays l'issue qui est réservée à leurs inutiles, quoique souvent funestes agitations. Si M. le comte de Chambord était allé à Windsor, en parcourant, dans les archives de Cumberland-Lodge, la volumineuse collection des *Stuart-Papers*, et en méditant sur les derniers restes de tant d'intrigues, qui ont été conservés comme pour servir de leçon à la postérité, il eût pu se dégoûter des tristes aventures où d'imprudens conseillers cherchent à l'engager.

Mais les légitimistes n'aiment pas à entendre parler de l'histoire d'Angleterre : ils sont comme tous les entêtés malheureux, qui s'en prennent de leurs échecs à ceux qui les en ont vainement avertis d'avance. L'histoire d'Angleterre semblait avoir prophétisé aux légitimistes leur propre histoire. Les clairvoyans les prévenaient en 1828 et en 1829 qu'ils travaillaient par leur obstination à refaire la révolution de 1688. Ils niaient alors avec une superbe incrédulité la similitude des situations; croyez-vous que 1830 les ait désabusés? Pas le moins du monde, monsieur; ils vous diront aujourd'hui qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre la situation des jacobites et la position que la révolution de juillet leur a faite.

Eh bien! ici, les légitimistes ont peut-être plus raison qu'ils ne le souhaitent; non, quoique les légitimistes soient tombés comme les jacobites, quoique, pas plus que les jacobites, ils ne soient destinés à se relever, la situation où 1830 les a mis ne se peut pas comparer, grace à Dieu, à celle que les partisans des Stuarts conservèrent longtemps en Angleterre. C'est la logique du droit divin et du pouvoir

constituant réservé à la royauté qui a fait périr les Stuarts comme les Bourbons : voilà la ressemblance. La différence sérieuse, je ne la vois pas, monsieur, dans la diversité des motifs qui portèrent Jacques II et Charles X à l'abus de leurs prérogatives : qu'importe que dans deux sociétés différentes, à cette distance entre les deux époques, les motifs n'aient pas été identiques? La dissemblance sérieuse, je ne la vois pas davantage dans les forces sociales qui ont fait les deux révolutions : qu'importe qu'ici la nation ait été organisée démocratiquement, là aristocratiquement, puisque des deux côtés il y a eu également conflit entre les intérêts et les vœux nationaux et l'arbitraire royal? La véritable différence est dans le caractère de la victoire des deux révolutions; la différence, c'est que tandis que la révolution de juillet a forcé le parti légitimiste à renier ses anciens principes, tandis qu'elle a mis à nu sa faiblesse radicale en montrant qu'il ne représente dans le pays aucun intérêt permanent, tandis, en un mot, que la révolution de juillet a réellement anéanti le parti légitimiste au-delà de la génération qu'elle a déplacée des affaires, en Angleterre, au contraire, la révolution de 1688 ne put de long-temps enlever au parti jacobite le prestige de ses principes : elle le laissa appuyé sur de puissans intérêts intimement unis à la constitution de la société anglaise, et ne put empêcher que des hommes qui réunissaient la triple influence de la richesse, de la naissance et du talent, ne le favorisassent secrètement ou ne se missent ouvertement à sa tête. Ainsi l'œuvre de la révolution de juillet a été plus puissante et plus prompte que celle de la révolution de 1688, et voilà en quoi ces deux grands évènemens diffèrent. Je souhaite que cette différence réjouisse les légitimistes; pour moi, pour tous ceux qui désirent voir se consolider le moins laborieusement possible, dans l'accord de la royauté consentie et du système représentatif, cette sage et féconde liberté que la France poursuit depuis un demi-siècle, ce n'est pas sans une satisfaction mêlée d'orgueil que je peux distinguer par ce contraste la révolution française de la révolution anglaise.

Les légitimistes attendent et souhaitent les crises, parce que les partis à qui tous les moyens de succès sont fermés, et qui ne sauraient réussir que par l'improbable, sont avides des évènemens qui leur semblent devoir ouvrir des situations imprévues. Les légitimistes forment donc de grandes espérances, et ils ne le dissimulent pas, sur un évènement qui sera doute une grande épreuve pour la France, sur un évènement que nos vœux voudraient reculer le plus loin possible, mais qui, en aucun cas, ne sera la catastrophe qu'ils appellent.

La première transmission du trône sous la dynastie fondée en juillet, surtout dans les circonstances qu'un affreux malheur nous a faites, sera assurément un évènement grave et dont la perspective doit naturellement influer déjà sur l'attitude et les plans des divers partis constitutionnels; mais que les légitimistes considèrent les conjonctures au milieu desquelles la même épreuve s'accomplit en Angleterre, et qu'ils disent s'ils ont autant de raisons d'espérer qu'en avaient les jacobites à la mort de la reine Anne.

L'affaire de la transmission du trône à la mort de la reine Anne a été à coup sûr la phase la plus critique qu'ait eu à traverser l'œuvre de 1688. Je disais tout à l'heure que les légitimistes anglais avaient conservé, même après la révolution, le prestige de leurs principes : ils ne renoncèrent pas, en effet, comme les nôtres, au dogme du droit divin; cette croyance politique était si enracinée dans le pays, que, même au lendemain de l'expulsion de Jacques II, les whigs n'osèrent pas la heurter de front. Vous savez, monsieur, les ménagemens que les lords et les communes réunis en convention pour régler la question de la royauté après la fuite de Jacques employèrent pour éviter de toucher directement au vieux principe. Ils se bornèrent à déclarer que, Jacques « ayant violé les lois fondamentales et s'étant retiré du royaume, il avait abddiqué le gouvernement, et que le trône était devenu vacant. » Et, pour le remplir, il fut résolu, après de longs débats « que le prince et la princesse d'Orange seraient *déclarés* roi et reine d'Angleterre, » ce qui laissait intacte la question du droit héréditaire. Le règne de Guillaume, quoique les tentatives violentes des jacobites eussent été réprimées, fut loin de présenter un aspect rassurant. Avant la bravade par laquelle Louis XIV, à la mort de Jacques II, émut si vivement chez le peuple anglais la fibre de l'orgueil national, ce règne semblait devoir se terminer au milieu de l'affaissement des esprits et de la désaffection générale. Il semblait, comme l'écrivait au roi Guillaume le plus grand sans doute des illustres fondateurs de l'œuvre de 1688, lord Somers, il semblait « qu'un marasme mortel se fût emparé de la nation entière. » La ferveur patriotique qu'excita la guerre de la succession d'Espagne parut assombrir quelque temps l'avenir des jacobites; mais les dernières années de la reine Anne ranimèrent leurs espérances plus brillantes que jamais.

La preuve la plus notable de la force réelle que l'intérêt jacobite retint long-temps après 1688, c'est que les principaux whigs, les auteurs de la révolution, cherchèrent toujours à conserver des rapports avec la famille royale exilée. Des documens nombreux et authentiques,

qui font partie des *Stuart-Papers*, prouvent que des ministres whigs de Guillaume et d'Anne, que lord Danby, le duc de Shrewsbury, le lord-trésorier Godolphin, l'amiral Russell, le duc de Marlborough même, lui, surtout, correspondirent secrètement avec les Stuarts. Le maréchal de Boufflers s'étonnait, dans une entrevue qu'il eut avec Marlborough pendant la guerre de Flandre, que le général anglais lui demandât avec intérêt des détails sur la famille exilée, et ce n'est pas sans témoigner une moindre surprise que Saint-Simon rapporte ce fait. Qu'eût-il dit s'il eût su qu'après des victoires qui devaient au moins retarder la restauration jacobite, Marlborough écrivait au souverain déchu des lettres qui exprimaient, dans les termes les plus vifs, à la fois le repentir et l'attachement? Qu'eût-il dit s'il eût vu cette lettre au roi Jacques, aujourd'hui imprimée, où, pour prouver la sincérité de ses protestations par autre chose que des paroles, Marlborough livrait à l'ennemi le secret du projet d'une expédition anglaise sur Brest, expédition dont l'insuccès, amené peut-être par cette trahison, coûta la vie à huit cents soldats anglais? Marlborough persévéra jusqu'au bout dans cette duplicité; en avril 1713, il écrivait à l'électeur de Hanovre : « Je vous prie d'être persuadé que je serai toujours prêt à exposer ma vie et ma fortune pour votre service. » Au mois d'octobre de la même année, il déclarait solennellement à un agent jacobite qu'il aimerait mieux avoir les mains coupées que de faire quelque chose qui pût être préjudiciable aux intérêts du roi Jacques.

Certes, monsieur, un parti qui contraignait ainsi ses adversaires bien réels au fond à observer à son égard de semblables ménagemens avait quelques raisons d'espérer; mais ses chances de succès étaient bien mieux indiquées, et paraissaient bien plus sûres à la fin du règne d'Anne. Vous n'avez pas besoin que je vous rappelle les circonstances connues qui firent succéder, en 1710, au ministère whig et à l'influence du duc de Marlborough le ministère tory qui avait à sa tête Harley, comte d'Oxford, et Saint-John, devenu plus tard lord Bolingbroke. Ces grands noms de whigs et de tories exprimaient, à cette époque comme de nos jours, des tendances, des sympathies ou des antipathies plutôt que des principes nettement définis. Ainsi, les tories, à cette époque, désiraient voir le prétendant succéder à sa sœur, par respect pour l'ancien droit héréditaire; les deux élémens les plus considérables de leur force étaient la haute église et les gentilshommes campagnards. Les membres de la haute église regardaient presque tous le droit divin de la royauté comme un dogme religieux, et leur attachement intime pour les Stuarts était naturelle-

ment augmenté par la défiance que leur inspiraient les whigs, dévoués à la révolution et à la succession hanovriennes, qui recevaient des dissidens, des *dissenters*, un appui actif et persévérant. Les gentilshommes de campagne, les *country-gentlemen*, unis au clergé de l'église établie par un rapprochement continuel et par des intérêts communs, comptant la plupart les souvenirs des prouesses de leurs pères, vaillans *cavaliers* au service du roi martyr, comme la plus noble gloire de leurs familles, voyaient d'un œil également jaloux, chez les whigs, les familles industrielles et commerçantes dont la guerre avait accru les richesses, tandis qu'elle avait augmenté les impôts, et avait laissé, chose effrayante à cette époque, où elle était sans précédens, une dette énorme à la charge de l'Angleterre. Les *country-gentlemen*, épouvantés, craignaient que leurs propriétés ne fussent l'hypothèque naturelle que dévorerait cette charge nationale. Fielding a dépeint comiquement l'étendue et la portée de leurs craintes dans son *squire* Western, qui croit sérieusement qu'avec la succession hanovrienne il s'agit pour lui de voir transporter ses terres en Hanovre. En arrivant au pouvoir avec le parti tory, à la tête duquel ils venaient de se placer par ambition, Harley et Bolingbroke durent songer à terminer le plus promptement possible la guerre avec la France, qui, en donnant nécessairement la conduite des armées au duc de Marlborough, laissait aux mains des whigs le plus puissant instrument de leur influence. La nécessité de la paix avec la France porta Harley à se mettre en rapport avec la famille exilée. Dès 1710, Harley, par l'intermédiaire d'un agent jacobite, l'abbé Gaultier, faisait une ouverture au maréchal de Berwick, frère naturel du prétendant, pour traiter de la restauration des Stuarts à la mort d'Anne. Harley obtint par-là pour son administration le puissant appui des jacobites : c'était d'ailleurs le seul but qu'il eût en vue, et ses lenteurs et ses hésitations finirent par dégoûter les Stuarts; mais ils trouvèrent dans Bolingbroke, qui songeait déjà à supplanter Harley, un allié plus dévoué et plus hardi. Bolingbroke avait mis dans la conclusion de la paix avec la France, que ses attributions le chargeaient particulièrement de traiter, toute la vivacité de son ardent caractère : il comprenait qu'il devait être suspect à la maison de Hanovre et n'avait rien à attendre d'elle, tandis qu'il serait tout sous les Stuarts restaurés par lui. Aussi il résolut de seconder de tout son pouvoir les plans des jacobites. Il se mit en communication avec leurs meneurs à la fin de 1712, et durant les deux années suivantes il est continuellement mentionné par les agens fran-

çais Gaultier et Iberville, comme ayant avec eux les rapports les plus confidentiels.

Les jacobites comptaient encore dans le ministère des adhérens presque déclarés, les ducs de Buckingham, d'Ormond et Bromley. L'état de leurs affaires paraissait si brillant, que les whigs ne dissimulaient pas leurs alarmes. « La plupart de nos *country-gentlemen* sont plutôt contre nous que pour nous, disait en 1713 un de leurs chefs, le général Stanhope, à l'ambassadeur de Hanovre; si les choses durent ainsi quelque temps encore, l'électeur n'aura pas la couronne à moins qu'il ne vienne avec une armée. » Les choses firent pis que durer ainsi; l'ascendant des jacobites alla toujours s'assurant davantage, et le ministère venait de faire passer dans le parlement, à une majorité considérable, une loi réactionnaire contre les dissidens, qui devait briser entre les mains des whigs un de leurs plus puissans instrumens; il venait, depuis quelques jours, de se modifier sous l'influence de Bolingbroke dans le sens le plus favorable aux desseins des jacobites, lorsque la reine Anne mourut. Devant cet évènement soudain, il arriva ce qui doit toujours arriver en pareille circonstance : cette force de cœur qui fait prendre les déterminations décisives et promptes manqua à ceux qui conspiraient contre le génie et l'avenir de leur patrie; elle passa toute du côté des whigs, qui, par la vigueur de leurs mesures, assurèrent la succession hanovrienne. « Jamais peut-être, dit un historien anglais, les calculs les plus raisonnables des hommes de jugement et de réflexion ne furent ni plus profondément ni plus heureusement trompés qu'à la mort de la reine Anne. En voyant l'Angleterre déchirée par les partis, des orages prêts à éclater en Irlande et en Écosse, si l'on songe que toutes les puissances catholiques, par esprit religieux, et plusieurs états protestans, par politique, devaient regarder de mauvais œil la succession hanovrienne, que la France, l'Espagne et l'Italie étaient aussi favorables au prétendant qu'elles l'osaient, que l'empereur, jaloux de l'électeur, ne désirait nullement le voir sur le trône britannique, que les prétentions de ce prince ne devaient être soutenues que par la Hollande épuisée et la Prusse naissante; si l'on considère d'ailleurs le génie de Bolingbroke et son ascendant sur la reine, ne devait-on pas prévoir, à la mort de celle-ci, une période de luttes violentes au terme desquelles le triomphe paraissait incertain? Cependant les prudentes mesures du conseil privé prévinrent le conflit attendu, et il n'est pas d'héritier naturel qui, avec le titre le plus incontestable et dans les époques les plus loyales, ait jamais succédé à son

père au milieu d'une unanimité plus apparente que celle avec laquelle fut salué roi d'Angleterre un prince étranger et inconnu. »

Je n'ai pas l'intention de retracer ici les diverses péripéties à travers lesquelles le parti jacobite arriva, après de longues années, à son extinction complète. Cette page de l'histoire d'Angleterre serait sans doute intéressante à étudier, mais elle demanderait un travail plus étendu et plus approfondi. D'ailleurs, monsieur, vous y retrouveriez toujours la même différence entre le parti jacobite et le parti légitimiste, quant aux élémens de succès. Les chances qui soutenaient l'espoir des jacobites vous paraîtraient aussi nombreuses que celles des légitimistes sont illusoires. Vous savez combien elles furent formidables au moment où Charles-Édouard assimila à sa cause les griefs nationaux de l'Écosse. Certes, monsieur, les légitimistes peuvent se vanter à leur aise de ne plus songer à recourir à des moyens qui sont en réalité au-dessus de leur atteinte : à qui persuaderont-ils qu'ils n'envieraient pas la situation des affaires jacobites à l'époque de la prise d'armes des *Highlands*, lorsque peu d'années auparavant Robert Walpole croyait les amis des Stuarts encore assez dignes d'être ménagés en Angleterre pour écrire de sa propre main au prétendant une lettre pleine de protestations de dévouement. Un orateur devant qui des légitimistes répudiaient pour leur cause l'appui de l'étranger a pu leur répondre avec raison que cette intention était d'autant plus méritoire de leur part qu'ils abdiquaient ainsi leur unique chance de succès : lorsque je les entends déclarer qu'ils sont résolus à ne poursuivre leur but que par les voies légales et pacifiques, je vous avoue que ce n'est pas de leur abnégation que je leur fais compliment, puisque leur impuissance à exercer une perturbation sérieuse est bien mieux prouvée que leur amour de l'ordre. C'est au moins leur crédulité que j'admire, s'ils s'imaginent que, par la persuasion pacifique, ils amèneront les classes moyennes à préférer un prince élevé hors de France, entouré d'un bataillon sacré de gentilhommes, à une famille élevée au milieu d'elles, dont tous les intérêts sont solidaires de leurs intérêts, dont l'alliance avec elles a été cimentée par la communauté du péril et du triomphe, qui a si puissamment concouru à leur assurer la liberté par l'ordre, tandis que la branche tombée avait déchaîné sur elles le désordre par ses entreprises contre la liberté. Il est peu étonnant d'ailleurs que l'on caresse des illusions de ce genre, lorsqu'on est réduit à ces positions malheureuses où, variant la chute du sonnet d'Oronte, on espère surtout en raison des motifs que l'on a de désespérer.

En résumé donc, monsieur, que nous donnent à appréhender les

derniers mouvemens des légitimistes? Pas grand'chose, dites-vous en souriant. Pour moi, je vais plus loin; je dis que cette manifestation est un succès pour nous, puisque, de quelque côté qu'on l'envisage, elle ne démontre que l'isolement et la faiblesse de nos adversaires. Et ne croyez pas qu'en réduisant à sa valeur intrinsèque cette petite affaire, je veuille amoindrir la culpabilité morale et légale de ceux qui y ont pris part. Non, je ne crois pas que le mépris des institutions doive être excusé même chez des adversaires dont on a le droit de mépriser l'impuissance; mais, écartant ces considérations, je me réjouis volontiers de l'occasion que nous offrent les derniers adversaires de la révolution de juillet de signaler par leurs actes la force et la stabilité de l'ordre de choses qui a été établi en 1830. Je me réjouis que, par les représentans significatifs qu'il a envoyés à Londres, le parti légitimiste ait averti lui-même le pays de la comédie qu'il joue ici, tantôt en flattant les passions populaires, tantôt en essayant de courtiser les sages instincts des classes moyennes. Je me réjouis de voir que nous avons contre nous ceux qui se font appeler dans le *Morning-Post* la *noblesse française;* j'espère bien que c'est la dernière représentation que nous donne cette caste. Avez-vous quelquefois réfléchi au rôle caractéristique que la noblesse a joué dans l'histoire de notre pays? Il se peut que cette noblesse ait rendu des services à la civilisation à l'origine du moyen-âge, à l'époque des invasions des Normands par exemple. Certainement, monsieur, ses services ne vont pas au-delà de cette époque. Il est remarquable, au contraire, que tous les progrès politiques et sociaux accomplis depuis lors par la France l'ont été contre la noblesse et malgré la noblesse. Les plus mauvais rois, les caractères les plus sombres, un Philippe-le-Bel, un Louis XI, un Richelieu, sont excusés par l'histoire pour les coups qu'ils ont portés à la noblesse. Lorsqu'elle n'a plus été en mesure de s'opposer à la formation de l'unité du territoire et du pouvoir, ses prétentions égoïstes ont combattu jusqu'au dernier moment l'établissement de l'équité dans les institutions politiques. Et a-t-elle au moins racheté, comme l'aristocratie anglaise, comme le patriciat romain, par une application laborieuse à de grands intérêts, par les hautes qualités de l'esprit et du caractère, l'âpreté de son égoïsme? Non; dès que la victoire du pouvoir royal fut assurée, comme ces Romains dégradés dont parle Corneille, ils mirent toute leur gloire dans une émulation de servilité. Montesquieu a fait de l'honneur le mobile de la vieille monarchie française. Depuis Louis XIV, le mobile de la noblesse française n'a plus été que la vanité. Administrer le pays, dis-

cuter dans les négociations les intérêts du pays avec les nations étrangères, n'a pas été l'œuvre de la noblesse; c'était l'affaire de roturiers comme Colbert, d'hommes de robe longue comme les Letellier, les Lyonne, les d'Avaux. L'affaire de la noblesse, c'étaient les tabourets à la cour, c'était l'entrée aux carrosses du roi, c'étaient les invitations à Marly ou à Trianon. « La noblesse de France, écrivait Bolingbroke, qui pour son malheur avait eu le loisir de l'étudier de près, semblable aux enfans des tribus parmi les anciens Sarrasins, aux mamelouks parmi les Turcs, est élevée à faire l'amour, à chasser et à se battre (*they are bred to make love, to hunt, and to fight*). » — « Pendant que les grands négligent de rien connaître, écrivait un des plus grands esprits du XVIIe siècle, La Bruyère, je ne dis pas seulement aux intérêts des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires..., qu'ils se contentent d'être gourmets ou *coteaux*, d'aller chez Thaïs ou chez Phryné, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon ou à Philisbourg, des citoyens s'instruisent du dedans ou du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un état, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissans, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands, qui les dédaignaient, les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres. » — Voilà, monsieur, ce qu'a été, comme corps, la noblesse française sous l'ancienne monarchie; ainsi on l'a vue à la veille de la révolution; ainsi elle est revenue de l'émigration non corrigée, quoique sévèrement punie, n'ayant rien appris ni rien oublié. N'ai-je donc pas raison de me réjouir de voir pour adversaire aux institutions de juillet ce qui survit de ce corps mutilé par les révolutions? Nous sommes contre lui avec tout le passé de la France; que s'imagine-t-il pouvoir faire contre notre avenir? Qu'il continue ses pèlerinages; la France en rira lorsqu'elle voudra bien y prendre garde, et la royauté fantastique qu'il poursuit de son ombre pourra bien, si elle a un peu plus d'esprit que lui ou lorsqu'elle aura de l'expérience, le renvoyer au mot profond que Voltaire met dans la bouche des six prétendans qu'il a si plaisamment réunis au souper de Candide : « Je me résigne à la Providence, et je suis venu passer mon carnaval à Venise. »

E... DE...

REVUE MUSICALE.

Le Théâtre-Italien en est encore aux débuts de sa campagne, et déjà l'ensemble de la nouvelle troupe se montre tel, qu'il promet de faire oublier les plus beaux souvenirs du passé. A l'ancienne combinaison, qui fut illustre, nul ne le conteste, mais dont la retraite de Rubini avait rompu le nœud, succède aujourd'hui un corps d'armée chaleureux et brave, une autre légion d'élite : Ronconi, Fornasari, Salvi, M. de Candia (nous le rangeons parmi les nouveaux et pour cause), tous jeunes, tous vaillans, et dans cette généreuse période de la vie où le talent se dépense librement et sans compter avec lui-même, bien sûr que le travail et l'exercice, loin d'épuiser ses forces, les développent et les accroissent; où les encouragemens d'une année nous préparent de l'émulation et des progrès pour l'autre. Si les cantatrices restent les mêmes que par le passé, c'est apparemment qu'il ne s'en est pas formé de plus dignes de se produire sur notre scène. D'ailleurs, qui songerait à souhaiter sérieusement l'abdication de la Grisi? Où trouverait-on, à l'heure qu'il est, en Italie aussi bien qu'en Allemagne, une voix plus énergique à la fois et plus charmante, plus susceptible de se prêter aux conditions des deux genres en honneur à l'Opéra-Italien? Où trouverait-on un geste plus noble, une plus belle cantatrice? Certes, la Grisi a ses défauts, qui en doute? Les dix années qui viennent de s'écouler ont passé sur elle comme sur tant d'autres; mais, grace à la complexion de sa nature généreuse, cette expérience qui, au théâtre comme dans la vie, ne s'acquiert jamais qu'à nos dépens, lui a fourni de puissantes ressources, des moyens d'action qu'elle ignorait aux premiers jours, et, chez elle, si la prima donna a perdu quelque chose de son timbre enchanteur, on sent que la tragédienne a gagné en grandeur, en tenue, en aplomb, qualités qui font au théâtre les cantatrices qui durent, que la Pasta

possédait au plus haut degré, et qu'avec tout son génie, ou plutôt à cause de ce génie dont le feu la dévorait, la Malibran n'aurait jamais eues. Quant à la Persiani, c'est toujours le mécanisme le plus rare qui se puisse imaginer, et, à ce compte, l'administration a bien fait de la retenir, d'autant plus que cette singulière faculté d'éblouir les oreilles par toutes sortes de trilles et de fusées chromatiques semble encore avoir grandi chez elle cette année. La Persiani est une curiosité, même sur la scène italienne, un véritable objet de luxe, même sur ce théâtre où tant de voix de sirènes ont égrené leurs merveilleux colliers.

Au début de la saison, le public des Bouffes, un peu embarrassé de se trouver pris à l'improviste, et d'avoir à se former une opinion sur des chanteurs entièrement nouveaux pour lui, le public des Bouffes affectait une réserve extrême, et, s'il émettait un avis, c'était avec prudence et de ce ton équivoque qui n'a garde de vouloir engager l'avenir. Évidemment, les gens qui disposent de l'opinion n'avaient point encore parlé. Le public des Italiens puise assez volontiers ses impressions de dédain ou d'enthousiasme dans le monde, qui s'inspire à son tour de trois ou quatre dilettanti féminins dont l'aimable voix a force d'oracle en pareille question. Pour ce public-là, les sentences des journaux ne signifient absolument rien, et tel feuilletoniste qui trouve plaisant de renverser chaque matin l'idole de la veille, et d'amuser les badauds de je ne sais quelle partie de raquettes dont son opinion est le volant, perdrait ici parfaitement sa peine : les journaux auront beau s'être prononcés d'avance; pour qu'on sache définitivement à quoi s'en tenir sur le mérite des uns et les prétentions des autres, pour que des classifications légitimes s'établissent entre les triomphateurs et ceux qui doivent simplement réussir, il faudra que le monde revienne et que les salons s'ouvrent. Laissez donc faire le public des premiers jours, et il va vous mettre d'emblée Ronconi et Salvi sur la même ligne, arrêt sublime que les journaux du lendemain ne manqueront pas de sanctionner à son de trompe. Trop heureux Ronconi s'ils n'accordent point la palme à Salvi, dont le talent, d'un ordre inférieur, devait nécessairement être plus remarqué de la foule. — Salvi est un ténor élégant, d'une voix agréable et pure, mais qui manque de puissance, et surtout de cette verve originale, de cet entraînement, de ce diable au corps de Voltaire, qui caractérise les grands chanteurs. Entre Ronconi et Salvi, il y a la différence du maître à l'élève. Ronconi, lui, est un véritable maître, un de ces hommes qui, comme Davide, comme Rubini, comme Duprez, impriment au chant de leur époque une physionomie, un tour particulier, et qui inventent dans leur art, un de ces hommes qui chantent par le cœur avant de chanter par la voix, témoin Duprez, chez lequel tout fut artificiel. Salvi, au contraire, se contente de suivre paisiblement la route battue : il a une voix, donc il chante, puisque du temps où nous vivons, les cavatines se paient à prix d'or. Du reste, la même remarque pourrait se faire à propos de M. de Candia, délicieux chanteur, et qui, bien qu'en voie de progrès d'année en année, ne dépassera pourtant jamais, je le crains bien, certaines

limites modérées. Le progrès parcourt une étape au bout de laquelle il doit fatalement s'arrêter, et le haut rang dont je parle se conquiert plutôt qu'il ne se gagne. Dès ses seconds débuts à Paris, Rubini fut ce grand maître qu'il est encore aujourd'hui à Pétersbourg. Pour la force et l'ampleur du son, M. de Candia me paraît de beaucoup l'emporter sur Salvi. Ainsi dans le magnifique adagio du troisième acte de la *Lucia*, où M. de Candia trouvait de beaux accens, même après Rubini, Salvi demeure tout-à-fait insuffisant. Mais ce qu'il dit à ravir, ce qu'il chante avec une onction remplie de grace et de délicatesse, c'est la romance de Chalais dans *Maria di Rohan : Alma soave*. On n'imagine rien de plus pur, de plus tendre, de plus délicieusement nuancé que l'exécution de cette aimable cantilène, où sa voix donne, avec un rare bonheur, tout ce qu'elle a d'exquis. Ainsi, pour l'expression, l'ampleur et le style dramatique, M. de Candia; pour la grace, le chant nuancé, le goût pur, Salvi; celui-ci pour Chalais, celui-là pour Rawenswood. Voilà l'héritage de Rubini tombé en bonnes mains. Est-ce à dire qu'ils parviendront à deux à combler ce vide immense que laisse l'absence d'un seul; non, certes, deux hommes ne feront jamais ce qu'a pu faire seul celui dont ils prennent la tâche, et d'ailleurs ce qu'on a perdu ne se retrouve pas, dans les mêmes conditions du moins. Mais, par cette combinaison nouvelle, l'ensemble du Théâtre-Italien sera plus riche encore et plus imposant qu'autrefois, et quant à l'individualité dominante, s'il en existe, elle s'est déplacée, elle a passé du ténor au baryton, et le virtuose par excellence ne s'appelle plus aujourd'hui Rubini, mais Ronconi.

Jusqu'à présent, les honneurs de la saison ont été pour la *Maria di Rohan* de M. Donizetti, partition incomplète sans doute, mais qui justifie par certains mérites la double faveur qu'elle a trouvée à Vienne et à Paris. Il est rare que, dans le cours d'un ouvrage en trois actes, M. Donizetti ne saisisse pas au vol quelques-unes de ces mélodies qui séduisent irrésistiblement une salle, pourvu qu'elles passent par le gosier des chanteurs italiens. Cela trouvé, tout va pour le mieux, et l'infatigable maëstro triomphe une fois de plus. Je ne m'explique pas autrement les vicissitudes de la fortune musicale de M. Donizetti, qui, avec deux partitions de mérite à peu près égal, va réussir à Ventadour et tomber à l'Opéra. C'est qu'aux Italiens l'auteur de *Maria di Rohan* combat en s'appuyant sur la Grisi, sur Ronconi et Salvi, tandis qu'à l'Académie royale de musique le chantre de *Dom Sébastien* en est réduit à ses propres forces pour se tirer d'affaire; et franchement, avec sa manière de travailler d'aujourd'hui, être seul ce n'est point assez. Dans *Maria di Rohan*, les motifs bien trouvés ne manquent pas, et l'on citerait au besoin plus d'une excellente inspiration : la cavatine de Maria, la romance de Chalais dont nous parlions tout à l'heure, le duo semi-seria entre Chalais et le comte de Rohan, sont des morceaux de choix par lesquels les deux premiers actes se recommandent. Quant au troisième, je n'hésite pas à le dire, si le reste de la partition répondait au style de cet acte, la *Maria di Rohan* prendrait place à bon droit entre les deux chefs-d'œuvre de M. Donizetti. Peut-

être aussi l'exécution véritablement merveilleuse de cette musique fait-elle qu'on s'en exagère la valeur. Ce troisième acte, d'un mouvement dramatique plein d'intérêt, n'a que trois interprètes, la Grisi, Salvi et Ronconi, Ronconi surtout qui, presque inaperçu dans le courant de l'ouvrage, se redresse là tout à coup dans toute la fougue de l'inspiration la plus véhémente, dans toute la puissance de la voix la plus tragique et la plus passionnée. Il faut remonter aux souvenirs de la cavatine de *Niobé* pour se faire une idée de l'explosion d'applaudissemens qui éclate sur la strette de son air, que la salle entière redemande toujours. Puis vient le trio du dénouement, l'un des plus dramatiques morceaux de M. Donizetti, et dont ces trois voix de baryton, de soprano et de ténor portent l'effet jusqu'à l'enthousiasme. — Avant *Maria di Rohan*, le Théâtre-Italien avait donné pour les débuts de Fornasari le *Belisario* du même auteur, et si le premier de ces deux opéras se rattache à la série des bonnes compositions de M. Donizetti, c'est à coup sûr à la catégorie des pires qu'appartient le second. Si l'on excepte le duo pour basse et mezzo soprano, et la cavatine de soprano, deux morceaux qui depuis cinq ans traînent sur tous les pianos, la partition de *Belisario* n'a pas une phrase qu'on puisse remarquer. Cela est monotone et languissant, mais d'une monotonie commune, d'un languissant vulgaire, et qui ne prend même pas la peine de se donner pour prétexte la recherche d'un certain style admiratif que la nature du poëme excuserait. De sorte que vous passez là trois heures dans votre stalle solitaire sans pouvoir faire autre chose que bâiller, car le monde dilettante, pour si fanatique qu'on le tienne, ne se laisse point prendre deux fois à pareil piége. Quelle idée aussi d'aller mettre en musique le tableau de David! L'agréable personnage pour contribuer à varier les situations du drame que ce pauvre aveugle qui, faute d'interlocuteur, passe son temps à chanter des duos avec son Antigone! Ce rôle de Belisario, si larmoyant et si décoloré qu'il soit, est encore le seul qu'on rencontre dans cette partition, écrite sans doute pour quelqu'une de ces troupes incomplètes d'Italie où le virtuose absorbe à lui seul toutes les ressources du théâtre : il n'en faut pas davantage pour s'expliquer comment Fornasari devait choisir pour ses débuts un semblable opéra. On connaît en effet la prédilection de tous les chanteurs pour les partitions qui n'ont qu'un rôle, prédilection qui se hausse d'ordinaire à l'enthousiasme lorsqu'au mérite de primer tous les autres le rôle en question joint celui de donner son nom à la pièce. Fornasari fait valoir comme il peut ce triste rôle de Belisario, dont il chante habilement certains morceaux, entre autres le célèbre duo du second acte. Cependant, quelques bonnes qualités qu'on se plaise à lui reconnaître, Fornasari n'appartient pas encore à cette classe de virtuoses éminens auxquels un talent hors ligne semble parfois donner le privilége d'imposer au public de détestable musique. Il a donc prudemment agi en abandonnant au plus vite son choix du premier jour pour continuer ses débuts dans Assur de la *Semiramide*, où du reste il s'en faut qu'il puisse entrer en lutte avec les souvenirs de La-

blache et de Tamburini. La voix de Fornasari est une basse d'une admirable ampleur, mais à laquelle on reprochera de manquer d'éclat et de métal. C'est là un cas assez ordinaire dans la voix de basse, sur les notions de laquelle certaines voix de baryton si en faveur aujourd'hui pourraient bien avoir quel que peu faussé notre jugement. Cependant, sans exiger d'un basso tel que Fornasari les conditions de mordant et d'imprévu du chant de Ronconi ou même de Barroilhet, ne pourrait-on lui demander plus de nerf dans l'attaque, moins de mollesse et d'abandon dans la période? Ce reproche fait, il reste beaucoup à louer chez Fornasari, dont le talent paraît devoir gagner encore avec le temps. Le chant *spianato*, par exemple, lui réussit à merveille, et jusqu'ici ce qu'il a trouvé de mieux dans ce genre, c'est l'adagio que M. Persiani vient d'écrire pour lui dans sa partition du *Fantasma*.

Cet opéra du *Fantasma*, auquel on n'a pas fait grand accueil, méritait cependant mieux que son sort. Entre telle partition de M. Donizetti qu'on applaudissait hier, et celle-ci qu'on dédaigne aujourd'hui, il n'y a vraiment pas la différence d'une cabalette. Je sais même plus d'une improvisation du célèbre maëstro qui aurait peine à soutenir la comparaison avec l'ouvrage de M. Persiani. D'où vient donc qu'on exalte l'un et décourage l'autre, qu'on est tout feu pour celui-ci et tout glace pour celui-là? Serait-ce qu'au Théâtre-Italien un musicien n'arrive qu'après avoir essuyé de longs mécomptes, et que le public dédaigneux de l'endroit répond aux nouveaux venus comme l'Académie à ses candidats : Repassez? En effet, si nous avons bonne mémoire, l'épreuve ne fut pas même épargnée à Bellini. La parfaite indifférence dont on accueillit *le Pirate*, lors de sa première apparition sur notre scène, était loin de faire soupçonner l'enthousiasme qu'on témoignerait aux *Puritains* trois ou quatre ans plus tard. Bien que nous ne pensions pas le moins du monde qu'il y ait chez l'auteur ingénieux, mais prosaïque, du *Fantasma* l'avenir musical d'un Bellini (entre le chantre de la *Norma* et M. Persiani aucune espèce de parallèle n'est possible), peut-être convenait-il d'appuyer sur cette humeur fantasque et magnifiquement dédaigneuse du dilettantisme parisien, qui, le cas échéant, finirait par décourager un homme de génie. La partition du *Fantasma* ne brille point par l'originalité, je l'avoue; c'est même là une musique comme tout Italien parvenu à l'âge de trente ans en doit écrire, s'il tient quelque peu à passer pour être vraiment de son pays. Ce qui n'empêche pas qu'il se rencontre çà et là, dans la partition du *Fantasma*, de fort agréables choses dont M. Persiani peut bien, en dernier lieu, revendiquer le mérite, puisqu'elles appartiennent à tout le monde. Je citerai au nombre des morceaux remarquables le trio du premier acte entre la Persiani, Ronconi et Fornasari; l'andante du duo entre la Persiani et Ronconi, au second acte, et surtout la grande scène du jugement où le solo de ténor : *Ah non avessi misero!* m'a paru d'une inspiration heureuse et fort habilement traité. Il faut dire aussi que M. de Candia le chante à ravir ainsi que la délicieuse phrase qui suit :

Ah! madre mia! deh! involammi
Recami teco in ciel!

En général, M. de Candia excelle à rendre ces sortes d'invocations passionnées, et celle-ci me rappelait l'autre soir un passage du trio de *Robert-le-Diable : Si je pouvais prier!* qu'il disait avec une expression rare. La scène dont je parle s'ouvre par un très bel effet, produit par les instrumens de cuivre. Inutile d'observer que cet effet n'appartient pas plus en propre à M. Persiani que tant d'autres mis en œuvre dans son opéra, et dont personne sans doute ne lui aurait su gré de s'abstenir. Le véritable auteur de cette combinaison harmonique est M. Donizetti, qui l'a employée pour la première fois, d'une manière éclatante, dans l'accompagnement d'un chœur de la *Lucia* qui passe inaperçu au Théâtre-Italien, et qu'en Allemagne un des chefs de la jeune école musicale jugeait devant moi digne d'être signé du nom de Beethoven. On distinguera aussi le début du trio qui sert de finale au second acte : *Qual mano di gelo!* morceau d'un tour original, et que Ronconi, M. de Candia et Fornasari exécutent dans la perfection. Au troisième acte, la cavatine de la Persiani : *Per te dimentico,* est à coup sûr la plus incroyable merveille à laquelle public des Italiens ait jamais assisté. Bien entendu qu'il ne s'agit point ici d'un morceau de musique, mais simplement d'un canevas disposé avec toute l'adresse et tout l'art du monde pour les fantastiques broderies d'un gosier sans pareil. J'ai dit fantastiques, et le mot convient. En effet, ce ne sont plus là les trilles et des gammes chromatiques, comme en dégoisent les autres cantatrices les plus agiles, les plus brillantes qu'on cite, la Sontag par exemple et Mme Damoreau, mais des fusées de notes à vous déconcerter, des fantaisies non moins éblouissantes dans l'ordre musical que celles qui s'échappaient du cerveau d'Hoffmann. Jamais, dans aucun rôle, la Persiani ne s'était livrée encore à de semblables tours de force, et cela se conçoit. Quel maître ira soupçonner dans un gosier humain, si subtil et si délié qu'il soit, des trésors de vocalisation qui doivent n'appartenir qu'au rossignol de mai? Il n'y a que le mari ou l'amant d'une prima donna pour lui donner de ces occasions de triomphe, parce que ceux-là seuls peuvent surprendre au vol et les noter les mille et un caprices où sa verve l'entraîne lorsqu'elle étudie seule à son piano. Il n'est pas de Sontag au monde qui, si on lui montrait écrits sur la partition les traits de la Persiani dans cette cavatine, ne commençât par hausser les épaules en s'écriant : C'est impossible! et même, après l'avoir entendu, on se sent presque tenté de n'y pas croire. L'évidence ici ne change rien à l'affaire, et c'est un peu comme avec les somnambules, qui lisent par l'épigastre; on a vu cela, mais c'est impossible. J'arrive à l'air d'Ernesto, le meilleur morceau jusqu'ici du répertoire de Fornasari, qui s'y montre moins chancelant qu'à l'ordinaire, et dit cette phrase large et posée :

Ei forse innalga per me una prece!
Ei forse implora il cielo per me,

d'un ton plein d'émotion et de pathétique. La voix sourde et sépulcrale du jeune basso convient, du reste, assez à ce rôle de fantôme. On dirait parfois le bourdon d'une cloche funèbre, mais cela dans ses bons momens, et lorsqu'il parvient à se garder de certaines intonations nasillardes qui rappellent trop le basson, ou mieux encore le serpent du sacristain. Je ne terminerai pas sans indiquer, à la dernière scène, un excellent morceau, d'un style large et fort distingué :

T'arresta! i tuoi rimorsi....

Malheureusement ce morceau, comme tout dernier final d'opéra italien, s'exécute au bruit des banquettes qui tombent et des portes qui s'ouvrent. Au fait, pourquoi plaindrions-nous M. Persiani? le dénouement de *Don Juan* n'a-t-il pas le même sort, et ne voyons-nous pas tous les ans la statue du commandeur proférer ses sublimes menaces en présence de gens en désordre, tout empaquetés déjà de fourrures et de manteaux, et qui ressemblent plus à une cohue prête à s'embarquer sur le bateau à vapeur qu'au public ordinaire de Rossini, de Mozart et de Bellini? — Maintenant, si de la musique du *Fantasma* nous passons à l'exécution, nous dirons que jamais peut-être on n'entendit rien d'aussi parfait au Théâtre-Italien. Jamais la Persiani ne chanta de la sorte, et jusqu'ici, bien que nous l'entendions depuis quatre ans, nous ne nous doutions pas de quels prodiges elle était capable. D'abord sa voix a énormément gagné, elle est devenue presque pleine, presque moelleuse, et puis c'est une faculté qu'on peut appeler unique de *dire* sur les notes les plus élevées; ainsi, presque tout son récitatif du *Fantasma* est écrit entre le *ré* du milieu et le *la* au-dessus de la ligne. Je le répète, jamais la Sontag ni M[me] Damoreau, les coryphées par excellence de ce genre coquet et orné, n'ont rien fait, dans leurs caprices les plus brillans, qui puisse donner une idée même éloignée des traits qu'elle débite et multiplie avec une incroyable aisance. Pour Ronconi, on sait notre opinion sur ce virtuose, le plus grand chanteur, selon nous, qui existe aujourd'hui en Europe. Quelle admirable intelligence dramatique! et dans son chant quelle énergie, quelle passion, quelle *anima*, comme disent les Italiens! Cette dernière qualité surtout est chez lui développée à l'extrême, et je n'en veux d'autre preuve que cette rentrée dans la cabalette de son premier morceau du *Fantasma*, qu'il enlève de manière à faire tressaillir la salle. Rien de plus entraînant en effet, de plus électrique, que ce *rinforzando* sur la même note au moment de reprendre la phrase. Du reste, cette énergie lui vient de sa nature, qui, sous des apparences grêles et délicates, cache une complexion de fer. Nulle fatigue ne l'épuise; nul excès de travail ne l'abat. Ainsi l'autre samedi, après avoir chanté ces trois actes écrasans du *Fantasma*, il arrivait chez M[me] la duchesse d'Albuféra et convertissait à l'enthousiasme les plus prévenus contre lui, et le nombre en est grand encore. Vous rencontrerez des gens de par le monde qui vous diront que la voix de Ronconi manque de

fraîcheur et de jeunesse, comme si l'on parvenait à cette perfection du talent en conservant sa voix dans une boîte d'or. Passons en revue tous les grands chanteurs qui depuis vingt ans ont illustré la scène, en citerez-vous un seul parmi eux auquel on n'ait pu adresser le même reproche? Davide avait une voix glapissante et nasillarde, une voix insupportable, lorsque l'inspiration du moment ne l'échauffait pas; Duprez s'était forgé la sienne à force de travail, et Rubini lui-même puisait dans des moyens tout artificiels la faculté d'épancher en mélodies ces trésors d'émotion que renfermait son ame. Ces études sans fin par lesquelles un grand chanteur se forme, ces exercices de tous les jours et de toutes les heures, cet effort incessant, en donnant à la voix la souplesse, la méthode, en lui apprenant à se régler, à se rassembler, comme on dit en style d'équitation, à devenir en dernier terme l'instrument passif de votre volonté, doivent nécessairement lui enlever à la longue cette fleur de jeunesse, ce timbre sonore et pur de la première émission. Mais, puisque la nature le veut ainsi, qu'y faire? Se résigner sans doute; car, qu'il s'agisse de la Persiani ou de Duprez, de Rubini ou de Mme Damoreau, on n'aura jamais de grands maîtres dans l'art du chant qu'à cette condition.

D'ailleurs, Ronconi est peut-être un des virtuoses parvenus à l'apogée du talent chez qui cet inconvénient d'un travail excessif ait le moins laissé de traces. Il suffirait, pour s'en convaincre, de l'entendre dans ces *tenues* où sa voix (chose rare surtout chez les basses et les barytons) file le son avec cette netteté de la Grisi autrefois. En outre, l'organe de Ronconi n'a rien de cet accent guttural et saccadé que l'on reproche à Barroilhet, et qui s'éloigne fort de la manière ample et sûre de la jeune école italienne, dont le calme et l'aplomb sont les deux qualités dominantes. Entre Ronconi et Barroilhet, tous les deux coryphées de ce style nouveau dont je parle, artistes supérieurs tous les deux, il n'y a du reste qu'une nuance : vous savez, cette nuance de bleu qui distingue une soucoupe de vieux Sèvres.

Sans doute, l'administration du Théâtre-Italien nous donnera prochainement le *Torquato Tasso,* de M. Donizetti, l'un des meilleurs rôles du répertoire de Ronconi, celui qui lui valut ses plus brillans triomphes en Italie comme à Vienne. Puis nous demanderons à l'entendre dans le bouffe, dans le Figaro du *Barbiere,* par exemple. Quelles charmantes représentations du chef-d'œuvre comique de Rossini on va pouvoir organiser, maintenant que Lablache nous revient! Quel pétulant et svelte Figaro le vieux Bartholo aura trouvé là! M. de Candia chanterait le comte comme par le passé, et la Grisi reprendrait son joli rôle de la Rosina; quant à don Basilio, Fornasari semble fait à souhait pour le représenter. Fornasari, nous le savons, ne réussit point dans le bouffe, et le célèbre *fiasco* essuyé par lui à Londres l'été dernier dans un certain duo du *Matrimonio segreto* n'est pas de nature à l'engager à tenter de nouveau le public sur ce point. Toutefois, ce rôle de don Basilio ne tient au genre ni par la verve, ni par le brio, deux qualités absentes

chez Fornasari, destiné plutôt à tenir un rang honorable dans l'emploi de basso-serio; et l'impassibilité de sa physionomie, non moins que le ton caverneux de sa voix, se trouveront ici parfaitement de mise, grace au caractère excentrique du personnage.

Le Théâtre-Italien commence une des plus belles campagnes qu'il ait encore parcourues. Cette réforme de la troupe, qui pouvait amener dans son public de fâcheuses hésitations, ne trouve aujourd'hui que des gens qui l'approuvent. Le moment était venu de se rajeunir, tout le monde en convenait; seulement, provoquer une crise au milieu d'une si évidente prospérité pouvait être dangereux. Heureusement la crise a tourné à l'avantage de l'administration, et le public, à l'heure qu'il est, lui en sait gré. Le public du Théâtre-Italien, fort lent dans ses adoptions, une fois qu'il a reconnu et proclamé trois ou quatre idoles, s'endort dans une sorte d'admiration béate, au point qu'il faut lui faire violence pour appeler son attention sur ce qui se passe en dehors de son cercle. En fait de talens nouveaux, on les lui impose plutôt qu'il ne les demande. Cette violence, l'administration du Théâtre-Italien a su l'exercer habilement à l'heure voulue, et le succès l'en récompensera.

Il s'en faut que la fortune de l'Académie royale de musique ait suivi depuis quelque temps une marche pareille; ce théâtre de l'Opéra, que nous avons vu si splendide et si superbe autrefois, est aujourd'hui abandonné de tous : triste et lamentable décadence qui ne date malheureusement pas d'hier, et que les efforts les plus courageux, nous le craignons, auraient peine à conjurer désormais. Ce qui a manqué à l'Opéra, c'est justement cette activité opportune dont nous félicitions tout à l'heure l'administration du Théâtre-Italien, ce soin de pourvoir en un moment donné aux réformes de la troupe. L'ensemble des beaux jours se disloquait ou vieillissait, et, au lieu de se mettre en quête de jeunes talens, on se contentait de réparer ses brèches tant bien que mal avec ce qu'on avait sous la main, de telle sorte que les coryphées d'autrefois devinrent à leur tour des chefs d'emploi par droit d'ancienneté, absolument comme cela se pratiquerait dans une administration de douanes ou de poste. Qu'arriva-t-il? les chœurs se dégarnirent sans profit pour les premiers rangs. Au temps où florissait l'Opéra, un ouvrage mis en scène avec quelque soin avait d'ordinaire une série de quinze ou vingt représentations d'un admirable ensemble; à présent, cet ensemble n'existe pas même pour la première représentation. Qu'est devenu le fameux septuor des *Huguenots*? où sont ces voix hardies qui menaient si vaillamment le finale de *Don Juan*? Nous disions tout à l'heure qu'on n'avait pas su recruter de nouveaux talens : bien plus, il s'en rencontre un du plus bel avenir, on le décourage, on l'éloigne. Nous voulons parler de M. de Candia, qu'on s'efforçait dernièrement de rappeler à soi; mais, à présent, c'est lui qui ne veut pas, et pourquoi voudrait-il? Au Théâtre-Italien, M. de Candia n'a qu'une seule chance à redouter, celle de voir survenir un de ces ténors de haut vol

qui effacent toute renommée autour d'eux; mais cette chance, du reste fort aventurée, pour combien d'autres, et de plus périlleuses, ne l'échangerait-il pas en retournant à l'Opéra, à ce théâtre où, s'il nous en souvient, on lui donnait, il y a trois ans, une représentation à bénéfice pour le décider à quitter la place? Du manque absolu de chanteurs devait naturellement résulter la disette de partitions. Tous les maîtres n'ont pas le courage de M. Donizetti, auquel son inépuisable fécondité donne des priviléges exceptionnels. Raisonnablement le musicien étourdi, accoutumé à tenter quatre ou cinq fois la fortune dans la même année, aurait mauvaise grace à se montrer aussi sévère sur ses moyens d'exécution que l'homme scrupuleux qui conçoit et médite son œuvre dans les veilles. Qu'importe une défaite à M. Donizetti? s'il échoue aujourd'hui, demain lui fournit sa revanche, et le succès de *Maria di Rohan* le console de la chute de *Dom Sébastien*. En est-il ainsi de tout le monde, de M. Meyerbeer par exemple? et quand l'auteur des *Huguenots* aura compromis sans nécessité une des plus belles gloires musicales de ce temps-ci, qui le dédommagera de sa mésaventure, lui génie discret et patient, dont la pensée a besoin, pour s'exercer, de certaines conditions normales? Il faudra donc que l'impression de cet échec pèse sur sa tête jusqu'au jour de la réhabilitation et mine désormais l'édifice de sa renommée qu'il lui a tant coûté d'élever. M. Meyerbeer tient en réserve deux ouvrages entièrement terminés, *le Prophète* et *l'Africaine;* ces deux ouvrages, personne plus que lui ne souhaite de les voir représenter au plus tôt; il faut même que le côté ridicule de ces éternelles allées et venues ait bien frappé l'illustre maître pour qu'il promette de se contenter de Mme Stoltz, et borne désormais ses prétentions à la demande d'un nouveau ténor. Reste à savoir où on le trouvera, ce ténor fantastique. On voit par là que les retards dans la mise en scène de cette partition, qui semble l'unique planche de salut à laquelle puisse encore s'attacher la fortune de l'Opéra, ne viennent point du fait de l'auteur du *Prophète*, bien qu'au dire de certaines gens M. Meyerbeer se plaise à multiplier les embarras et les obstacles, parce qu'il redoute au fond de l'ame de livrer bataille une troisième fois.

Si grave et si solennelle que soit une pareille épreuve dans les circonstances actuelles, nous ne pensons pas que M. Meyerbeer doive la craindre; notre opinion est au contraire qu'il l'appelle de tous ses vœux et la regarde comme une délivrance, en ce sens que, chez un maître de son organisation, deux œuvres capitales inédites encombrent toujours un peu. D'ailleurs, pour un génie si épuisé que de pareilles suppositions sembleraient l'indiquer, M. Meyerbeer donnait l'hiver dernier à Berlin de singulières marques d'inspiration, et qui plus est de promptitude dans l'inspiration, en écrivant en moins d'un mois un intermède dramatique qui vaut à lui seul un opéra en trois actes. Cet intermède, spécialement composé pour un royal anniversaire de la cour de Prusse, dont M. Meyerbeer est le maître de chapelle, s'appelait *la Fête de Ferrare;* le poète national des *Hohenstauffen*, Raupach, en avait tracé le programme, espèce de divertissement grandiose où figuraient tous les

héros de l'Arioste et du Tasse, où les personnages de la *Gerusalemme* et de l'*Orlando*, harmonieusement disposés par Cornelius en groupes respectifs, représentaient en vivans tableaux les principales scènes des deux épopées, tandis que du dehors les voix les plus brillantes, dirigées par le maëstro, venaient en aide à la pantomime, dont elles exprimaient en duos et cavatines les sentimens et les passions. Que dites-vous de l'idée et de cet art complexe? Voilà qui est allemand, j'imagine. Il va sans dire que les noms les plus illustres de l'aristocratie prussienne figuraient dans ce programme, un peu conçu, comme on voit, à la manière de ces fameux intermèdes de l'aimable cour de Weimar, où Goethe amalgamait ensemble pêle-mêle les personnages de Schiller, de Wieland et les siens, où Musarion et la Fiancée de Messine, le docteur Faust, Oberon et Guillaume Tell, défilaient sous la baguette féerique de la jolie nymphe de l'Ilm, en récitant chacun quelque élégante strophe en l'honneur de la circonstance. M. Meyerbeer, dans son ardeur de faire oublier à son souverain l'empressement avec lequel l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* recherche les succès de Paris, M. Meyerbeer a composé toute une partition nouvelle à cette occasion. On parle, entre autres morceaux célèbres, d'une marche héroïque au moment où le cortége se déploie, qui passe déjà en Allemagne pour la plus belle symphonie que l'illustre maître ait jamais écrite. Quel dommage que M. Meyerbeer, qui se trouvait dernièrement à Paris, n'ait pu retarder son départ jusqu'à l'ouverture des concerts du Conservatoire, dont le fragment instrumental en question eût enrichi cet hiver le répertoire un peu monotone! Pour en revenir à l'Académie royale de musique, en attendant le nouveau ténor à la recherche duquel le directeur explore, dit-on, l'Italie, on prépare un opéra en deux actes de M. Halévy, *la Fortune vient en dormant*. Hélas! viendra-t-elle? On annonce déjà, comme un des attraits les plus piquans du nouvel ouvrage de l'auteur de *Charles VI*, que Mme Stoltz s'y montrera sous le costume badin d'un étudiant de Salamanque : agréable fantaisie renouvelée de la *Xacarilla* de M. Marliani et de je ne sais plus quelle parade musicale de M. Berlioz. A merveille, mais, puis après? car une partition en deux actes, fût-ce même *le Comte Ory*, n'exercera jamais qu'une influence secondaire sur les recettes de l'Opéra. Après viendra un ballet de M. de Saint-George pour la Carlotta.... Mais enfin? Eh bien! on ira trouver M. Scribe, on lui demandera une idée neuve, et M. Scribe exhumera en souriant, du fond de ses cartons, un certain *Duc d'Albe*, pendant de cet infortuné *Dom Sébastien*, lequel *Duc d'Albe* sera mis à l'instant en musique par M. Donizetti, et exécuté, j'allais dire dans les vingt-quatre heures, par Duprez, Massol et Mme Stoltz. Quel avenir pour un théâtre!

L'Opéra-Comique a trouvé, dans la reprise d'un opéra du bon vieux temps, un de ces incroyables succès que l'engouement du public explique seul. Déjà, l'an dernier, l'immense réussite de *Richard Cœur-de-Lion* avait donné l'éveil et mis le directeur sur la piste de l'ancien répertoire, véritable mine à exploiter, mais où cependant il faudrait savoir puiser avec plus de discerne-

ment et de tact musical. Remarquez que nous ne parlons pas ici simplement du succès; au point de vue du succès, *le Déserteur* est un chef-d'œuvre incomparable, une éblouissante escarboucle dont le moindre rayon efface la gloire de *Joseph*, de *Médée* et de *Stratonice*. Mais ne conciliera-t-on donc jamais ces deux choses : les convenances de l'art et le succès? Est-il écrit que, dans l'ancien comme dans le nouveau répertoire, il n'y aura jamais de chaud et vigoureux enthousiasme que pour les œuvres où domine l'élément commun et bourgeois? Sous ce rapport, *le Déserteur* devait incontestablement réussir. Ajoutez en effet à cette médiocrité originelle, dont je parle, un certain air de vétusté qui ne messied pas dans un théâtre dont les habitués causent pendant l'entr'acte du petit Philidor et des parties d'échecs qu'il leur gagnait, et vous aurez le secret de cette mirifique exhumation du chef-d'œuvre de Monsigny. Quant à la musique, c'est d'un larmoyant, d'un décousu, d'une platitude et d'un ennui sans exemple. Passe encore pour la partie comique: cette ariette de Montauciel au second acte a quelque grace, et M. Mocker la dit avec aplomb; mais la partie sentimentale et pathétique, vit-on jamais rhapsodie pareille à celle-là? Et M. Adam qui trouve le loisir de rajuster cette instrumentation chevrottante, l'auteur du *Postillon de Lonjumeau* qui se met de sang-froid à poudrer à neuf cette perruque oubliée sur un clavecin du dernier siècle! Je m'étonne qu'on n'ait pas crié à la profanation, au sacrilége. Voyez un peu l'impertinence! oser toucher au texte du *maître*, ajouter des trombones à l'orchestre du *Déserteur!* Le thème semblait si bien fait pour inspirer ces hiérophantes intelligens qui se sont constitués les gardiens du sanctuaire du passé! En tout ceci, l'esprit de réaction ne nous aveugle pas, personne plus que nous n'admire les richesses de l'ancien répertoire; mais qu'on néglige ces richesses pour des pauvretés musicales qui n'ont aucun sens désormais, qu'on oublie Méhul pour Monsigny, *Joseph* et *Stratonice* pour *le Déserteur,* qu'à une époque où toute une génération nouvelle demande à se produire, on encombre la scène de pareils ouvrages, voilà ce que nous ne saurions comprendre. Ce que nous comprenons encore moins, c'est l'écho que le succès du *Déserteur* a trouvé dans la presse. Dire que les mêmes gens aux yeux desquels M. Auber ne compte pas trouvaient cela délicieux, que les mêmes gens qui vont hausser les épaules si vous leur parlez de *Gustave,* du *Domino noir* ou de *la Part du Diable,* exaltent le mérite de cette œuvre musicale, dont la littérature de Berquin peut seule donner une idée! Admirable procédé de la critique de notre temps, qui se sert des morts pour étouffer les vivans, et cela dans quelque champ qu'elle s'exerce, sous la barre du feuilleton comme dans la chaire du professeur de Sorbonne, que le vivant s'appelle Auber ou Victor Hugo.

La partition de *Mina,* l'une des dernières nouveautés que l'Opéra-Comique ait représentée, sans briller beaucoup par l'originalité des mélodies, se recommande néanmoins à l'estime d'un certain public curieux de l'élégance et du fini dans une œuvre d'art. M. Thomas, l'un des meilleurs élèves qui se soient formés à l'école de ce charmant génie auquel depuis trente ans l'Opéra-

Comique doit ses plus aimables chefs-d'œuvre, M. Thomas possède à part lui de très ingénieuses ressources de style, des artifices d'instrumentation d'une délicatesse extrême; et quand le motif lui fait défaut, il y supplée par des semblans d'idée qui ne sont point sans grace. La collaboration heureuse qui a valu déjà au théâtre Favart un de ses plus jolis opéras en un acte : *la Double échelle,* devait réussir encore cette fois. Malheureusement, le succès n'a point eu cette notoriété que le mérite réel de l'ouvrage aurait fait supposer, et je crois qu'il faut s'en prendre à la pièce, très agréable au fond et très habilement traitée, mais dont le sujet convenait peu à la musique. En effet, les airs et les duos se montrent là sans grande nécessité, comme ils se montreraient dans la première comédie venue de Dancourt ou de Sedaine; rien ne les exclut, je le veux bien, mais aussi rien ne les commande ou les motive; ces choses qu'on se serait dites si naturellement, pourquoi donc prendre la peine de se les chanter? M. Planard regrettera de ne point avoir fait une comédie de son idée, je le répète, fort ingénieusement mise en œuvre, et (singulière rencontre à l'Opéra-Comique) où le grain de fantaisie ne manque pas. — Nous ne parlerons que pour mémoire d'un petit acte assez médiocre de M. de Flotow : *l'Esclave du Camoëns.* Avant de se produire au théâtre, M. de Flotow possédait déjà quelque renommée dans le monde, renommée acquise sous le patronage de M. le marquis de Belissen, dont il était en quelque sorte le maëstro lauréat; les ombrages du parc de Royaumont gardent encore le souvenir d'un certain duc de Guise, qui fut célèbre jusqu'au jour de l'imprudente représentation qu'on en donna au théâtre Ventadour. Pourquoi, lorsqu'on est assez heureux pour rencontrer quelque part des cœurs qui s'enthousiasment à vos mélodies, ne point savoir se contenter d'un pareil hommage? Le succès est une si douce chose, même dans un cercle d'amis! Hélas! que de réputations musicales n'avons-nous pas vues échouer tristement au théâtre, qui s'étaient ainsi faites à la campagne, dans une serre chaude paternellement disposée en salle de spectacle! La musique de M. de Flotow ressemble à la poésie de M. de Rességuier; poésie et musique charmantes, pourvu qu'elles vivent dans l'atmosphère qui leur convient, au milieu d'une petite cour de gens du monde :

Foule choisie
Qui s'extasie
De poésie
Et de beaux-arts!

mais dont la publicité met soudain en cendres les ailes de papillon!

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1843.

La session est ouverte, et tous ceux qui ont coutume d'assister à cette imposante solennité politique, qui réunit dans la même enceinte les grands pouvoirs de l'état, doivent, s'ils sont sincères, reconnaître que le discours de la couronne a été accueilli par les deux chambres avec des marques particulières d'assentiment et de satisfaction. Le discours se distingue surtout par sa simplicité; il a été d'autant plus approuvé, qu'il ne paraissait pas vouloir imposer l'approbation.

En parlant de nos finances, la couronne promet au pays un budget qui rétablira l'équilibre entre les revenus et les dépenses de l'état.

Dans nos relations extérieures, la paix n'a jamais été plus assurée.

Le gouvernement espère que la monarchie s'affermira en Grèce comme en Espagne par le respect mutuel des droits du trône et des libertés publiques.

Un projet de loi pour l'instruction secondaire satisfera au vœu de la charte pour la liberté de l'enseignement, en maintenant l'autorité et l'action de l'état sur l'éducation publique.

Ce sont là les passages qui ont le plus frappé les esprits et satisfait l'opinion.

La situation de nos finances, sans être alarmante, donnait quelques inquiétudes aux esprits timorés et surtout à ces hommes de chiffres qui confondent le trésor avec le pays, et croient que le pays est près de sa ruine toutes les fois que le trésor éprouve quelques embarras. Il était bon de les rassurer, car la peur est à elle seule un dommage, sans compter l'ennui des déclamations qu'elle enfante. Qu'il serait agréable de ne plus entendre parler de *découvert*, de *déficit*, de gouffres, d'abîmes, de ne plus entendre crier

misère dans un des pays les plus riches et les plus prospères du monde! Reste seulement à savoir comment M. Laplagne s'y est pris pour aligner ses chiffres et arriver à l'équilibre. On lui prépare, il peut y compter, un examen sévère et minutieux de son budget. On lui demandera, avec les états des années précédentes à la main, quels sont les revenus dont il estime l'accroissement certain, ou quelles sont les dépenses qu'il entend réellement supprimer ou réduire. Dans ce second cas, on recherchera si la réduction ne porte pas sur une de ces dépenses variables de leur nature qu'on peut augmenter dans le courant de l'exercice par des crédits supplémentaires. Attendons patiemment la présentation du budget. Il est plus d'une question grave sur lesquelles nous aimons à croire que M. le ministre des finances prendra enfin un parti. Pour en citer une, il ne nous est pas donné de comprendre qu'on laisse la rente 5 pour 100 dans l'état de demi-incertitude où elle se trouve depuis long-temps. Elle ne se défie pas assez de son avenir pour ne pas monter un peu; elle le redoute assez pour ne pas s'élever beaucoup, pour ne pas atteindre et dépasser le taux de 130, ce qu'elle ferait facilement, s'il était décidé en droit ce qui semble établi de fait, à savoir que la rente 5 pour 100 n'est pas remboursable. En attendant, par sa marche incertaine et timide, elle paralyse l'essor de tous les autres effets publics; elle exerce une influence fâcheuse sur le taux de l'escompte et sur l'intérêt de l'argent; enfin, en ne permettant pas au 3 pour 100 de prendre tout son élan, elle fait perdre au trésor un bon nombre de millions toutes les fois qu'il contracte un emprunt. Telle est la situation que nous prolongeons à plaisir. Ne dirait-on pas qu'on s'amuse à contrarier le développement naturel de la richesse publique, comme si on voulait voir ce qu'elle peut faire malgré nos fautes et nonobstant toutes les entraves qu'on lui suscite?

Les hommes qui se préoccupent et s'inquiètent de l'état de nos finances auront aussi à fixer leur attention sur la question des chemins de fer. Il est de mode aujourd'hui d'attaquer le système de la loi de 1842 par cela seul qu'il existe, et que dans les temps de petites passions tout ce qui a été décidé déplaît, tout ce qui est établi devient un sujet d'attaques. Les esprits incapables de concevoir quelque chose d'important et de nouveau s'évertuent à critiquer ce qui est. Si on les écoutait, le gouvernement ne serait qu'une toile de Pénélope; il tournerait sans cesse dans un cercle vicieux avec une activité parfaitement stérile. La loi de 1842 a admis le concours des compagnies; *inde iræ*. Une compagnie, dit-on, se présenterait-elle, si elle ne comptait pas sur un bénéfice? Voyez les actions d'Orléans et de Rouen. Elles sont fort au-dessus du pair. Donc les *loups-cerviers* peuvent faire de magnifiques spéculations dans les chemins de fer; donc la loi est détestable. Elle serait excellente, si aucune compagnie ne se présentait, ou s'il était démontré que toute compagnie qui se présente et accepte un cahier des charges court à sa perte. C'est là le fond de la pensée des adversaires du système : tout réunir dans les mains du gouvernement pour exclure l'industrie privée. Laissons à d'autres le soin d'examiner si effectivement l'exploitation des chemins de fer

offre à la spéculation des chances très favorables. Ce qui est certain pour nous, c'est que si le système de la loi de 1842 était abandonné, et que l'état prît à sa charge, en tout ou en partie, l'exploitation des nouvelles routes de fer, les prévisions de notre budget, ou, à mieux dire, de nos budgets, se trouveraient profondément altérées. Le capital qu'on s'était proposé de demander à l'industrie privée devrait sortir, soit en totalité, soit en partie, selon le système qu'on adopterait, des coffres du trésor. Seulement il est évident qu'à moins de retarder indéfiniment l'accomplissement des travaux et l'exploitation des nouvelles communications, il faudrait demander aux particuliers, par voie d'emprunt, les capitaux que la loi en vigueur leur demande d'avancer comme concessionnaires et fermiers de l'état.

En disant aux chambres que la paix n'a jamais été plus assurée et que les relations de la France avec toutes les puissances sont pacifiques et amicales, certes la couronne n'énonçait rien d'inattendu et ne dissipait aucun doute; le doute n'existait pas. Il n'est pas d'homme sensé qui aperçoive dans ce moment le moindre signe de trouble et de guerre à l'horizon politique. La phrase a été accueillie avec des murmures approbateurs, non parce qu'elle apprenait quelque chose d'inespéré, mais parce qu'elle réveillait dans l'esprit des auditeurs une pensée politique de la plus haute importance, qu'elle faisait allusion à un fait essentiel pour la paix et pour les libertés du monde civilisé, à la bonne intelligence qui règne entre les deux grands états constitutionnels de l'Europe, l'Angleterre et la France. La pensée générale, libre dans ses allures, dégagée de toute délicatesse diplomatique, complétait d'avance la phrase de la couronne par l'allusion que le discours ne pouvait faire avec convenance que dans un paragraphe suivant, incidemment, en parlant des affaires de la Grèce et de l'Espagne. La paix du monde ne peut être sérieusement compromise que lorsque la France et l'Angleterre se trouvent dans deux camps opposées. Unies, elles préviennent toutes les folies; tout mauvais vouloir est condamné à l'impuissance. Séparées, la paix serait encore possible, mais elle n'aurait plus de garanties. Des prévisions plus ou moins alarmantes succéderaient partout à la confiance générale. Le commerce perdrait de sa hardiesse, l'industrie n'oserait plus se livrer aux entreprises de longue haleine, et les gouvernemens eux-mêmes, tout en proclamant la paix, ne pourraient pas sans imprudence ne pas se préparer à la guerre. Telles sont les pensées que le discours réveillait indirectement, et ces pensées sont les pensées de tout le monde. Ceux-là même qui ne sont nullement disposés à oublier le vieil antagonisme de l'Angleterre et de la France, ceux-là même qui, par sympathie, par sentiment, préféreraient d'autres alliances à l'alliance anglaise, ne peuvent pas ne pas reconnaître que la paix générale n'est garantie que par cette alliance; tout le monde sait qu'en brisant cette alliance par la convention du 15 juillet, lord Palmerston avait fait bon marché de la paix du monde.

Rien de plus naturel que la vive sollicitude de notre gouvernement à l'en-

droit de l'Espagne et de la Grèce : de l'Espagne, dont les intérêts touchent de si près et par tant de côtés aux intérêts français; de la Grèce, que nous avons, pour ainsi dire, tirée du néant par nos armes, par nos secours, par nos conseils. Mais ce qui a le plus frappé dans le discours de la couronne, et ce qui a excité une approbation qui était presque un applaudissement, c'est la pensée franchement libérale et constitutionnelle qui s'y trouve énoncée. La couronne n'a pas eu pour les deux révolutions de ces paroles réservées et glaciales qui ne sont qu'un blâme mal déguisé et une sinistre prédiction; elle espère, au contraire, que l'issue de ces évènemens sera favorable aux deux nations, et ses espérances ne sont pas des espérances de contre-révolution et de despotisme, mais des espérances d'ordre et de liberté : le roi Othon à Athènes, comme les cortès à Madrid, ne peuvent pas se tromper sur les désirs et sur les vœux de la France; la monarchie doit s'affermir par le respect mutuel des droits du trône et des libertés publiques. La couronne ne distingue pas entre la contre-révolution et l'anarchie; elles sont à ses yeux également dangereuses, également coupables.

Enfin ce n'était pas sans quelque inquiétude qu'on se demandait si le gouvernement énoncerait hautement sa pensée sur la question qui occupe le plus les esprits en ce moment, sur la question de l'instruction secondaire, et si cette pensée serait de nature à rassurer tous les intérêts légitimes et à garantir tous les droits de l'état. Le silence aurait paru une retraite honteuse devant d'injustes et violentes attaques; des paroles vagues et incertaines auraient attiré à l'administration un reproche non moins sévère; on aurait dit qu'effrayée des difficultés de la question, et soumise à des influences opposées, elle voulait en quelque sorte s'en laver les mains, et laisser aux chambres le soin de la tirer d'embarras. Ne pas prendre une initiative franche et courageuse sur une question de cette nature, c'eût été renoncer au pouvoir. Le discours de la couronne a dissipé tous les doutes et rassuré les esprits. Rien de plus net, rien de plus ferme que la phrase du discours du trône sur la grande question du jour. On satisfera au vœu de la charte pour la liberté de l'enseignement, mais on y satisfera en maintenant l'autorité et l'action de l'état sur l'éducation publique. Ces expressions ne prêtent pas à l'équivoque. On veut maintenir non-seulement l'autorité, mais l'action de l'état, et cette autorité et cette action ne doivent pas seulement avoir pour objet l'instruction, mais l'éducation publique. Le gouvernement a pu se convaincre par l'accueil qu'on a fait à ces paroles qu'elles n'étaient que l'expression fidèle du vœu national, et que l'opinion est toute prête à entourer de ses faveurs, à fortifier de sa puissance le projet de loi dont le discours de la couronne nous a donné pour ainsi dire la substance.

Les chambres ont commencé leurs travaux, et la chambre des députés a tranché d'abord une grave question personnelle, qui pouvait être funeste à la majorité, et qui pourra peut-être encore avoir pour elle quelques conséquences fâcheuses. Nous voulons parler de la question de la présidence.

M. Sauzet a été nommé. La gauche est restée fidèle à son chef, et les conservateurs, la grande majorité du moins, ont appliqué le principe *beati possessores*. Dans ce débat personnel, le ministère a paru s'effacer; il a paru croire que ce n'était là qu'une affaire de chambre, qu'il n'avait qu'à laisser faire et à garder la neutralité.

En quittant la présidence provisoire, M. Laffitte a jugé à propos d'adresser à la chambre je ne sais quel petit discours politique qui l'a fort surprise et quelque peu indignée. Le fait est sans conséquence; mais ce qu'il y a de curieux à remarquer, c'est cette manie que nous avons de faire en toute occasion des discours, et surtout des discours politiques. Est-on, par l'effet de l'âge, président d'une assemblée pendant quelques heures? vite un discours politique. Fait-on un compliment du jour de l'an? un préfet pose-t-il je ne sais quelle pierre? un maire ouvre-t-il une école? encore et toujours des discours politiques. Chacun a des conseils à donner, une mission à remplir, des prophéties à faire entendre. On trouverait trop simple de mettre de l'à-propos dans les choses et de faire chacun son métier.

La discussion de l'adresse fera bientôt oublier tous ces petits incidens et ramènera les esprits vers les grandes et sérieuses questions.

La chambre des pairs a déjà nommé la commission de l'adresse; M. le duc de Broglie en est le rapporteur. La commission de la chambre des députés sera nommée après-demain.

C'est surtout cette année que l'adresse devra, ce nous semble, contenir deux ordres de paragraphes : ceux qui serviront de réponse aux paroles royales, et ceux qui appelleront l'attention du gouvernement du roi sur des points que le discours du trône n'a pas signalés.

Sur les premiers, nous n'entrevoyons pas de graves débats, car les chambres ne voudront pas anticiper sur la discussion du budget et des autres lois spéciales que le discours de la couronne annonce ou suppose. Il ne peut donc y avoir que des paroles sans résultat, des généralités insignifiantes et sur nos finances, et sur l'Algérie, et sur l'instruction secondaire, et sur les traités de commerce.

Mais il est des points importans dont il n'a été fait aucune mention dans le discours du trône, et sur lesquels les chambres ne voudront pas, dit-on, imiter la réserve, fort naturelle d'ailleurs et fort convenable, du gouvernement du roi. L'opinion s'est émue du voyage des carlistes à Londres. Elle n'y a pas vu un danger, mais un scandale, une insulte à la dignité du pays, une bravade contre sa puissance. Toutes ces menées, si ridicules qu'elles upissent être, semblent n'avoir qu'un but, qui est de préparer une tentative criminelle, une tentative de contre-révolution pour ce jour de deuil que la Providence, nous l'espérons, éloignera de nous pendant long-temps encore. On a été surtout affligé de voir au nombre de ces voyageurs des hommes qui avaient prêté un serment formel, solennel, de fidélité au roi des Français. Décidé qu'il était à ne pas donner à ces faits l'importance qu'ils au-

raient eue sous bien d'autres gouvernemens, le ministère n'avait pas à en parler. Il n'y a pour lui convenance d'initiative que lorsqu'il veut faire un acte, prendre une mesure, obtenir un résultat. Les chambres ne sont pas dans la même situation. La parole est moins réservée que l'action. D'ailleurs les chambres peuvent avoir à s'expliquer avec le gouvernement lui-même, à lui demander des renseignemens et à savoir de lui s'il est suffisamment préparé à tout évènement. Ce qui n'a été que ridicule à Londres pourrait devenir sérieux en se renouvelant ailleurs, sur de plus grandes proportions, avec d'autres circonstances. Certes, le gouvernement a raison de se confier sans crainte au vœu national et aux forces du pays, et il n'y aurait qu'hypocrisie à montrer de l'inquiétude pour l'avenir et la solidité de l'établissement de juillet. Néanmoins une administration sage et habile ne doit pas seulement prévenir les grands bouleversemens et réprimer les grands crimes; elle doit aussi s'appliquer à prévenir ces désordres partiels, ces folles tentatives qui ne sont dangereuses que pour les hommes qu'on égare. Mieux vaut prévenir que réprimer, et une discussion solennelle dans les chambres sera pour tous un avertissement salutaire.

La question du droit de visite reparaîtra très probablement dans la discussion de l'adresse. Il est difficile que le ministère ne soit pas interpellé sur la question de savoir s'il a ou non ouvert des négociations avec le gouvernement anglais au sujet des traités de 1831 et 1833. Le débat dépendra de la réponse du ministère. Si M. le ministre des affaires étrangères ne pouvait faire qu'une réponse négative ou évasive, le débat s'animerait, et nous en serions fâchés pour la froideur qu'il pourrait mettre de nouveau dans les relations politiques des deux grands états constitutionnels. Le débat tomberait à l'instant même, si, comme nous aimons à le croire, M. le ministre pouvait apprendre à la chambre que des négociations sont ouvertes et se poursuivent dans le but d'arriver à une modification des traités.

Il est un point sur lequel les chambres insistent depuis quelques années, et que plusieurs personnes paraissent vouloir abandonner cette fois, comme si une plus longue et inutile insistance n'était pas conforme à la dignité du pays. Nous voulons parler de la nationalité polonaise. Mais ne peut-on pas se demander s'il est de la dignité des chambres de renoncer à l'expression d'un vœu légitime par cela seul que jusqu'ici cette manifestation est restée sans effet apparent? Au surplus, ce n'est pas dans ces termes, ce nous semble, que la question doit être posée aujourd'hui. Aujourd'hui il ne faut envisager la Pologne que comme une portion, des plus brillantes, il est vrai, de la race slave. Cette race, long-temps oubliée et qui s'ignorait elle-même, se prépare évidemment au réveil. Vous la voyez se remuer peu à peu, lentement, se remuer cependant partout; sans doute les Russes aussi sont des Slaves, mais ces réveils sont des réveils de nationalité et de liberté, et il est fort douteux qu'ils plaisent à un gouvernement absolu. C'est au fond la question slave qui s'agite en Serbie et dans toutes les provinces du Danube. Tôt

ou tard elle se mêlera à la question chrétienne dans les affaires déjà si compliquées de l'Orient. Dans cet état de choses, le moment serait-il bien choisi pour renoncer à l'amendement concernant la Pologne? Nous sommes loin de le penser, et nous espérons que les chambres renouvelleront cette année encore l'expression d'un vœu si légitime et si conforme aux sentimens et aux sympathies du pays.

La nomination de M. Vivien au conseil d'état honore également M. Vivien et le cabinet : le cabinet qui, devant une capacité hautement reconnue, a su imposer silence à ses sympathies politiques; M. Vivien, qui a mérité et franchement accepté une marque d'estime qui lui était si loyalement et si noblement offerte.

Les affaires d'Espagne en sont encore au même point. Les *modérés* essaient de gouverner, et paraissent jusqu'ici trouver appui dans les cortès et dans le pays. Les extravagances de M. Olozaga ont désorganisé le parti progressiste; il se passera peut-être quelque temps avant qu'il se trouve en état de livrer de grandes batailles parlementaires, et d'aspirer au pouvoir, à moins toutefois que le parti modéré ne s'enivre de ses succès, et ne provoque des réactions par ses emportemens. Les violences exercées dans les bureaux de *l'Eco del Comercio* sont un fait déplorable et un exemple fâcheux. Les conservateurs doivent surtout se distinguer par les soins qu'ils donnent au maintien de l'ordre; sous peine de se confondre avec les anarchistes, et de perdre toute autorité morale, ils doivent sévir contre les perturbateurs, quels qu'ils soient, et quelles que soient les victimes de leurs excès.

Dans le sein des cortès, les progressistes se battent en *guerillas*. Ils font la petite guerre, la guerre de chicane avec acharnement et habileté. On dirait qu'ils veulent arrêter la marche du gouvernement à force d'escarmouches et de diversions. Les ministres s'irritent de cette tactique; ils ont tort. Les irriter et leur faire commettre toutes les fautes qu'inspire la colère, c'est précisément le but de leurs adversaires. Les partis vaincus fondent leurs espérances sur les fautes du vainqueur. Le sang-froid, la fermeté et la modération peuvent seuls déjouer ces manœuvres; mais est-il donné à un Espagnol provoqué, harcelé, de se contenir et de se vaincre en paraissant presque se résigner aux provocations de son ennemi?

Le ministère espagnol espère obtenir des cortès deux lois capitales, la loi municipale et la loi sur la garde nationale. Il est vrai que ce sont là deux lois sans lesquelles tout gouvernement est impossible en Espagne. Il est impossible, en effet, de gouverner avec de l'anarchie partout et de la force nulle part. Avec ces deux lois, et grace aux manifestations des provinces en faveur du parti modéré, on pourrait, en cas de besoin, affronter, sans tout compromettre, les chances d'une élection générale.

M. Olozaga a disparu. Dès-lors rien n'empêche de laisser l'accusation en suspens. Le drame peut se passer d'une péripétie plus imposante.

C'est le 15 janvier, dit-on, que le procès d'O'Connell sera repris à Dublin

et définitivement jugé. Ce jour est attendu sans émotion aucune, soit en Angleterre, soit en Irlande. C'est que les Anglais et les Irlandais comprennent également que ce n'est pas au prétoire, mais dans la salle des communes, qu'auront lieu les débats sérieux et décisifs. A l'ouverture du parlement, le discours de la couronne devra contenir un paragraphe dont la rédaction ne sera pas facile. Le cabinet se trouve entre des adversaires habiles et des amis inquiets et soupçonneux. Sir Robert Peel aura besoin des derniers efforts de sa rare sagacité et de sa fermeté prudente et mesurée. Nous l'accompagnons de tous nos vœux, car dans ce moment nous ne saurions rien augurer de bon pour personne d'une crise ministérielle en Angleterre.

La première représentation de l'œuvre posthume de Marie-Joseph Chénier au Théâtre-Français a eu lieu presque la veille de la mort de Casimir Delavigne; on eût dit que, par un triste pressentiment, la Comédie avait voulu se préparer par cette conquête dans le passé à la perte qu'elle allait faire dans le présent. La tragédie de Chénier n'a rien perdu à attendre : sous la restauration comme sous l'empire, la politique aurait eu trop bonne part, la meilleure part, dans la réussite de la pièce. Aujourd'hui, le bon accueil fait à *Tibère* a eu un caractère exclusivement poétique : les spectateurs n'ont été mus que par la sympathie littéraire en applaudissant à cette étude savante, à cette tentative hardie, dont le mérite sérieux et les touches vigoureuses commandent particulièrement l'estime. Les défauts du style de *Tibère* sont ceux du temps; les mâles beautés, au contraire, qui s'y rencontrent sont propres à Chénier et assurent une belle place à son talent dramatique. Ligier a très habilement saisi le personnage de Tibère; il a retrouvé, en les variant, toutes les qualités qu'on avait déjà reconnues dans ses créations de Glocester et de Louis XI. La chaleur émouvante que Geffroy a montrée dans le rôle de Cnéius, la dignité dont Guyon a fait preuve dans le rôle de Pison, ont aussi contribué au succès de la pièce. La représentation de *Tibère* est faite pour honorer la mémoire de Marie-Joseph Chénier et pour rappeler l'attention sur un écrivain qui n'a pas son vrai rang aujourd'hui. Cette gloire hier rajeunie de Chénier, cette carrière hier brisée de Delavigne, semblent réclamer toutes deux l'attentif souvenir de la critique : la critique ne fera pas défaut à cette tâche. En racontant d'abord la vie militante et agitée du conventionnel, en revenant plus tard sur la calme biographie de l'auteur du *Paria,* nous serons sûrs de rencontrer deux vrais poètes, poètes enlevés avant l'âge, et dont l'histoire littéraire accueillera dignement les noms.

V. de Mars.

en
ren-
om-
rle-
ré-
iles
ler-
ous
ons
rre.

hé-
mir
vait
lait
ous
rt,
ueil
ont
sa-
ou-
ère
ent
ue.
les
de
ns
on,
est
ler
tte
m-
ne
tée
ur
vés